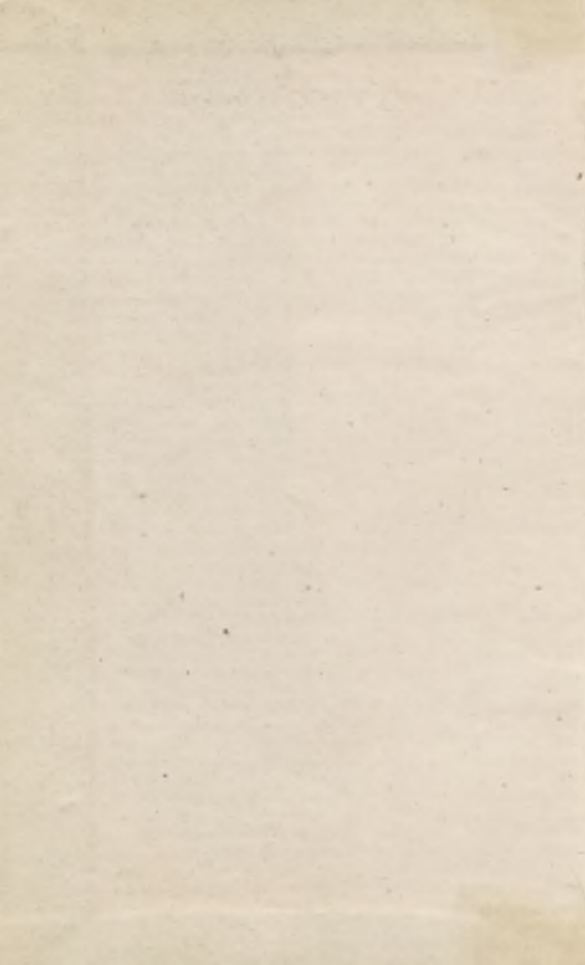


0174533



Biblioteka WSP Kielce



111 50000  
V. 1. 10000

10000

10000

10000

10000

10000

Résumé  
de l'histoire  
de Pologne,  
par Léon Thiessé

seconde édition

Paris  
Leccointe et Duvey, Libraires,  
1824



# RÉSUMÉ

DE L'HISTOIRE

# DE POLOGNE.

## INTRODUCTION.

*Observations préliminaires. — Origine de la nation Polonoise. — Mœurs. — Production du sol. — Commerce. — Etat des citoyens. — Beaux-arts, littérature. — Constitution primitive.*

IL n'y a pas encore un siècle, une nation existait en Europe, qui semblait avoir conservé quelques traditions des républiques de l'antiquité grecque et romaine; sa physionomie rappelait celle de ces peuples, dont l'existence entière fut un long combat pour la liberté. Mœurs antiques, habitudes sobres, mo-



dération dans la prospérité, résignation dans l'infortune, alliance de la valeur guerrière et des goûts pacifiques : telles étaient les vertus qu'elle déployait au milieu de l'Europe civilisée et corrompue. Elle eût pu, comme le plus grand nombre des sociétés modernes, acheter, par le despotisme, le repos et la sécurité ; mais elle ne crut pas la liberté trop chère, au prix des orages politiques et des discordes civiles. Jalouse de ses droits, jalouse même de leurs abus, elle aima mieux subir les périls d'une constitution imparfaite que de courir les hasards d'une réforme dont le pouvoir arbitraire eût pu se prévaloir. Un si périlleux courage, une si noble erreur, s'il faut lui donner un tel nom, peuvent n'être pas bons à imiter ; mais il faut les honorer, sous peine d'être injuste : sans doute ils ont coûté cher à la Pologne ; la politique de ses voisins redouta l'existence d'une nation indépendante et fière, et la contagion de sa liberté tumultueuse ; la cupidité fut d'accord avec la politique. Victime des abus de la force, la Pologne a disparu du globe ;

mais ceux qui l'ont rayée de la liste des nations n'ont pu l'effacer du souvenir des hommes. La nation n'est plus ; sa gloire brille encore de tout son éclat. Tant qu'il y aura des cœurs sensibles à l'héroïsme , on l'admira , on la plaindra , on détestera ses oppresseurs.

L'histoire de Pologne ne saurait manquer d'intérêt. De monarchie devenue république , une grande portion de ses annales représente un drame plein de chaleur et de mouvement. Souvent on se croit transporté à Sparte , à Rome ; on voit l'orageuse tribune ; on assiste aux combats de la parole ; on observe l'arène ensanglantée. Souvent les partis s'arment , se heurtent ; il semble que la société tout entière va se dissoudre ; mais bientôt , comme par l'effet d'un pouvoir magique , le calme sort de la tempête même ; quelquefois , avec un sentiment de surprise , on voit une population immense se lever spontanément en masse , former une ligue , entrer en campagne , et , dans ces mouvemens de guerre civile , n'exercer cependant qu'un pouvoir légal , et reconnu par la

constitution. La Pologne en effet est, pour l'homme accoutumé à la marche régulière et sourde des sociétés modernes, un phénomène continuel. Tout ce qui est ailleurs réputé crime prend ici le nom de vertu. Le désordre même a ses règles; la guerre civile a son code. C'est une organisation à part, une organisation peu favorable, sans doute, à cette foule d'esprits qui préfèrent le repos à tout, mais précieuse pour ce petit nombre d'hommes qui regarde les passions comme la source des vertus, l'activité et le mouvement comme nécessaires à notre nature, et les orages même comme utiles à l'ordre universel.

D'où sortit cette nation généreuse, et si différente des autres peuples du continent? des fables environnent et cachent son origine. Aucun de ses monumens n'a survécu aux ravages du temps; les statues des premiers chefs, leurs édifices construits sans art, ont péri. Quelques fabuleuses chroniques sont à peu près les seuls guides de l'historien. Une colonie vint s'établir vers l'année 550 sur les bords de la Vistule,

Elle en chassa les anciens habitans. Mais cette colonie fut-elle originaire de la ville de *Pôle* en Colchide (1) ? émigra-t-elle de la Sarmatie ? doit-on adopter l'opinion des écrivains recommandables, qui, dans la nation polonaise, reconnaissent une division de ce peuple nombreux, que l'on vit se répandre dans tout l'orient de l'Europe, vers le cinquième siècle, sous le nom de *Slave* ou d'*Esclavon* (2). Enfin le nom de *Polques*, d'abord adopté par les Polonais, signifie-t-il *posteritas Lechi*, descendans de *Lech* (premier duc de Pologne), ou doit-il son origine au mot *pôle*, qui, dans la langue esclavonne, veut dire *plaine*, et qui désigne exactement la configuration topographique de la Pologne, dont la surface unie n'offre aux yeux qu'une vaste campagne, entrecoupée de lacs et de rivières ? d'autres résoudreont ces obscurs et fort inutiles problèmes.

Ce qu'il importe seulement de savoir,

---

(1) Sarnicii, *Annales Polonorum*.

(2) Rulhière, *Anarchie de Pologne*, t. 1<sup>er</sup>, page 1<sup>re</sup>.

c'est que les Polonais furent une nation fière et brave, loyale et généreuse par caractère, capable de dévouement, et susceptible des plus grands sacrifices. Leur histoire est pleine de nobles traits de courage; nulle part on ne vit de plus beaux exemples de cette vertu chevaleresque dont la France prétend avoir conservé les traditions. Les Polonais allient aux qualités morales la force et la beauté du corps. La maison d'un gentilhomme fut toujours l'asile des vertus domestiques et d'une généreuse hospitalité. Long-temps les nobles conservèrent dans leurs mœurs une simplicité patriarcale. Jusqu'au règne de Sobieski, quelques chaises de bois, une peau d'ours, une paire de pistolets, deux planches couvertes d'un matelas, composaient le mobilier d'un citoyen auquel sa fortune eût permis l'aisance. Leur nourriture était aussi frugale que leur ameublement était modeste. Quelques légumes, peu ou point de viande, une soupe aux pommes de terre, formaient leur principal repas. Cette sobriété ne laissait point de prise à la cor-

ruption ; aussi les Polonais ont-ils conservé leurs mœurs pures , plus longtemps qu'aucune nation de l'Europe. Il ne fallut pas moins que deux siècles d'anarchie , et le long séjour de troupes étrangères dans leurs provinces pour altérer cette simplicité d'habitudes si favorable aux vertus qu'impose la liberté.

Sans être remarquable par une extrême fécondité , le territoire de la Pologne offre , dans sa vaste étendue , des provinces où règnent à la fois l'abondance et le commerce. Les plaines fertiles de l'Ukraine , cultivées par les soins de l'un des plus grands rois ( Etienne Bathori ) sont couvertes d'inépuisables moissons. Le froment de la Podolie et de la Wolhynie , et le seigle de la Lithuanie croissent presque sans culture. La Samogitie produit en abondance le lin et le chanvre. D'immenses vergers s'élèvent près des montagnes. On y cultive la vigne , mais avec moins de succès. Des exportations assez considérables en ble , ajoutent à la fortune de l'Etat. Anciennement la Pologne et la



Russie Rouge, produisaient le miel en abondance. Si l'on en croit les historiens, le sol était couvert de ruches. Les vieux Polonais recueillaient l'hydromel, leur boisson chérie, dans des caves d'une si vaste dimension, que l'on vit des hommes s'y noyer. Mais ce qui seul eût pu assurer la fortune des Polonais, ce sont les salines de la haute Pologne.

C'est un spectacle curieux pour les naturalistes que ces mines de sel fossile qui s'étendent sous le sol, et qui, distribuées en corridors, se prolongent à perte de vue, offrant, pour ainsi dire, de souterraines cités, et des édifices cachés dans les entrailles de la terre. Le voyageur admire la grandeur et la propriété de ces longues allées qui se croisent en tous sens. Ici des chapelles et des autels taillés dans le roc, et ornés d'un crucifix; là, des chambres aussi vastes qu'une église; les murailles en sel fossile étincellent à la clarté des flambeaux, comme si elles étaient parsemées de diamans. Dans l'une des grottes spacieuses, un torrent tombe



avec fracas , et roule à plus de dix toises de profondeur (1). L'exploitation de ces mines produisait des sommes considérables , qu'une meilleure administration eût pu doubler encore.

Avec de pareils élémens de prospérité , la nation polonaise pouvait se rendre l'une des plus redoutables de l'Europe ; mais inquiète et toujours agitée , ne connaissant d'autre trésor que la liberté intérieure , et , par un abus de cette indépendance , se jetant souvent dans l'anarchie , elle ne sentit pas assez le prix de l'industrie. Un certain nombre de familles possédaient d'immenses richesses ; mais l'Etat fut toujours pauvre. Les Polonais , comme les républicains de l'antiquité , croyaient que , pour rester libre , il suffit d'un sabre ; ils ignoraient que , dans notre civilisation moderne , la richesse est un moyen et une garantie d'indépendance. Ils s'étaient privés d'ailleurs de ce qui

---

(1) *Guide du voyageur en Pologne et dans la république de Cracovie.* (Varsovie , 1820.)

constitue la force principale des empires, le concours libre du peuple.

C'est ici que se présente un étrange problème. Voués sans cesse au culte de la liberté, les Polonais ont regardé continuellement l'égalité comme une chimère. On voit l'esclavage absolu de la glèbe régner chez eux à toutes les époques. Pensaient-ils, à l'exemple de Rousseau, que sans la servitude la liberté ne peut se maintenir (1) ? ou, comme certains philosophes de l'antiquité, distinguaient-ils deux natures dans l'espèce humaine ? A l'exemple de l'antique Sparte, la Pologne posséda de nobles institutions, et la perpétuité du servage ; des ilotes naissaient, vivaient, mouraient, à côté de citoyens investis d'une liberté sans bornes. Quand on parle de cette nation, lorsqu'on écrit son histoire, il s'agit toujours de la noblesse, du sénat, du roi, jamais d'une population privée d'existence morale et politique.

On ne peut douter que ce vice fon-

---

(1) *Contrat social*, liv. III, chap. XV.

damental de la constitution polonaise n'ait contribué à rendre sans remède les calamités produites par l'anarchie. A la noblesse seule était réservé le droit de porter les armes et de combattre l'ennemi. Lorsque les puissances voisines se liguèrent contre la liberté polonaise, elle n'eut à leur opposer que des gentilshommes, et le peuple qu'elle avait dédaigné n'eut point d'intérêt à la défendre. Spectateur et victime des éternels débats de ses maîtres, leurs triomphes le trouvèrent sans joie, et leurs infortunes sans larmes, tant il est vrai que là où il n'y a pas de liberté, il n'y a point de patrie.

Rien n'approche du honteux esclavage dans lequel languissaient les paysans polonais. Chacun de ces infortunés travaillait cinq jours la semaine pour le compte de son tyran, un seul jour pour lui et sa famille. Le maître pouvait vendre son serf; s'il le tuait, une modique amende de 15 livres était la seule réparation qu'exigeât la loi. Long-temps les gentilshommes eurent le droit de faire atteler les paysans à

leurs voitures. Un de ces barbares allait-il à la chasse, il s'amusait, dit un voyageur, à tirer sur des paysans *comme sur des moineaux*. Si sa chasse était mauvaise, il *volait les bœufs* de son voisin. Le même voyageur, qui paraît avoir exagéré, selon l'usage, prétend « qu'un noble fit un jour dévorer par ses chiens de chasse un paysan qui avait eu le malheur d'effaroucher son cheval; » il ajoute un fait que son atrocité nous permet de révoquer en doute : « Un Radziwill, dit-il, fit ouvrir le ventre à un de ses sujets pour y mettre ses pieds, comme un remède au mal qui le tourmentait (1). » En lisant ce trait abominable, on se rappelle involontairement qu'à l'assemblée constituante de France, le député Lapoule accusa d'horreurs à peu près semblables quelques seigneurs féodaux. Il prétendit « qu'un droit barbare les autorisait, dans certains cantons, à faire éventrer deux de leurs vassaux au retour de la

---

(1) Vautrin. *Observateur en Pologne*.

chasse, pour se délasser en mettant leurs pieds dans les corps sanglans de ces malheureux (1). »

Le paysan polonais, accoutumé dès l'enfance à l'esclavage, semble au reste porter légèrement ses peines. Il les oublie en chantant. Souvent il compose sur ses infortunes une romance plaintive; quelquefois on l'entend fredonner une chanson contre ses tyrans. Les chansons lithuaniennes particulièrement sont originales et piquantes. Le proverbe suivant est populaire parmi les paysans : *Un homme n'est jamais malheureux tant qu'il a de quoi manger.* Cette seule phrase porte témoignage de la misère des villageois de la Pologne.

Un peuple sans cesse occupé à combattre pour sa liberté ne peut guère se livrer à l'étude pacifique des lettres et des arts. Les Polonais n'ont pas néanmoins entièrement négligé ces moyens

---

(1) Voyez le *Moniteur*, séance du 4 août 1789.



d'illustration nationale. Leur littérature, sans atteindre à la richesse des littératures anglaise, française et italienne, n'est pas sans quelque gloire. La Pologne a donné naissance à quelques savans célèbres, parmi lesquels la postérité a distingué l'illustre Copernic, né à Thorn, vers la fin du 15<sup>e</sup> siècle. On compte dans l'histoire de cette nation deux âges littéraires : l'un où l'érudition et les sciences historiques l'emportèrent sur la poésie encore à son berceau; l'autre, qui eût été plus fécond, si les infortunes et l'anéantissement de la patrie n'eussent détourné les esprits des conquêtes de la littérature. Le premier âge fut le règne de Sigismond-Auguste, vers le milieu du 16<sup>e</sup> siècle. Alors parut l'un des premiers annalistes polonais, Cromer; l'orateur historien Orzechowski, le célèbre poète Kochanowski, traducteur des psaumes de David, et qui fut surnommé de son temps le Pindare de la Pologne; ses deux frères, qui traduisirent en vers, l'un l'Énéide, l'autre la Jérusalem délivrée; Gornicki, publiciste à la fois et

historien, et une foule d'autres écrivains moins distingués, mais non pas sans mérite. Le second âge littéraire des Polonais est encore près de nous. Stanislas-Auguste, après le premier partage de son royaume, voulut consoler la patrie en inspirant le goût des lettres. Ses efforts ne furent pas sans succès. « On vit, dit un écrivain, plusieurs hommes d'état étudier sérieusement l'état physique, politique et économique de leur patrie; tout annonçait pour la Pologne le beau siècle des lettres, lorsque l'anéantissement de la Pologne vint paralyser tous les efforts des hommes éclairés (1). »

Plusieurs des écrivains qui se formaient alors existent encore. Sous la protection éclairée de l'empereur Alexandre, l'université de Varsovie et celle de Wilna rivalisent d'ardeur et de zèle pour entretenir le goût des bonnes études. Cracovie jouit toujours d'une uni-

---

(1) *Tableau de la Pologne ancienne et moderne*, par Maltebrun, pag. 4.



versité établie par Casimir-le-Grand. Parmi les poètes dont la Pologne s'enorgueillit aujourd'hui, l'admiration publique a remarqué le célèbre Niemsewicz, jadis compagnon d'armes de Kosciuszko, et qui succède honorablement aux Krasicki et aux Naruscewitz, qui fleurissaient sous Stanislas - Auguste.

Mais ce qui distingue essentiellement les Polonais de toutes les époques, c'est leur succès dans un art favorisé par leurs institutions même; le talent oratoire était jadis populaire en Pologne. L'éloquence s'apprenait presque sans étude; elle était une des habitudes sociales de ces citoyens, formés, dès leur jeunesse, aux combats de la tribune. Les Polonais sont presque tous éloquens; leur imagination brillante est secondée et servie par une élocution facile et riche, dont on chercherait vainement un exemple chez la plupart des autres nations de l'Europe.

Ce serait une recherche pénible et vaine que celle de la constitution primitive des anciens Polonais. Il est à



croire que cette société, en se formant, n'eut, comme toutes les autres nations, aucun pacte écrit, et que toute leur législation originaire consistait dans un principe unique, l'omnipotence de la nation assemblée. Ce principe, qui paraît avoir présidé à la formation de toutes les sociétés européennes, était particulièrement admis chez les peuples d'origine slave qui fondèrent successivement une foule d'Etats dans le nord de l'Europe; il survécut long-temps chez ceux de ces peuples qui eurent le bonheur d'échapper à la domination romaine. Les Polonais furent au nombre de ces heureuses peuplades. « On trouve sur leurs frontières, dit Rulhière, un ancien fossé qui marquait les limites de l'empire romain, seul monument qui soit resté de leurs ancêtres. Les Polonais étaient libres avant qu'aucune histoire les eût nommés; et il était reconnu en Europe, ajoute le même historien, chez toutes les nations que Rome n'avait point subjuguées, qu'un homme libre ne peut être taxé ni gouverné que de

son aveu. Tel fut sans doute le principe de la constitution polonaise (1). »

Cette constitution, long-temps incertaine, ne se forma que par l'usage. Elle a varié plus d'une fois dans le cours de l'existence de la nation polonaise. Mais le principe de la souveraineté de tous les hommes libres ne subit jamais aucune atteinte. Ainsi nous voyons l'autorité, d'abord presque absolue, remise entre les mains des ducs ; elle est confiée ensuite à douze oligarques ; de nouveaux ducs leur succèdent, et sont eux-mêmes remplacés par des oligarques nouveaux ; enfin la nation préfère le pouvoir d'un seul au despotisme de douze tyrans, et cette monarchie tempérée, et soumise à l'approbation des Etats, se perpétue pendant plus de neuf cents ans. Mais insensiblement minée par les manœuvres des grands et déshonorée par les fautes des rois, elle se change en république élective. C'est seulement alors que se forme et se com-

---

(1) *Anarchie de Pologne*, pag. 11.

plète successivement un pacte constitutionnel écrit. La Pologne conserve des rois, mais plus de dynasties. Elle a demandé et obtenu tous les dangers d'un système électif, et toute la gloire d'une législation républicaine. Mais de la liberté sans bornes naît l'anarchie, et de l'anarchie l'anéantissement de la puissance publique. Dans une situation aussi funeste, qu'un voisin ambitieux se présente, et il faut périr.

Telle est en abrégé l'histoire de Pologne. Point de peuple, et une nation formée du clergé et de la noblesse, livrée à l'anarchie. Mais si un État ainsi organisé, ou plutôt désorganisé, présente au philosophe un spectacle profondément triste, combien n'est-il pas consolé par l'image d'une foule de vertus individuelles ! Aucune nation n'a produit autant de grands courages, d'actes héroïques, de faits dignes d'exciter l'enthousiasme. La lutte anarchique des Polonais nous afflige ; mais la noblesse des caractères nous élève, et leur vertu nous attendrit. Il faut reconnaître que si l'organisation du gou-

vernement et de la société offrent, dans ce pays, tout ce que l'on peut imaginer de plus contraire à l'ordre, au repos, à la stabilité, aucune combinaison politique ne fut plus propre à exalter l'homme, à doubler ses facultés, à créer, à multiplier les héros.

Un grand écrivain (1) a dit que la religion causa peu de troubles dans cette partie du monde. Nous oserons être d'un avis différent. Si les annales polonaises n'offrent point ces odieuses guerres de religion qui souillent les pages de l'histoire de France, on ne peut nier que l'intolérance n'ait exercé sur cette contrée une continuelle et fatale influence. La réforme de Luther, adoptée avec enthousiasme en Pologne, avait été à la veille de triompher. Le clergé catholique, aidé par le nonce du pape et par les jésuites, s'en vengea cruellement sur les réformés. On les vit successivement dépouillés de toutes leurs prérogatives, et privés de toute fonc-

---

(1) Voltaire, *Essai sur les mœurs*.

tion publique. La population polonaise, instruite par le clergé, conçut par degrés une profonde horreur pour eux, et lorsque Catherine et Frédéric s'efforcèrent de les faire réintégrer dans leurs droits, ils rencontrèrent des obstacles qui devinrent le prétexte du premier démembrement.

Il faut le dire, le catholicisme a régné sur les Polonais avec toutes les superstitions dont l'environne un zèle aveugle. Ce fut l'excès de ce zèle qui priva la république de ses plus utiles alliés, des Cosaques, civilisés avec tant de soin, et ménagés par la politique habile d'Étienne Bathori. Ce fut encore le catholicisme qui, plaçant sur le trône le fanatique Sigismond III, donna naissance à la guerre de succession entre la Suède et la Pologne, guerre funeste qui amena Charles-Gustave jusque dans Varsovie, et qui fut comme le premier pas vers l'abîme où la république devait s'engloutir. Si elle eût conservé l'alliance des Cosaques, si Gustave-Adolphe, Charles-Gustave et Charles XII n'eussent point commencé l'œuvre

achevée par la Russie et la Prusse, si enfin ces deux puissances n'eussent pas été invoquées par les dissidens, peut-être la république de Pologne existerait encore.

Pour compléter cette démonstration, citons un voyageur dont les récits ne doivent obtenir sans doute qu'une confiance relative, mais dont le tableau suivant ne peut manquer entièrement de ressemblance. « Les Polonais, dit ce voyageur, font beaucoup de prosternemens, prient Dieu à voix haute, frappent sans cesse leur poitrine dans les temples, étendent les bras en croix, se soufflètent, se flagellent publiquement sous le sac tous les dimanches de carême, pendant que le prêtre et le chœur des femmes chantent des hymnes, et se repaissent saintement de la vue d'une chair mortifiée et sanglante; mais toutes ces pratiques monacales ne leur apprennent point la morale; ils les allient même à leurs vices; le voleur fait dire une messe pour n'être pas découvert dans le vol qu'il médite; l'ivrogne fait le signe de la croix sur son verre et s'enivre; l'assassin fait bénir son sabre

et fend la tête à son ennemi. Le voluptueux jeûne le samedi et séduit sa voisine le dimanche (1). »

Les jésuites, qui ont fait payer à tous les États l'admission de leur dangereuse société, ont donné à la Pologne de grands dignitaires, des confesseurs de roi, et même des rois (2). Leurs conseils ont égaré l'un des plus grands monarques de la Pologne (3). On les a vus armer les citoyens dans l'enceinte de Cracovie. La ville de Thorn n'a point oublié les échafauds dont elle fut pour ainsi dire sillonnée par eux. Leur fatale influence doit être mise au nombre des causes de la ruine de la Pologne.

Le tableau de ces causes a été déjà tracé par une main savante (4); peut-être le temps en fera-t-il découvrir de nouvelles, échappées aux regards des contemporains. Quant à nous, dont les

(1) Vautrin. *Observateur en Pologne*, pag 478.

(2) Jean Casimir.

(3) Sobieski.

(4) Rulhière.

récits abrégés ne peuvent présenter que les masses, et dont la faible vue ne saurait mesurer cette immense carrière, nous laissons ce travail à de plus habiles; heureux si le lecteur trouve bien rempli le cercle borné dans lequel nous avons dû nous renfermer.





## GÉOGRAPHIE DE LA POLOGNE.

LA géographie de la Pologne n'offre pas moins de variations que son histoire même. Cet État, borné dans son origine, et devenu successivement l'un des plus vastes de l'Europe, puisqu'il s'étendait de la Baltique à la mer Noire, a été ensuite réduit à diverses époques, puis démembré deux fois, et enfin anéanti. Napoléon essaya d'en rétablir une portion, et annexa plusieurs provinces au royaume de Saxe; depuis, l'acte du congrès de Vienne a combiné différemment une partie de l'ancienne république de Pologne. Le meilleur, et peut-être même le seul moyen de faire comprendre au lecteur l'ensemble de cette géographie pour ainsi dire mobile, est d'offrir, dans un ordre chronologique, la progression croissante et décroissante du territoire polonais, depuis les temps connus. Nous empruntons une

partie de ce tableau à un ouvrage utile, publié il y a quelques années (1).

900. La Pologne se compose de la grande et de la petite Pologne et de la Silésie.
1008. Boleslas Chrobry, 1<sup>er</sup> de nom, réduit en état de vasselage toute la Russie jusqu'à Kiow, ainsi que la Moravie.
1040. La Prusse et la Moravie sont incorporées à la Pologne.
1084. La Russie Rouge est enlevée par les Hongrois.
1158. Partage en 4 duchés ; 1<sup>o</sup> la Silésie, Cracovie, Syradie et Lencicza ; 2<sup>o</sup> la Mazovie ; 3<sup>o</sup> le reste de la grande Pologne ; 4<sup>o</sup> Sendomir et le reste de la petite Pologne.
1146. Perte de la Silésie.
1194. Conquête de la Pomérellie.
1215. Le duché de Mazovie devient indépendant.

---

(1) *Tableau de la Pologne*, par Maltebrun, pag. 21-24.

1552. Conquête définitive de la Russie Rouge par les Polonais.
1386. Première réunion de la Lithuanie et de ses dépendances, savoir : la Volhynie, la Kiowie, la Podolie.
1401. La Moldavie et la Valachie se mettent sous la protection de la Pologne.
1466. La Prusse occidentale se soumet à la Pologne. L'ordre teutonique conserve le reste comme un fief polonais.
1501. Réunion définitive de la Lithuanie.
1561. La Livonie est annexée à la Pologne. La Courlande et le Semigalle sont réduits en fiefs.
1611. Conquête de Smolensko.
1621. La Moldavie et la Valachie cessent de relever de la Pologne.
1629. Les Suédois s'emparent de la Livonie.
1657. La Prusse ducale est cédée à perpétuité à l'électeur de Brandebourg.
1667. Smolensko et Kiow sont cédés aux Russes.

1772. I<sup>er</sup>. partage. La moitié de la Russie Blanche, la Russie Rouge, une partie de la petite Pologne, la Prusse polonaise, etc., sont usurpées. De 58,000 lieues carrées, il n'en reste plus que 26,000.
1793. II<sup>e</sup> partage. La Pologne perd plus de 15,000 lieues carrées. Il n'en reste que 11,000 ; les parties démembrées sont : presque toute la grande Pologne, la Courlande, le reste de la Russie Blanche, la moitié de la Russie Noire, la Podlésie, le Wolhynie, l'Ukraine et la Podolie.
1795. Anéantissement.
1807. Une petite portion de l'ancienne
1809. Pologne est érigée en duché de Varsovie, et donnée à l'électeur de Saxe.
1814. Le duché de Varsovie est réuni à l'empire de Russie, et est concédé en toute propriété à l'empereur. Cracovie est déclarée ville libre.

---

# PREMIÈRE PARTIE.

---

## PÉRIODE MONARCHIQUE.

*Temps peu connus. — Depuis Lech, premier duc de Pologne, jusqu'à l'établissement du christianisme, sous Miecislaw I<sup>er</sup>. (550 après J.-C. jusqu'à 999.)*

LES fables nombreuses et les fréquentes obscurités qui environnent et défigurent l'origine de la nation polonaise nous font un devoir de glisser rapidement sur la première époque de son histoire. Le plus ancien historien polonais connu ne parut pas avant le douzième siècle ; et les récits qu'il offre d'événemens très-éloignés de lui se composent de traditions vagues, de fictions superstitieuses, et peut-être même de mensonges volontaires. Empreints de la sauvage rudesse de leur temps, les fondateurs du royaume de Pologne ne connaissaient ni les arts ni

la littérature , ces fruits d'une civilisation avancée. Étrangers au désir de perpétuer leur mémoire , ils ont laissé périr jusqu'aux monumens de leur passage , et leurs annales , comme celles de presque tous les peuples du moyen âge , ne présentent que des faits sans liaison , semés de lacunes nombreuses. Quelquefois l'histoire manque tout à coup , et l'écrivain est forcé de passer des siècles entiers.

550. De toutes les traditions conservées par les chroniqueurs polonais (1) , la plus générale et la plus accréditée nous apprend que Lech et Czech , deux princes esclavons de la même famille , à la tête d'une colonie slave , fondèrent vers l'année 550 depuis Jésus-Christ , l'un le duché de Pologne , et l'autre celui de Bohême , dont ils chassèrent les anciens habitans. Le territoire envahi par Lech était , dit-on , occupé par les Wendes ou Wenèdes , peuple sarmate. Ce conquérant , ayant pénétré jusqu'aux bords de la Vistule , trouva un nid d'aigles à

---

(1) Vincent Kadlubek, *Chronica Polonorum*.

l'endroit qu'il avait choisi pour sa demeure, et fonda la ville de Gnesne, du mot *gniadzo*, qui en polonais signifie *aigle*.

La fondation de la ville de Gnesne ou plutôt de l'assemblage de cabanes qui porta d'abord ce nom, est le seul événement connu du règne de Lech; ce prince ne prenait que le nom de duc, et son autorité, si elle n'était pas tempérée par des lois positives, l'était du moins par le caractère inquiet de ses sujets.

Tout ce que les historiens rapportent des successeurs de Lech doit être mis au rang des fables. L'histoire ne trouve aucun fait à recueillir jusqu'à la fin du 7<sup>e</sup> siècle. Il paraît que vers cette époque les Polonais, fatigués d'un joug qui s'é-<sup>760.</sup> tait insensiblement appesanti, changèrent la forme du gouvernement. Ils partagèrent l'autorité entre douze seigneurs, à chacun desquels ils assignèrent une portion de territoire, et qui reçurent le nom de Palatins ou Woiewodes (1). Mais les Polonais éprouvèrent que la

---

(1) C'est-à-dire *chefs de guerre*.

tyrannie devient plus redoutable en se divisant. Accablés d'exactions, et victimes des discordes de leurs maîtres, ils secouent le nouveau joug qu'ils se sont imposé, et reviennent au gouvernement d'un seul. Le palatin Cracus n'avait pas trempé dans la conspiration de ses collègues contre la liberté publique. L'assemblée de la nation lui défère la suprême puissance. On s'applaudit bientôt de ce choix : le nouveau roi gouverna sagement ; il établit des tribunaux de justice ; plusieurs historiens font remonter jusqu'à lui la fondation de la ville de Cracovie, d'autres lui attribuent la destruction d'un dragon horrible qui habitait dans un rocher sur les bords de la Vistule (1). Ce récit est sans doute une de ces allégories si communes dans les chroniques du moyen âge. Le dragon étouffé par Cracus était la discorde civile. Ce duc mourut généralement regretté ; on montre encore aux voyageurs au-delà de la Vistule, une

---

(1) *Histoire des rois de Pologne*, par Mas-suet, tome I<sup>er</sup>, pag. 94.



colline que l'on assure être son tombeau.

Lech II , fils de Cracus , n'arriva au trône que par la mort de son frère aîné, qu'il assassina dans une forêt où il l'avait attiré. Les Polonais firent justice de ce monstre ; la couronne fut déférée <sup>750.</sup> à Vanda , sœur de ces deux princes , seule femme qui ait occupé le trône de Pologne.

On raconte que cette princesse , vivement pressée de prendre un époux , se refusa constamment aux vœux des Polonais , soit par le sentiment d'une fierté exagérée , soit par amour pour un trône qu'elle craignait de partager. Un prince très-puissant de la Germanie, Ritiger ou Rithogar , s'était mis sur les rangs ; il était digne de réussir. Le mépris de Vanda l'enflamma de colère , et il vint à la tête d'une armée soutenir ses prétentions. Vanda accepta le combat ; les soldats de Ritiger , effrayés de l'ardeur de leurs adversaires , se révoltent , et abandonnent leur chef , qui se tue de désespoir. Mais , par un singulier retour sur elle-même , l'orgueilleuse princesse ne

veut pas survivre à son ennemi ; elle offre un sacrifice aux dieux, et se précipite dans la Vistule.

La race de Cracus se trouvant éteinte, les Polonais tentent une nouvelle expérience. Douze palatins sont élus ; les premiers avaient été cruels ; ceux-ci se montrent faibles et pleins d'indolence. Ils laissent les Hongrois, les Moraves, voisins de la république, ravager leur territoire ; peut-être même conspirent-ils en secret avec l'étranger, pour éteindre dans le peuple une énergie qu'ils redoutent ; en effet, la puissance polonaise à peine affermie allait périr, si un simple artisan, témoin impatient des malheurs de sa patrie, n'avait résolu d'y mettre fin. Cet artisan, nommé Przemislaw inventa, dit-on, le stratagème suivant pour surprendre l'ennemi. Il plaça dans une forêt pendant la nuit des fantômes de soldats armés de lances et de boucliers, et cette vaine apparence ayant attiré les Hongrois dans un passage difficile, Przemislaw, à la tête d'un corps de Polonais, les attaqua avec fureur, et leur fit essuyer une déroute

complète. Le trône récompensa cette victoire ; les Polonais le décernèrent à la valeur roturière mais patriotique de Przemislaw , qui prit le nom de Leszko I<sup>er</sup>. Son règne paisible et sage <sup>760.</sup> assura le bonheur du peuple dont il avait sauvé la liberté.

Sa mort rendit quelque espérance à l'ambition des palatins déposés ; mais les Polonais , pour tromper les calculs de leurs tyrans , s'en remettent à la fortune du soin de leur choisir un roi : une course de chevaux est ordonnée. L'un des concurrens usa d'un artifice qui lui coûta cher ; il sema l'arène de fers pointus , se conservant une espace où il pût marcher sans crainte ; cette ruse fut découverte , on lui trancha la tête sur-le-champ. Un jeune homme obscur , arrivé le second au but , fut proclamé à sa place et justifia , par sa conduite , le choix de ses concitoyens. Leszko II ( ce fut le nom qu'il prit ) , conserva toute sa vie les simples vêtemens qu'il portait avant son élévation. On assure qu'il périt malheureusement dans un combat qu'il livra de concert avec les

Bohémiens contre l'empereur Charlemagne.

Leszko III, son fils, se montra plus prudent ; il rechercha l'amitié de l'empereur, aimant mieux être son allié que son esclave, quoique la différence ne fût pas grande. Juste et brave, ce prince eût mérité l'affection des Polonais, dont il maintint l'indépendance, s'il eût pu résister à sa violente passion pour les femmes ; vice que l'on pardonne trop aux rois.

Ce duc laissa pour héritiers de sa couronne deux fils indignes, qui opprimèrent tour à tour le peuple. L'un, sous le nom de Popiel I<sup>er</sup>, gouverna en prince lâche et efféminé ; ses favoris furent plus puissans que lui. Son frère, Popiel II, subjugué par une femme altière, empoisonna ses deux oncles, et montra sur le trône tous les vices qu'entraînent une âme atroce, et un naturel pervers. Il reçut, disent les chroniques, un singulier châtimement (1). La pourriture des cadavres de ses oncles engendra une mul-

---

(1) Kudlubek. *Chronica Polonorum.*

itude de rats qui se répandirent dans le palais. En vain Popiel et sa femme se réfugièrent-ils sur le lac Guplo ; ni les eaux de ce lac , ni la forteresse où ils s'enfermèrent , ni les feux allumés à l'entour , ne purent les mettre à l'abri de ces redoutables ennemis , qui les firent périr dans des tourmens horribles (1). Cette fable , qui se trouve déjà dans plusieurs autres histoires , n'était-elle pas un conte inventé pour le peuple, afin de lui cacher un régicide ?

Pénétrés du mal présent , les Polonais oublièrent que les deux monstres qui les avaient opprimés étaient cependant les fils d'un sage prince , et qu'en conséquence les fils de Popiel II pouvaient effacer les crimes de leur père ; ils prononcèrent leur exclusion. Mais alors une guerre civile s'alluma. D'un côté les Palatins déposés s'agitent pour ressaisir l'autorité. De l'autre les pré-

842.

---

(1) Cette singulière fable a fourni au célèbre poëte polonais Ignace Krasicki le sujet d'une épopée comique, intitulée la *Mychéide*, et traduite en français par Dubois. (1776, in-8.)

tendans exclus conspirent pour recueillir l'héritage du trône. Usant d'une faculté qui devint plus tard un droit constitutionnel, les divers partis forment des confédérations. Dans plusieurs assemblées de la nation, on ne peut s'entendre; enfin l'orageuse Pologne semblait menacée de ruine, lorsque le génie protecteur des Polonais leur inspira l'idée d'élire un obscur habitant de Kruswick, possesseur d'un petit champ qu'il cultivait de ses propres mains, et de quelques ruches dont il récoltait le miel. Le chroniqueur Kadlubek (1) raconte, sur l'élévation de Piast, une fable qui, sous le voile de l'allégorie, porte à croire que Piast avait offert sa modeste récolte pour nourrir le peuple dans la disette, et qu'il dut le trône à ce généreux désintéressement. Comme ces vieux Romains que l'on enlevait à leur charrue pour les couvrir de la pourpre consulaire, Piast refusa d'abord des honneurs dont il n'était point ébloui, et n'accepta enfin que sur l'ordre for-

---

(1) *Chronica Polonorum.*

mel de ses concitoyens. Il régna en homme pénétré du sentiment de son premier état ; il se montra d'autant plus digne du trône qu'il n'était pas né pour l'occuper. Détrompé de la folie des conquêtes, il ne songea qu'à rétablir la paix intérieure , à mettre en honneur le vertus domestiques ; il adoucit les mœurs sauvages des Polonais, réprima leur amour pour le brigandage, et mourut pleuré de tous les ordres de la nation. Piast est le chef d'une dynastie qui gouverna plus de cinq cents ans la Pologne.

Ziémovit, son fils, instruit de bonne heure par sa mère Rzepicza , que tous les historiens nous représentent comme un modèle de sagesse et de vertu , se montra le digne successeur de son père. Piast avait fait goûter au peuple les bienfaits d'une situation paisible : Ziémovit assura l'indépendance polonaise en formant les citoyens au grand art de la guerre. Les armées , qui n'étaient avant lui qu'une réunion tumultueuse d'hommes indisciplinés , apprirent à se présenter en ordre de bataille , à se for-



mer en colonnes , à subir le joug de la discipline militaire. Le duc de Pologne fit bientôt apprécier aux Moraves , aux Hongrois , aux Prussiens , voisins incommodes et audacieux , le changement qui s'était opéré dans son armée ; mais s'il les expulsa de ses frontières , il ne poursuivit point sa conquête , et leur donna à la fois l'exemple de la bravoure et de la modération. Ziémovit fut remplacé par Leszko IV, prince qui n'illustra son règne par aucune vertu , mais ne le ternit par aucun vice. Le 913. dernier duc idolâtre , Ziéromislas , n'est connu que pour avoir donné la vie à Mieczislaw ou Miecislav , qui établit le christianisme dans ses états.

On n'a , sur l'ancienne religion des Polonais , que des notions incertaines. Il paraît qu'ils reconnaissaient deux classes de divinités : la première qui se composait de la plupart des dieux du paganisme , adoptés sous des noms nouveaux , et la seconde qui comprenait un certain nombre de divinités particulières ; soit que les Polonais les eussent reçues de leurs ancêtres , soit que

des imposteurs les leur eussent apportées. Ils adoraient Jupiter , Pluton , Diane , Cérès , Mars , Castor et Pollux. Parmi leurs divinités particulières on distinguait *Pochwist*, c'est-à-dire *le temps nébuleux* ; *Pogoda*, c'est-à-dire *le temps serein* ; enfin ils adoraient sous le nom de *Ziwiç*, une puissance supérieure qui présidait à la vie des hommes.

Rien n'annonce dans les anciennes chroniques que ces divers cultes aient jamais troublé la paix de la Pologne. A certaines époques , on célébrait des fêtes peu différentes des saturnales antiques ; mais elles n'étaient guère à l'usage des classes élevées de la société.

Le moment était venu où Rome devait conquérir ce royaume ; mais cette révolution coûta plus cher aux Polonais qu'à toute autre nation du continent. Comme tous les peuples civilisés , ils reçurent avec admiration la morale du christianisme ; mais aussi , comme le plus grand nombre d'entre eux , la morale chrétienne ne leur arriva qu'escortée des tortures de l'intolérance.

Le prince qui devait opérer un si

grand changement fut Mieczislaw , ou Miecislav I<sup>er</sup>. En secret excité par quelques chrétiens obscurs , ou , ce qui paraît plus probable , docile aux conseils de Dambrowka sa femme , il résolut de renoncer aux faux dieux. Sa politique , ou , si l'on veut , sa conviction , le porta d'abord à un grand sacrifice. La loi lui permettait d'entretenir , outre sa femme légitime , plusieurs concubines ; il en comptait sept , il y renonça.

965

Miecislav ne fut pas plus tôt déterminé à une abjuration , que la cour de Rome , habile à profiter des circonstances , lui dépêcha un cardinal et des missionnaires. Il n'en fallait pas tant pour devenir persécuteur. Le peuple apprit un jour ( le 17 mars 965 ) , par un édit rigoureux , que tout ce qu'il avait adoré jusqu'alors ne méritait que son mépris , et qu'il devait renverser toutes ses idoles. Sa résistance fut égale à son étonnement , du moins si l'on en juge par les décrets plus que sévères que le duc , nouvellement converti , se crut obligé de publier. Défense fut faite à tous les Polonais de manger de la viande

pendant le carême, sous peine d'avoir les dents arrachées. D'après une loi conseillée par le clergé, tout fornicateur ou adultère fut suspendu à un clou par l'instrument de son crime. On mettait auprès de lui un rasoir, avec la liberté de s'en servir pour se dégager, ou de mourir dans cette torture. Une foule d'autres lois atroces furent portées. Ces moyens, que l'on employa pour changer la religion d'un peuple entier, étaient plutôt de nature à le dégoûter du christianisme qu'à lui inspirer l'amour de ce culte nouveau. Aussi les supplices et les missionnaires, bien qu'ils concourussent au même but, ne l'atteignirent qu'imparfaitement. Une foule de citoyens conserva long-temps un secret attachement pour son premier culte.

Une circonstance singulière, c'est que le pape, informé de ces résistances, en accusa Miecislav, dont le zèle ne lui parut pas encore assez ardent; il le lui prouva bientôt: celui-ci n'avait jusqu'alors, ainsi que ses prédécesseurs, porté d'autre titre que celui de duc, il fit demander à Jean XIII la permission de

prendre celui de roi, et de se parer des ornemens royaux ; le pape , quoiqu'il n'eût pas le droit de marchander cette faveur, refusa tout net le nouveau chrétien, et pour rendre l'offense complète, il accorda en même temps au duc de Hongrie la qualité qu'il interdisait à Miecislav.

Une partie du règne du Clovis de la 983. Pologne fut employée à défendre son territoire, attaqué d'abord par deux princes saxons, et ensuite par Wladimir, duc de Kiowie et de Novogorod, qui, à la tête d'une armée russe, fit irruption sur ses frontières. C'est la première fois que les Russes ou Moscovites se trouvent en état d'hostilité contre la Pologne. Sortis, comme la nation polonaise, d'une division de peuple *slave*, les Russes, après avoir étendu leurs conquêtes jusqu'au Pont-Euxin, avaient tourné leurs regards vers la Pologne. L'attitude que prit à propos Miecislav détruisit l'effet de cette première attaque.

On assure que ce prince, menacé par l'empereur Othon III, dont il avait combattu l'élection, lui fit hommage de ses

états. Mais ce fait est contesté par tous les historiens polonais, qui prétendent que jamais la Pologne ne se trouva dans la dépendance de l'empire.

Miecislav, après un règne de trente-cinq ans, mourut regretté particulièrement de son clergé. 999.

On fait remonter jusqu'à ce prince un usage qui existait encore en Pologne il y a quelques années. Pendant la lecture de l'Évangile à la messe, les Polonais tiraient l'épée du fourreau, et la dirigeaient nue vers l'autel, marquant par cette démonstration qu'ils étaient prêts à verser leur sang pour la défense de la religion chrétienne.

*Depuis Boleslav-Chrobry jusqu'à l'extinction de la dynastie des Piasts.*

(999-1370.)

L'établissement du christianisme dans la Pologne changea nécessairement la situation de ce duché. Jusqu'alors isolé du reste de l'Europe, ignoré même de ses plus proches voisins, qui le considéraient comme les Russes envisagent 999.

aujourd'hui les Tartares, il entra en adoptant la religion de l'Évangile dans la grande famille européenne. Sa civilisation fit des progrès aussi rapides que naturels; et on ne peut nier qu'il n'ait dû cet avantage au christianisme. Rome, intolérante et dominatrice, conservait cependant le dépôt de la civilisation qu'elle transmettait à tous les peuples qui entraient dans son sein.

A cette époque l'histoire de cette nation devient plus certaine, et le nombre des fables qui l'altéraient diminua sensiblement. Avec le christianisme naquit le goût des lettres, et la connaissance de quelques arts. Les peuples, moins crédules, ajoutèrent moins de foi aux traditions ridicules. La Pologne enfin ne date véritablement son existence politique que du règne de Boleslas-Chrobry (ou l'intrépide), qui succéda à son père Miecislav, et qui acheva l'œuvre de la conversion des Polonais.

Miecislav, méconnaissant le véritable esprit de l'Évangile, avait révolté par d'imprudentes rigueurs la conscience d'un grand nombre de citoyens, qui



conservaient un reste de respect pour les idoles. Boleslas-Chrobry s'y prit autrement : les armes de la persuasion qu'il employa firent plus de prosélytes à la religion que les sévérités de son père. Il s'appliqua à fonder l'obéissance sur le devoir, et le respect des lois sur les bonnes mœurs. Ziemovit avait discipliné les Polonais : ils durent à Boleslas l'amour de la patrie et le sentiment d'honneur sans lequel le courage n'est qu'une valeur aveugle. Boleslas intéressa tous les citoyens à la chose publique ; et chacun apprit à regarder les intérêts de la patrie comme ses propres intérêts. Cette noble politique révéla le génie de ce prince, supérieur à son siècle.

Othon III fut frappé de ce glorieux début ; et tel fut l'ascendant que Boleslas exerçait déjà, que l'empereur voulut s'en rapprocher. Sous le prétexte de visiter le tombeau de Saint-Adalbert, archevêque de Prague, apôtre de la Bohême, il se rendit à Gnesne, et fut si content de Boleslas qu'il lui accorda le titre de roi, et exempta son royaume de

tout tribut envers l'Empire. Il lui fit un présent plus précieux encore ; sa nièce, la princesse Richsa, devint femme de Boleslas.

La suite du règne de ce prince offre une succession monotone de guerres dans lesquelles il déploya beaucoup de valeur et d'habileté. Souvent il fut agresseur injuste ; une fois il se montra cruel. Il fit crever les yeux au duc de Bohême, adversaire perfide sans doute, mais qui ne devait pas subir d'autres lois que celles de la guerre. Boleslas conquit une grande partie de la Russie et une portion de la Saxe. Il étendit le territoire de la Pologne jusqu'au confluent de l'Elbe et de la Sala ; ambitieux de toutes les gloires, il se montra même jaloux de celle de convertisseur : la Prusse, jusqu'alors idolâtre, fut conquise au christianisme et incorporée à la Pologne, qui n'eut plus du côté du nord d'autres limites que la mer Baltique. Boleslas avait tout le génie, mais aussi quelques-uns des vices des conquérans.

La postérité juge sévèrement les princes guerriers ; mais elle est désarmée en

faveur des princes législateurs. Le règne de Boleslas ne fut pas sous ce rapport sans utilité pour sa patrie. Des guerres onéreuses l'avaient épuisée : Boleslas répara ses fautes en réprimant la licence, en établissant des lois sages pour son temps. Ce fut lui qui institua le premier un sénat, qui devint ensuite un des ordres de l'État. Ce sénat, composé de douze personnages distingués, était destiné à aider le prince dans l'administration des affaires. On lui demandait le simple langage de la vérité. La Pologne agrandie paraissait heureuse, et consolée de ses conquêtes.

Boleslas-Chrobry régna vingt-cinq ans. On assure qu'à ses derniers momens il parla en ces termes à son fils Miecislav qu'il avait désigné pour lui succéder : « Mon fils, lui dit-il, je vous laisse un trône affermi par mes victoires ; respectez les sénateurs, et n'entreprenez rien sans les avoir consultés. Cherchez plus à vous faire aimer de vos sujets qu'à vous en faire craindre ; qu'ils trouvent en vous plutôt un père qu'un maître ; surtout fuyez les plaisirs : le roi qui s'y

abandonne est plus méprisable que le dernier des esclaves. » Tout prince parle bien en mourant : Boleslas ne pouvait s'écarter de la règle générale.

Ce monarque qui avait beaucoup fait pour le clergé, et dont le respect pour les évêques allait jusqu'à ne leur parler jamais que la tête découverte, a dû obtenir une large part d'éloges dans l'histoire. On peut croire néanmoins que si son règne fut éclatant, que s'il donna quelques sages institutions aux peuples, leur prospérité n'avait encore rien de stable. On s'en aperçut bientôt, lorsque son successeur eut déchiré le voile brillant dont Boleslas avait couvert la Pologne.

1025. Ce successeur en effet ne rappela aucune des qualités de son père. Pendant tout son règne, qui dura neuf ans, il ne sut que rendre la royauté méprisable. Il perdit la plupart des conquêtes de Boleslas, particulièrement la Moravie. Les Russes vengèrent sur lui les affronts qu'ils avaient reçus ; Miecislav II accabla le peuple d'impôts, consuma sa vie dans d'infâmes débauches, et légua en

mourant la guerre civile aux Polonais.

Le libre génie de ce peuple n'avait pu supporter sans indignation le despotisme de l'indigne fils de Boleslas, et la haine qu'ils avaient conçue pour lui rejaillit sur le jeune Casimir, son héritier. La reine-mère Richsa, se trouvant naturellement régente, acheva de révolter les Polonais; elle les chargeait d'exactions, et ne régnait que par des étrangers avides. La Pologne se révolte; et la régente effrayée s'enfuit avec son fils; elle envoie celui-ci à Paris, sous prétexte de former son éducation. Pour elle, elle se fixe en Saxe auprès de l'empereur Conrad II; et, du prix des trésors qu'elle avait emportés de Pologne, elle achète deux duchés, bâtit une abbaye, et comble un monastère de présents. Au moyen de ces libéralités, cette odieuse princesse reçoit les honneurs de l'apothéose. Les Polonais l'avaient chassée : les habitans de Cologne en font une sainte.

Cependant la Pologne, restée sans souverains, devient une arène où les intérêts et l'esprit de parti se disputent

le pouvoir. Les plus hardis s'emparent des dignités; mais ils ne peuvent se concilier l'obéissance. Un échanson de Miecislav, Mazos ou Maslaws équipe un corps d'armée et s'empare de tout le pays qui se trouve entre la Vistule, la Narew et le Bug. Il acquiert la souveraineté de ce territoire auquel il donne le nom de Mazovie, qui lui est resté. Chaque noble veut imiter l'exemple de Mazos et ériger ses domaines en état indépendant; et de ces guerres intestines, qui ruinent les paysans, naissent des milliers de brigands dont les routes sont infestées, qui brûlent les villes, dévastent les campagnes et pillent les églises.

Dans les guerres civiles, les rigueurs exercées par le peuple sont presque toujours des représailles. Le clergé s'était rendu odieux par son esprit despotique : on maltraite les prêtres, qui sont obligés de se cacher; et quelques flatteurs du peuple vont jusqu'à proposer de relever les idoles, et de rétablir le culte des faux dieux.

1058. L'éternel rival des Polonais, le duc

de Bohême, profite de ces troubles pour envahir leur territoire. Vainqueur par la force des armes, il associe l'hypocrisie à la victoire, et allègue pour justifier ses expéditions la nécessité de délivrer le tombeau de saint Adalbert, qui ne trouve plus de sûreté chez un peuple sans religion. L'archevêque de Gnesne livra au duc de fausses reliques; l'armée jeûna, et le conquérant porta sa conquête aux habitans de Prague, qui couvrirent d'encens et de fleurs la châsse du prétendu saint.

Les Polonais ouvrent enfin les yeux; <sup>1040.</sup> ils consentent à former une assemblée où l'on s'entendra pour sauver la patrie. L'archevêque de Gnesne, soit que telle fût son opinion, soit plutôt qu'il eût entretenu des intelligences avec le faible parti qu'avait laissé Casimir, ose proposer son rappel : « Oubliez, dit-il, qu'un tyran lui donna le jour; ne songez qu'aux vertus de son aïeul. Élevé loin de la cour, formé par l'adversité, il n'aura ni la mollesse de son père, ni l'orgueil de sa mère. Faire votre bonheur sera sa vengeance. » Ce discours



réussit à la faveur de la lassitude des partis.

Mais où retrouver Casimir ? Voilà les Polonais à la recherche de leur roi ; on fait consulter la princesse Richsa. On nomme des ambassadeurs ; ils se rendent à Paris , et trouvent enfin Casimir dans le monastère de Cluny , couvert d'un cilice , et ayant renoncé aux grandeurs du monde.

Il s'était fait moine. Envoyé à Paris pour achever son éducation , Casimir y avait séjourné quelque temps. Dans un voyage qu'il avait fait en Italie , saint Romuald lui avait conseillé d'embrasser la vie monastique ; et , de retour en France , Casimir , sous le modeste nom de Charles , reçut l'habit religieux des mains de saint Odilon. Oubliant le rang auquel sa naissance l'avait destiné , il était déjà parvenu au diaconat , lorsque les ambassadeurs se présentèrent devant lui.

Il fallut le prier long-temps ; Casimir alléguait l'état de dépendance où il s'était placé. Saint Odilon , interrogé par les députés , ne se crut pas assez puis-

sant pour relever Casimir de ses vœux; et les Polonais furent contraints de recourir au pape, qui, se rappelant les impiétés commises pendant l'interrègne, n'accorda les dispenses que moyennant un impôt annuel. Les Polonais eurent un roi; mais cette faveur leur coûta chaque année une somme consacrée, disait-on, à l'entretien d'une lampe perpétuelle dans l'église de Saint-Pierre. Ce tribut, qui ne pesa ni sur les nobles ni sur les ecclésiastiques, fut appelé le *denier de saint Pierre*. Le pape voulut en outre que les Polonais se fissent tonsurer à l'exemple des moines, et qu'aux fêtes solennelles les nobles portassent au service divin une écharpe de lin pareille à l'étole des diacres. Telle fut la fin de cette négociation, qui assura un roi aux Polonais, mais qui rendit ce peuple semblable à une légion de moines et de diacres. Casimir fut le prix de cette mascarade.

Ce prince eut la sagesse de faire apparaître la royauté environnée de clémence. Il mérita le nom bien rare de *Restaurateur pacifique*. Son premier acte

fut une amnistie. Casimir, s'appliquant à calmer les passions, réussit à faire reflleurir la paix dans son royaume. L'alliance de l'empereur Henri III lui fut très-utile pour soumettre ses ennemis, et surtout pour résister à la Bohême, adversaire naturelle de la Pologne. Casimir n'avait plus rien à craindre que des Russes, dont la puissance s'était accrue sous le duc Jaroslaw. Il rechercha leur amitié, et épousa la sœur du duc de Russie. Mais comme le monarque polonais était dévot, il fallut que la princesse Marie, élevée dans la religion grecque, abjurât et reconnût le pape. Celle-ci consentit à l'abjuration, et poussa la complaisance jusqu'à se faire baptiser une seconde fois, craignant que les prêtres russes lui eussent mal administré ce facile sacrement.

Casimir n'eut plus désormais d'ennemi que l'échanson Mazos, qui persistait à conserver la Mazovie, et qui, après avoir été mis en fuite, alla demander secours aux Prussiens, soumis par Boleslas, mais toujours prêts à se révolter. Casimir trembla d'abord à

l'aspect de cette ligue redoutable ; mais il se rassura , feignit un miracle pour communiquer son courage aux Polonais , et vainquit le rebelle , qui , étant retourné en Prusse , subit l'inconstance de la faveur populaire. On le pendit à un arbre , et l'on écrivit au-dessous ce quolibet : *Il est juste que celui qui a aspiré à des choses élevées , soit lui-même élevé bien haut.*

Casimir , désormais tranquille , conçut un dessein qui l'honore aux yeux de la postérité , et qui prouve que ce prince était supérieur à son siècle. Il entreprit d'inspirer le goût des lettres aux Polonais. L'Europe à cette époque était plongée dans une profonde ignorance , et quelques cloîtres étaient les seuls asiles où les lettres se fussent réfugiées. L'abbaye de Cluny , où le prince avait passé une partie de sa jeunesse , jouissait à cet égard d'une réputation méritée. Casimir envoya des ambassadeurs à l'abbé , le suppliant de lui adresser plusieurs de ses religieux. Douze cénobites vinrent en Pologne ; on fonda pour eux des abbayes. Mais leurs efforts

pour inspirer aux Polonais le goût des lettres n'obtinent qu'un faible succès. « C'était, dit un historien, un arbre transplanté qui sèche et dépérit sous un climat étranger. » Les tentatives de Casimir n'en furent pas moins louables.

1058. Quoique ce prince eût emporté les regrets de la nation, la couronne ne fut pas décernée sans contradiction à Boleslas II, son fils aîné. Les Polonais craignaient toujours de laisser le principe de l'hérédité s'établir par l'usage. Un grand nombre voulait que l'on différât le couronnement. Ces sages opposans avaient-ils le don de prévoir l'avenir ? Boleslas II devait être le Tarquin de la Pologne.

Ses commencemens furent modérés ; mais bientôt, tourmenté d'une ambition insatiable, et s'indignant du repos, sous prétexte de soutenir les droits de trois princes réfugiés dans ses états, et coupables tous les trois d'avoir cherché à exciter le trouble dans leur pays, Boleslas lève une armée et passe en Hongrie. Vainqueur, il chasse du trône l'hé-

ritier légitime pour mettre en sa place un indigne compétiteur. Deux frères se disputaient le trône de Russie : Boleslas saisit avidement l'occasion de profiter de ces divisions. Il marche sur Kiovie, s'en empare, et de là revient en Hongrie, où de nouveaux troubles lui promettent de nouveaux avantages. Kiovie, qui s'est soulevée en son absence, est une seconde fois vaincue; mais cette ville superbe, l'une des plus voluptueuses du nord, devint aussi funeste pour Boleslas que Capoue l'avait été pour Annibal : le prince et son armée, vaincus par les délices, oublièrent leur patrie, leurs familles pendant sept années. Ici tous les historiens racontent un fait qui, s'il est véritable, manque toutefois de vraisemblance. Les femmes polonaises, si long-temps oubliées par leurs maris, résolurent, dit-on, d'en tirer une vengeance éclatante. Elles s'abandonnèrent à leurs esclaves, et leurs filles imitant ce honteux exemple, la prostitution devint presque générale. Une seule femme, dont l'histoire a conservé le nom, la comtesse

Marguerite, femme de Nicolas de Zambocin , eut le courage de résister à la contagion de l'exemple. Exposée chaque jour aux insultes d'une jeunesse emportée, elle se retira dans un clocher avec deux de ses sœurs , et y resta cachée jusqu'au retour de son époux.

Les guerriers polonais voulaient bien oublier leurs femmes ; mais ils ne voulaient pas être oubliés d'elles. Ils apprennent leur déshonneur, et accusant Boleslas, ils abandonnent leurs drapeaux. Les historiens varient sur la réception qu'on leur fit. Selon les uns, les esclaves favorisés se cachèrent, et les femmes usèrent pour rentrer en grâce des artifices familiers à leur sexe. Si l'on en croit les autres, les femmes, persistant dans leur infidélité, y mirent le comble en opposant leurs amans à leurs époux. Confondues parmi les esclaves, elles ranimaient leur courage. Quelques-unes même s'armèrent, et cherchant leurs infidèles dans la mêlée, unirent l'homicide à l'adultère. On vit une fille égorger son père ; un Polonais plus malheureux encore fut con-



traint de tuer sa fille pour sauver sa propre vie.

Boleslas , abandonné de ses soldats , revient en Pologne respirant la vengeance. Il fait périr sur l'échafaud les premiers déserteurs et emprisonne les autres. Les femmes furent condamnées à un supplice affreux et bizarre. Les fruits de leurs adultères furent exposés dans les champs ; on dit , mais l'historien n'ose admettre un pareil fait , que , par un excès de barbarie sans exemple , Boleslas condamna les adultères à allaiter des chiens , et leur défendit de paraître en public sans porter ces nourrissons sur leur sein. Alors , tout souillé du sang des Polonais , le roi se replongea dans les délices , et prouva qu'une âme flétrie par la volupté n'est plus capable que de crimes.

La nation souffrait impatiemment son lâche monarque. L'évêque de Cracovie , Stanislas Sceszponowski , dont l'Eglise a fait un saint , osa seul élever la voix pour lui reprocher ses excès. L'évêque usait d'un droit légitime. Mais le prince n'ayant fait aucun état de ses remon-

trances, le fougueux prêtre excommunia son roi : action qui, dans un gouvernement bien réglé, doit être assimilée au crime de rébellion. Boleslas aurait dû faire juger Stanislas selon la rigueur des lois : il aima mieux rendre  
1079. crime pour crime ; il l'assassina lui-même sur les marches de l'autel, au moment où il célébrait la messe.

Grégoire VII, qui occupait alors le trône pontifical, apprend la mort de l'évêque insubordonné, et il proclame l'Eglise en péril. Il excommunie de nouveau Boleslas, dégage ses sujets du serment de fidélité, et déclare les complices du meurtre incapables de posséder aucune dignité civile ou religieuse jusqu'à la quatrième génération. La Pologne, innocente et opprimée, est rayée du nombre des royaumes, et remplacée au rang des simples duchés. Toutes les églises sont mises en interdit, et Grégoire défend à l'archevêque de Gnesne de sacrer aucun autre prince sans son autorisation. Le saint père tirait de la mort de Stanislas tout le parti possible ; en usant de telles ri-

guez, en pareille conjoncture, il saisissait l'occasion de fonder ses prétendus droits sur un précédent solennel.

Que l'on juge du désordre dans lequel ces arrêts plongèrent la Pologne. Elle offrit le spectacle que la France a vu depuis sous Henri III. Des prêtres fanatiques haranguaient le peuple, et prêchaient ouvertement le régicide. Boleslas fut entouré de soulèvemens et de conspirations. Mille glaives étaient tirés contre son sein; il n'osa tenir tête à tant d'ennemis, et se retira à la cour du roi de Hongrie. Les foudres de Rome l'en chassèrent encore. Rebut de la nature entière, plongé dans une misère profonde, il erra de contrée en contrée. On varie sur la catastrophe qui termina sa misérable vie. Les uns le font mourir à la chasse dans une forêt de Hongrie; d'autres assurent qu'il finit lui-même tous ses maux. Enfin une tradition assez accréditée porte qu'il se retira dans un monastère de Willach, en Carinthie, et qu'il acheva sa carrière dans la cuisine de ces moines, auxquels il ne se découvrit qu'au lit de mort :

conclusion ridicule d'une sanglante histoire.

1081. Les Polonais, après la fuite et la mort de Boleslas II, rétrogradent de plusieurs siècles. Ils retombent dans un état pire que celui où ils se trouvaient avant Boleslas-Chrobry. Un nouveau despotisme pèse sur eux, celui de la cour de Rome. Uladislas Herman, qu'ils élisent pour succéder à Boleslas, n'ose prendre le titre de roi, et se contente de celui de duc ; il fait solliciter le fougueux Grégoire de lever l'interdit lancé sur la Pologne, et Grégoire n'y consent qu'après de longues supplications. Tout concourt à consommer l'avilissement des Polonais.

On prétend que depuis cette époque, un usage assez extraordinaire fut imposé par le pape aux rois de Pologne. Immédiatement après leur couronnement, ils furent obligés de faire une amende honorable sur le tombeau de l'évêque Stanislas. Le nouveau roi devait confesser « que ce meurtre était atroce, qu'il en était innocent, qu'il le détestait et en demandait pardon, implorant la pro-

tection du saint martyr, pour lui et pour son royaume (1). »

Le règne d'Uladislas Herman, frère du dernier roi, ne fut qu'une longue convulsion. De fréquentes incursions, soit des Prussiens, soit des peuples rivaux de la Pologne, désolèrent son territoire. Le faible prince n'en fut délivré que par la valeur d'un favori qui profita de ses victoires pour élever son autorité au-dessus du roi lui-même, et dont l'orgueil révolta les grands et suscita plusieurs guerres civiles. Uladislas, roi sans courage et sans volonté, eut de plus à combattre ses deux fils, que les mécontents lui opposèrent tour à tour. Il fit empoisonner Miccislas, son neveu, et la Pologne vit ce crime sans indignation. Enfin Uladislas Herman jeta les premières semences de l'anarchie qui, pendant deux cents ans, devait désoler continuellement son royaume, en partageant ce royaume entre ses deux fils. On remarquera que ces partages, moyen

---

(1) Contant d'Orville. *Histoire des différens peuples du monde*, tom. VI, pag. 452.  
6.

imaginé pour prévenir les rivalités de succession, sont devenus partout une source féconde de calamités. Uladislas, mourut en 1102, empoisonné, dit-on, par son fils Sbignée, qu'il avait eu d'un commerce illégitime. x

Boleslas III, surnommé Krywousty, c'est-à-dire *bouche de travers*, qui lui succéda, était plein de bravoure et de vertu militaire. Déjà, pendant le règne de son père, il avait vaincu les Russes et les Poméraniens. Mais son frère Sbignée fut un monstre. Uladislas n'eut pas plus tôt fermé les yeux, que, mécontent d'une part qu'il ne devait qu'à la faiblesse paternelle, il conspira contre son frère, engageant dans sa querelle les Poméraniens, les Saxons, les Moraves et les Prussiens. Vaincu et pardonné, il renouvela ses tentatives, et appela à son secours les Hongrois et les Russes. Boleslas le vainquit une seconde fois, et le fit massacrer. Il se reprocha bientôt cette exécution, qu'il chercha à expier par des pèlerinages et des libéralités envers les monastères.

Boleslas eut un très-grand nombre de

guerres à soutenir. Henri V, empereur d'Allemagne, voulut ranger le duc de Pologne au nombre de ses vassaux. Boleslas le vainquit et épousa sa fille. Il tenta une expédition plus lointaine et dont il obtint plus de gloire encore. Le Danemarck était livré aux discordes intestines. Abel avait assassiné son frère, et régnait sur un trône souillé de sang. Les Danois invoquèrent contre lui le secours de Boleslas; celui-ci équipe une flotte, les villes le reçoivent comme un libérateur, et, pour prix de son facile triomphe, on lui offre la couronne, qu'il refuse.

Boleslas, de retour dans ses états, aurait conservé sa gloire sans tache; mais, crédule et faible, il se laissa duper par un émissaire des Russes, qui introduisit ces étrangers sur le territoire polonais. Il courut à la défense de ses villes attaquées, et ce prince, qui avait remporté quarante-sept victoires, éprouva une déroute complète. Le chagrin qu'il en conçut le conduisit au tombeau.

Quoiqu'il connût par expérience le danger des partages, ce prince impré-



voyant renouvela, en l'aggravant, la faute de son père. Il avait cinq fils, il partagea son royaume entre les quatre premiers. Casimir, le dernier, étant encore au berceau, fut oublié dans le partage. « Dans tout gouvernement équitable, dit un historien, un pareil oubli aurait fait annuler le testament (1). »

Ce fut sous ce prince que commença cette manie des croisades qui entraîna vers l'Orient l'élite des nations européennes. Une foule de nobles polonais vendirent leurs biens, tourmentèrent leurs vassaux, empruntèrent des sommes qu'ils ne rendirent jamais, pour courir à la croisade, et gagner des indulgences. Le duc de Pologne ne chercha point à retenir ces paladins, dont la turbulente inquiétude lui était plutôt à charge qu'utile.

La pologne ne fut pas long-temps à se ressentir des funestes effets du partage de son territoire. Les fils de Boleslas III se disputèrent tour à tour l'hé-

---

(1) Histoire universelle depuis le commencement du monde, d'après l'Anglais, t. XII.

ritage paternel. Uladislav II, qui occupe le premier le trône, veut d'abord envahir les états de ses frères. Il est vaincu, et Boleslav-le-Frisé, le second fils de Boleslav III, le remplace. Uladislav fait de vains efforts pour reconquérir l'autorité. La coopération successive des empereurs Henri IV et Frédéric Barberousse ne put lui obtenir que la domination de la Silésie, dont une mort subite ne lui permit pas de jouir, mais qui devint le patrimoine de sa famille.

Boleslav IV, dit le Frisé, n'est connu <sup>1173.</sup> que pour avoir porté le fer et le feu chez les Prussiens, qui s'obstinaient à repousser l'Évangile; il mourut en 1173, et fut remplacé par le troisième de ses frères, Miecislav, surnommé le Vieux, tyran sans génie, qui établit un code de chasses barbare, et se livra à tant d'excès qu'on le déposa. Ce monstre cependant ne s'estima pas chassé sans retour; il multiplia les manœuvres pour reconquérir le trône. On verra qu'il y parvint vingt ans plus tard.

Cet espace de temps fut occupé par

le règne de Casimir II, le même que son père avait oublié dans les partages. Ce prince, qui fut surnommé le juste et qui mérita ce titre à beaucoup d'égards, se montra le plus scrupuleux des rois. Quoique nommé par la nation, il n'accepta qu'avec peine un pouvoir qu'il regardait comme usurpé sur son frère. Cette idée, qui empoisonna toute sa vie, lui fit commettre une suite de fautes, que les Polonais ne supportèrent pas toujours avec patience.

Un des plus beaux titres de Casimir II à l'estime de la postérité, ce fut la faveur constante qu'il accorda à la classe agricole, trop méprisée partout, et traitée avec tant d'injustice en Pologne. Une loi absurde obligeait les paysans à loger et à nourrir les gentilshommes en voyage. Il fallait souvent que les malheureux villageois fissent traîner, ou traînassent eux-mêmes les équipages de leurs seigneurs. Quelquefois même il arrivait que leurs hôtes obligés les contraignissent à leur donner une somme d'argent. Les esclaves faisaient l'aumône à leurs maîtres. Quelques gentils-

hommes pauvres, exploitant ce droit abusif, passaient leur vie à voyager. Casimir abolit cette coutume, malgré les clameurs de la noblesse. Il est vrai qu'il fut soutenu par le clergé, non que celui-ci aimât le peuple, ou fût accessible à des sentimens de justice, mais parce que ses propriétés et ses privilèges lui étaient souvent disputés par la noblesse.

Miecislav-le-Vieux osa redemander le sceptre à Casimir; et, chose remarquable, sans l'opposition des grands, ce dernier eût renoncé au trône. Une si grande faiblesse d'esprit devint crime lorsque Miecislav attaqua la Haute-Pologne, et s'en empara sans résistance. Casimir ayant favorisé l'ennemi de son pays. Le rebelle ne s'arrêta par là; il se ligue avec les Russes, et Casimir, menacé dans son existence, se réveille enfin. Ses soldats, rassemblés à la hâte, tremblaient à l'aspect formidable de leurs adversaires. « Mes amis, leur dit Casimir, rendu à lui-même, commençons par vaincre, nous compterons ensuite nos ennemis. Ici, vos ancêtres ont été massacrés par les aïeux des barbares que vous

allez combattre. Vous marchez sur leurs ossemens. Ils ont jadis préféré la mort à la fuite; craignez, si vous ne les imitez, qu'ils ne s'élancent de leurs tombeaux pour vous reprocher votre faiblesse. » Ce noble discours fut le signal de la victoire.

Casimir-le-Juste mourut dans un banquet. On le crut empoisonné par une maîtresse. Casimir joignait à quelques vertus une dévotion minutieuse et un amour violent pour les femmes.

1194. Casimir ne laissa que deux fils en bas âge, Leszko et Conrad. Dans une diète orageuse, une foule de gentilshommes, redoutant les dangers d'une minorité, prêtèrent l'oreille aux propositions de Miecislav-le-Vieux et du duc d'Oppelen son neveu, et ce ne fut qu'avec peine que l'évêque de Cracovie obtint l'élection de Leszko, faisant valoir un prétendu droit d'hérédité, qui n'avait jamais été reconnu en Pologne. Cette élection suscita des orages qui bouleversèrent tout le royaume. Miecislav-le-Vieux, à la tête d'une armée, mit tout à feu et à sang. La mère du

jeune roi, femme faible et versatile, se laissa tromper par les offres de ce tyran, elle lui céda le trône; les Polonais le chassèrent encore; et, après une alternative de succès et de revers, il mourut.

Nous éprouvons le besoin d'abrég<sup>er</sup> 1203.  
l'histoire de cette époque. Les règnes des derniers rois Piasts, si l'on en excepte ceux d'Uladislas Lokeitek et de Casimir III, n'offrent qu'une suite monotone de combats, de guerres civiles, de catastrophes sans résultat et sans grandeur. Un seul fait mérite d'être rapporté avec quelques détails, parce qu'il doit influencer puissamment sur l'avenir des Polonais.

Leszko V, arrivé au trône par l'abdication d'Uladislas Laskonogi, céda, en prenant le sceptre, la Mazovie, les provinces de Culm, de Cujavie et le territoire de Dobrzin, à son frère Conrad. Ce dernier, prince sans courage et sans vertu, compromit par une mesure imprudente le repos et même l'existence de sa patrie.

La province de Mazovie était, par sa

situation, plus exposée qu'aucune autre aux incursions des Prussiens qui, soumis par Boleslas-Chrobry, étaient parvenus, de révolte en révolte, à secouer le joug, et que Leszko ne se croyait plus assez fort pour soumettre. Conrad, sans cesse menacé par ces idolâtres, aima mieux invoquer des secours étrangers que de marcher lui-même à l'ennemi. Il appela en Mazovie les chevaliers de l'ordre teutonique.

L'ordre teutonique, institution à la fois militaire et religieuse, avait dû son origine à la charité d'un riche allemand établi à Jérusalem avec sa famille (1). Cet étranger bâtit un hôpital destiné aux pauvres pèlerins allemands; il invita plusieurs gentilshommes à s'associer à cette œuvre pieuse, et ceux-ci se dévouèrent au service des indigens de leur nation. À ce vœu charitable, ils ajoutèrent celui de combattre les infidèles. Leur forme et leur règle étaient à peu près celles de l'ordre des Tem-

---

(1) *Tableau des révolutions de l'Europe* par Koch, tome 1<sup>er</sup>, page 159.



pliers. Insensiblement les chevaliers teutons se recrutèrent ; et le service des pauvres fut peu à peu abandonné pour le service de la guerre. Ils dégénérent promptement de leur institution, et devinrent bientôt cruels, ambitieux, dissipés. Célestin III les confirma en 1191 ; ils prirent l'habit blanc et la croix noire, et obtinrent la permission de célébrer la messe avec la cuirasse sur le corps et l'épée au côté.

Long-temps ces chevaliers combattirent les Turcs ; mais l'infidélité ayant triomphé, leur expulsion devint la conséquence nécessaire de leur défaite. Herman de Saltza, leur grand-maître à cette époque, se retira à Venise. Ce prélat guerrier était tourmenté de projets ambitieux. Il fit successivement passer, sous prétexte de servir le christianisme, des membres de l'ordre sur les points où la religion lui paraissait en péril. C'est ainsi qu'informé des ravages que les Prussiens infidèles commettaient dans la Mazovie, il accueillit la proposition de Conrad, et lui adressa sept chevaliers. Le duc de Mazovie leur

offrit d'abord le château de Dobrzin et quelques terres des environs. Ils s'engagèrent à combattre les Prussiens, et ils promirent de les soumettre à l'Évangile.

1230.

Ils eurent bientôt rassemblé une foule de membres de leur ordre, qui cherchaient de tous côtés un établissement convenable. Leur armée se grossit d'une multitude de croisés et de vagabonds, et ils débutèrent par quelques succès, dont Conrad fut si satisfait qu'il leur céda provisoirement le territoire de Culm et tout le pays situé entre la Vistule, la Mocra et la Drwancza. Ils devaient restituer ces provinces aussitôt que ces conquêtes en Prusse leur auraient assuré des possessions; à cette condition, Conrad leur promit l'entière propriété de la moitié des états dont ils pourraient s'emparer. Mais ces moines aventuriers violèrent bientôt la foi jurée. Les Prussiens étant domptés et presque anéantis, ils ne se bornèrent pas à usurper le territoire qu'ils devaient occuper temporairement : atteints d'une ambition effrénée, ils portèrent un œil

d'envie sur les plus belles provinces de la Pologne. Le duc de Mazovie n'avait fait que changer d'ennemis. De fréquentes incursions désolèrent son duché, la Poméranie et les provinces voisines. La puissance des Teutons s'accrut rapidement, et par un phénomène singulier une confrérie de moines balança long-temps les forces réunies d'une des plus puissantes nations du nord.

Revenons à la Pologne. Deux fléaux <sup>1230-</sup> terribles s'unissent pour elle au fléau de <sup>1273.</sup> la guerre civile, la famine et une irruption des Tartares. Leszko V resta maître d'un royaume en cendres. Pendant vingt ans qu'il régna, il fit quelques louables efforts pour ramener la paix et l'abondance. Mais ce fruit de ses longs travaux fut compromis par la révolte de Swantopelk, palatin de Poméranie, qui tenta de s'ériger en souverain indépendant. Leszko marche vers ce rebelle; on allait livrer bataille: une trêve est demandée et obtenue. Le duc de Pologne croit la trahison permise envers un ennemi perfide; il forme le dessein de profiter de sa sécurité pour le surpren-

dre. Mais le palatin, averti à temps, fond à l'improviste sur les Polonais; Leszko, saisi dans un bain et traîné devant Swantopelk, est égorgé à ses yeux.

Nouvelle guerre civile. Deux concurrents se disputent le trône; Conrad, duc de Mazovie, et Henri-le-Barbu, duc de Silésie, tous deux de la race des Piasts. Boleslas, âgé seulement de sept ans, fils de Leszko, ne peut prendre part à la querelle. Au milieu de ces désordres, les Tartares font une nouvelle et plus sanglante irruption. Ils laissent la Pologne dévastée, et ses villes inondées de sang. Ce royaume, qui n'offrait plus que des tombeaux et des ruines, excitait encore l'ambition rivale de ses oppresseurs. Après trente ans de troubles et de désordres, Boleslas V, surnommé *le Chaste* par un clergé qu'il avait enrichi, régna seul à Cracovie. Il mourut en 1273, méprisé de ses sujets. Leszko-le-Noir, son fils adoptif, recueillit pour héritage de longues guerres dont il ne vit pas la fin.

1289. On peindrait difficilement la situation de la Pologne à la mort de ce prince,

arrivée en 1289. Ce royaume, que tant de rivaux acharnés se disputaient comme une proie, n'offrait plus rien d'une société organisée. Tandis que la noblesse proclame Boleslas, duc de Mazovie, le peuple élit Henri-le-Bon, duc de Breslaw, qui obtient d'abord la victoire; mais il meurt presque aussitôt. Alors d'un côté se présente Uladislas Lokeitek, duc de Cujavie et de Syradie; et de l'autre, Prémislas, duc de la Grande-Pologne, héritier testamentaire de Henri-le-Bon; la veuve de Leszko-le-Noir, Gryphine, appelle Wenceslas, roi de Bohême; celui-ci triomphe de Prémislas : il est vaincu par Lokeitek. Pendant que ces rivaux se disputent le trône, un autre Prémislas, duc de Poméranie, survient et s'en empare. Il rend à la Pologne le titre de royaume que le pape lui a ravi depuis Boleslas II (1082); il est couronné roi et sacré à Gnesne : un coup de poignard le renverse. Uladislas Lokeitek réparaît alors; il est couronné à son tour. Ses excès le font bientôt chasser. Wenceslas, roi de Bohême, se représente, on le couronne 1300.

également. Il régna sans obstacles, tandis qu'Ulادislas, retiré en Hongrie, mettait à profit la leçon du malheur, étudiait le grand art de régner, s'instruisait des devoirs des rois; et, dans le sein d'une obscure indigence, s'efforçait d'acquérir des vertus, afin de se rendre digne du trône, si la fortune le destinait à y remonter.

1306. Wenceslas étant mort, Ulادislas Lokeitek ou *le nain* fut appelé au trône. Les palatinats de Posnanie et de Kalish refusèrent seuls de le reconnaître; ils se soumirent à Henri, duc de Glogaw, fils de Prémislas. Ulادislas Lokeitek tourna d'abord ses regards vers la Poméranie, à laquelle il donna un code de lois sages et de nobles exemples. Mais cette législation, qui rendait le despotisme moins facile, trouva un adversaire dans le chancelier de Poméranie, Pierre Swiancza, qui conspira pour ériger la Poméranie en état indépendant. Ce complot devait s'exécuter par le secours du marquis de Brandebourg, il fut découvert; mais Ulادislas s'étant cru assez puissant pour pardonner, cette im-

prudente clémence lui devint fatale. Swiancza appelle l'étranger, qui s'annonce par l'incendie et le pillage. Dantzic seule résiste et soutient un long siège. Dans cette circonstance critique, Uladislas ne sait plus quel génie implorer; il appelle les chevaliers teutoniques. Ceux-ci, faisant payer cher leurs secours, exigèrent d'abord qu'on les laissât un an entier dans la place. Les Brandebourgeois ayant été bientôt vaincus et chassés, ils cherchèrent à perpétuer leur autorité dans la ville. Le gouverneur royal fut traîné en prison; on demanda pour sa rançon l'abandon de Dantzic, jusqu'à ce que le duc de Pologne eût payé une somme exorbitante pour les frais de la guerre.

Uladislas épuisa d'abord tous les moyens de négociation; il perdit enfin patience, et s'apprêtait à marcher sur ces alliés insolens : une révolte préparée par eux le contraignit de diriger ses pas vers la Grande-Pologne; et pendant ce temps le grand-maître de l'ordre, à la tête de ses moines guerriers, envahissait la Poméranie, où il commettait



des cruautés de tout genre. La Poméranie fut forcée de capituler.

Cependant la mort du duc de Glogaw et sa mauvaise administration ayant fait rentrer en eux-mêmes les habitans de Posnanie et de Kalish, ils implorèrent le joug d'Uladislas. Cet accroissement de forces effraya l'ordre teutonique. Il sollicite une entrevue, et dans son langage cauteleux il soutient que sa conduite a été dictée par les intérêts du ciel. Il offre de payer la Poméranie, ne pouvant, disait-il, restituer une province que Dieu lui avait donnée. Il promet, pour dédommager les Polonais, d'ériger un couvent et de fonder un ordre monacal, qui sera consacré à prier Dieu pour leur prospérité. Cette impertinente proposition ne fut accueillie que par un dédaigneux silence.

Les Teutoniques se tournèrent d'un autre côté. Le marquis de Brandebourg conservait une portion de la Poméranie qu'il avait usurpée : quoiqu'ils connussent l'illégitimité de ses droits, les chevaliers ne balancèrent pas à les acheter. L'empereur, qui n'était pas fâché d'hu-

milier un duché qui ne relevait pas de sa couronne, confirma cette usurpation par des lettres patentes, et les Teutoniques satisfaits chassèrent le clergé régulier de la Poméranie ; tout sanglans encore, on les vit revêtir l'étole et célébrer la messe.

Le pape Clément V, sollicité par Uladislas, excommunia des moines qui osaient voler des provinces sans sa permission. Les chevaliers bravent les foudres du pape ; ils maltraitent, ils égorgent même tous ceux qui osent se plaindre. Ils changent la Poméranie en un désert, n'y laissant que quelques misérables serfs pour cultiver les terres.

Uladislas eût vivement désiré les punir : un complot tramé contre sa couronne, une famine horrible qui désola tout le nord, enchaînèrent sa vengeance. Ce fut à cette époque que, sans attendre le consentement du pape, il se fit sacrer roi à Cracovie, et rendit définitivement à la Pologne le titre de royaume qu'elle a conservé jusqu'à l'époque où elle devint une république aristocratique.

Les foudres de Rome, lancées contre

les chevaliers, ne se reposaient pas. Le pape expédie trois commissaires apostoliques qui citent les moines teutons à son tribunal. Les chevaliers excommuniés, condamnés à restituer la Poméranie avec une indemnité, se moquent du pape, dont leur épée ne craignait pas les bulles; ils continuèrent à égorger, à piller et à dire la messe.

1325. Les ennemis d'Ulادislas semblent se multiplier; tandis que le roi de Bohême profite des troubles de la Pologne

1328. pour lui arracher la Silésie, le marquis Jean de Brandebourg l'attaque par un autre côté; et les chevaliers, ligués avec le roi de Bohême, opérant une nouvelle diversion, saccagent la ville d'Ulادislaw. Ulادislas parvient à triompher de tant d'ennemis; mais, épuisé par ce dernier effort, il renonça au gouvernement d'une portion du royaume en faveur de Casimir son fils. Il l'établit souverain de la Grande-Pologne.

1331. Casimir ne faisait encore pressentir aucune des qualités qui devaient l'illustrer un jour. Envoyé par son père à la cour de Hongrie, il s'était déshonoré

par un rapt qui devint dans ce pays le prétexte d'une révolution tragique. Ce jeune prince, dit un historien, était voluptueux sans décence et sans délicatesse, et presque toujours plus passionné par débauche que par sentiment (1).

Il trouva bientôt l'occasion de faire briller son courage. Les chevaliers s'étaient emparés de deux palatinats; ils avaient incendié plusieurs villes. Le vieux Uladislas marcha à leur rencontre, surprit le camp ennemi, et remporta une victoire complète. L'histoire a conservé une circonstance touchante de cette bataille. Casimir voulait combattre à côté de son vieux père. Celui-ci lui défendit d'exposer ses jours. « Je n'ai que peu de jours à vivre, lui dit-il, et je puis les sacrifier à ma gloire. Ce n'est pas un grand larcin que je fais à la patrie; mais vous qui êtes jeune, vous devez vous conserver pour la venger, la défendre et la rendre heureuse. »

Uladislas mourut peu de temps après; 1331.

---

(1) Solignac. *Histoire générale de Pologne.*  
tom. III.

il conseilla à son fils Casimir de faire aux chevaliers une guerre à mort, de périr ou de les détruire.

Le règne de Casimir III est important. Ce prince, que l'adulation a surnommé le Grand, joignait de grands vices à d'heureuses qualités. Son caractère offrait un mélange remarquable de force et de faiblesse. Il était plus législateur que guerrier. Si sa vie politique présente quelques belles pages, elle est ternie par des fautes et même par des crimes.

Les malheurs de la guerre avaient altéré le moral de la nation; Casimir s'attacha d'abord à réprimer les vices et le brigandage. Mais il voulut faire servir les supplices à ce noble but, et il ne mérita pas de l'atteindre. Les vieilles lois, les coutumes antiques ne convenaient plus à une nation que de longs troubles avaient renouvelée. Casimir établit une législation en harmonie avec les nouveaux besoins.

Cette utile occupation n'aurait pas dû lui faire oublier la dignité extérieure de l'état. Cependant, soit faiblesse, soit

politique , il commença par signer avec les Teutoniques un traité honteux, par lequel il leur livrait la Poméranie , à titre, il est vrai , d'*aumône perpétuelle*. Les ordres de l'état murmurèrent ; les chevaliers, profitant de cette disposition qui leur promettait des discordes utiles , feignirent un respect hypocrite pour les droits de la nation , et demandèrent que le traité fût consenti par les états. Casimir se vit contraint de les assembler , et la nation, profitant d'une circonstance si favorable, annula la cession faite aux chevaliers. Il fallut avoir de nouveau recours au pape, qui excommunia pour la seconde fois l'ordre teutonique, et lui commanda de restituer ses usurpations. Les chevaliers prirent le parti de se confier à l'empereur Louis V ; excommunié comme eux, cet empereur leur défendit d'obéir au Saint-Siège.

Casimir n'avait pas d'enfans ; il jeta les yeux sur Louis, fils de Charles Robert, roi de Hongrie, son neveu, jeune prince déjà fameux par la hauteur de ses vues et la noblesse de son

caractère, et crut agir en habile politique en proposant pour successeur aux états le digne fils d'un puissant monarque. Ce ne fut qu'avec beaucoup de peine que les états se décidèrent à appeler au trône un prince étranger.

Après avoir enfin réussi dans cette négociation, Casimir, excité par un peuple qui n'estimait encore que les rois guerriers, revendiqua l'héritage des ducs de Russie dont la tige masculine venait de s'éteindre. Il conquit la plupart des provinces russes, et les annexa à la Pologne. Une partie de ces provinces, qu'il perdit et recouvra plusieurs fois pendant son règne, finit par lui rester.

Casimir semblait fatigué d'une si noble conduite. Il se plonge dans la débauche; les plus viles jouissances deviennent ses plaisirs de choix; il s'entoure de prostituées, et nouvel Héliogabale, il change chaque jour l'objet de ses inconstans désirs. Celle de ses maîtresses qui le fixa le plus long-temps fut une juive nommée Esther, et, comme l'amante d'Assérus, cette maîtresse



du roi ennoblit sa faiblesse, en la rendant utile à ses co-religionnaires. Les Juifs obtinrent sous Casimir III de grands privilèges, que depuis ils ont toujours conservés.

Tout abruti qu'il était par la débauche, le roi ne s'occupait pas moins du gouvernement intérieur du royaume. Il connaissait le danger de l'opposition dans les diètes ; il s'appliqua à corrompre les principaux membres. A la faveur de cette corruption, un nouveau traité plus déshonorant encore, par lequel il céda Culm, Michalow et le duché de Poméranie aux Teutoniques, fut approuvé par les états. 1343.

Quelques guerres avec ses voisins réveillèrent l'indolent Casimir ; il voulut reprendre l'œuvre législative qu'il avait commencée dans des temps plus heureux. Entouré de quelques sages jurisconsultes, il réforma les lois civiles et criminelles. La règle la plus ordinaire alors pour terminer les procès était de faire prêter serment aux parties et de prononcer en faveur de celle qui montrait le plus d'assurance. L'impudence

passait ainsi pour le bon droit. Casimir abolit cet absurde usage. Une diète de sages, réunie à Wieliczka, dressa un nouveau code qui fut adopté avec reconnaissance.

Des améliorations d'un autre genre trouvèrent plus d'obstacles. L'esclavage des paysans était extrême. Un noble violait impunément la femme de son serf; il pouvait livrer ce malheureux comme un gage à ses créanciers. Casimir essaya de réprimer ce désordre que tant d'intérêts conspiraient à perpétuer. Tout ce qu'il obtint, ce fut que la fuite serait désormais permise au paysan vexé par un noble, et qu'aucun ne pourrait à l'avenir être mis en gage. Cet insuffisant remède n'était qu'un accord conseillé par la faiblesse, qu'un traité entre le despote et l'esclave. Aussi l'esclavage ne fut-il point sensiblement adouci; et lorsque quelque paysan portait ses plaintes à Casimir, le monarque, ne sachant que répondre, lui disait, en confessant son impuissance : « Eh, mon ami ! n'avez-vous donc ni pierres ni bâtons pour vous

défendre ? » Casimir reçut toutefois un noble prix de sa bonne volonté : on le surnomma le *roi des paysans*.

Ce prince fonda des hôpitaux et des universités. Plusieurs historiens lui attribuent la création de la célèbre université de Cracovie ; quelques autres font remonter cette création jusqu'au règne de Casimir I<sup>er</sup>. Ce qu'il y a de certain , c'est que Casimir III appela des docteurs en Sorbonne à cette université ; on croyait alors que toute la science et tout le génie s'étaient retirés dans la tête d'un docteur en Sorbonne. On a cru depuis , par un contraste singulier , qu'il suffisait d'être docteur en Sorbonne pour faire divorce avec la raison. Ces opinions si diverses peignent la diversité des époques.

Ces travaux et de nouvelles conquêtes en Russie parurent une seconde fois épuiser la vertu de Casimir. Il retomba dans une longue léthargie qui , jusqu'à sa mort , ne le quitta presque plus. Oubliant et les lois et les sages institutions qu'il avait établies , il se replongea plus profondément que jamais dans les dé-

bauches. Un prêtre nommé Martin Baricska osa lui reprocher ses désordres ; on le noya dans la Vistule. La peste, qui survint peu de temps après ce crime, devint pour le clergé un texte fécond en invectives contre le prince, et le peuple toujours superstitieux fut près de le traiter comme Boleslas II.

1355. Ce fut à cette époque que les nobles, que ses lois en faveur des paysans avaient indisposés, méditèrent et accomplirent une usurpation qui devint la source de la suprématie qu'ils ont obtenue dans la suite sur leurs rois. Ils envoyèrent une députation à Louis de Hongrie, successeur de Casimir ; et, profitant de la situation d'un prince qui avait besoin d'eux, lui firent signer un acte d'après lequel il s'engagea, lors de son avènement à la couronne, à décharger pour lui et tous ses successeurs la noblesse polonaise de toute taille et contribution. Louis promit que jamais, sous quelque prétexte que ce fût, il ne leur imposerait aucun subside, et que, dans ses voyages même, il ne préten-

drait rien pour l'entretien de sa cour dans aucun lieu de son passage (1).

Casimir ne pardonna jamais à Louis d'avoir signé cette atteinte à la puissance royale.

Quelques expéditions, dans lesquelles <sup>1359.</sup> il éprouva une fortune diverse, marquèrent les dernières années de Casimir-le-Grand; il donna enfin à ses sujets le spectacle du mariage de l'empereur Charles IV, qui fut célébré à Cracovie, <sup>1363.</sup> et qui fut accompagné de fêtes brillantes et de dépenses énormes. Casimir mourut en 1370 des suites d'une chute de cheval, emportant avec lui la dynastie des Piasts, qui, pendant cinq cent vingt-huit ans, avait régné sur la Pologne.

*Depuis Louis de Hongrie, jusqu'à l'extinction de la dynastie des Jagellons.*

(1370—1572.)

On voit sous ce roi, et successivement sous les princes Jagellons, le gou-

---

(1) *Tableau des révolutions de l'Europe*, par Koch, tom. II.

vernement des Polonais changer de caractère. Quoique depuis son origine, ce peuple n'eût jamais eu de lois écrites, toutes les traditions sans doute, tous les usages inclinaient vers la démocratie. Toutefois si le principe de l'hérédité dans la famille des Piasts n'avait jamais été formellement reconnu, il avait existé de fait, et l'état politique avait insensiblement pris tous les caractères d'une monarchie tempérée. Si ce principe fut encore respecté sous les Jagellons, ce ne fut pas sans une impatience remarquable; la jalousie du pouvoir devint insensiblement extrême, et la noblesse conquit peu à peu le droit de gouverner elle-même avec un fantôme de roi.

Une autre révolution s'opéra dans l'état des personnes. Si de tout temps l'esclavage le plus complet avait pesé sur la classe agricole, quelques rois cependant avaient senti le besoin de l'adoucir; mais à dater du règne de Louis de Hongrie, cet esclavage, appesanti par degrés, s'étend sur toute la classe bourgeoise. Les nobles obtien-

ment chaque jour de nouveaux privilèges : exception de taxes, droit exclusif de faire partie des diètes et des diétines, etc. C'est depuis l'avènement de la dynastie des Jagellons que la nation polonaise ne se compose plus que des nobles, du clergé et du sénat. Ainsi se prépare de loin la révolution qui doit changer le royaume de Pologne en une république aristocratique.

Nous donnons à ce système politique le nom de républicain, parce qu'en effet la nation resta composée de membres absolument égaux. Le plus pauvre gentilhomme fut l'égal du plus riche ; le roi lui-même ne fut que le premier entre des égaux. Aucune fonction ne fut héréditaire ; les privilèges des nobles à l'égard des plébéiens étaient les droits de toute la noblesse. C'est ce qui distingue essentiellement le gouvernement polonais du régime de la féodalité.

C'est encore à dater de Louis de Hongrie que la constitution, qui doit régir les Polonais pendant le reste de leur existence politique, commença à



se former. Jusqu'alors rien n'était fixe ; Boleslas-Chrobry avait institué un sénat, mais ce corps n'avait encore été que le conseil des rois. Les ressorts qui firent marcher la république, tels que les diètes, les diétines, la forme des délibérations, les époques de leur réunion, les droits et les mandats des députés, la division électorale, rien n'existait encore. Nous allons voir toute cette machine politique se former successivement, se mettre en action, et agir bientôt avec une effrayante impétuosité.

Louis de Hongrie fut le premier étranger qui gouverna la Pologne, et cet essai ne fut pas heureux. Ce prince, chéri des Hongrois, qui l'ont surnommé *le Grand*, sacrifia son peuple adoptif à celui que la nature l'avait appelé à gouverner. Il manqua de reconnaissance envers son oncle Casimir III, dont il annula le testament, et dont il déshonora les deux filles en contestant leur légitimité. Étranger aux mœurs des Polonais, il dédaigna même de parler leur langue ; infidèle à sa parole, il chargea la noblesse d'une taxe qui l'a-

liéna tout entière, et qu'il fut contraint de réduire à presque rien ; les Hongrois seuls obtinrent les places ; les biens inaliénables de la couronne furent distribués à des favoris.

Le roi abandonne en 1371 une nation 1371. dont il n'est point aimé, et en livre la conduite à sa mère Élisabeth, sœur de Casimir. Pendant que celle-ci ajoute de nouvelles fautes à celles de son fils, Louis renonce aux droits des rois de Pologne sur la Silésie, et cet abandon d'une province riche comble la mesure de ses torts. Le mécontentement de la noblesse fut tel, que le prince, menacé, se vit obligé à des concessions immenses qui seules conjurèrent l'orage. Bientôt la noblesse devenant plus exigeante à mesure que les sacrifices étaient plus considérables, affaiblit entièrement la prérogative royale. Louis obtint en retour de tant de concessions la promesse de la survivance en faveur de ses filles.

Il fut établi que désormais aucun 1374. autre impôt que celui dont nous avons parlé ci-dessus ne serait payé par la no-

blesse ; que désormais les charges seraient à vie , et qu'aucun étranger ne pourrait les exercer ; que la garde des forteresses serait confiée à de simples gentilshommes. Une foule d'autres privilèges assurèrent la toute-puissance de la noblesse.

Cette révolution n'avait pu s'opérer sans être accompagnée d'une sorte d'ébranlement général. Les Lithuaniens en profitèrent pour faire des incursions sur les frontières. La reine sollicitée de protéger le territoire tarda à prendre un parti. Les Polonais indignés massacrèrent cent soixante Hongrois qui se trouvaient à Cracovie. Elisabeth s'enfuit , Louis revient de Hongrie , remporte quelques avantages , et quitte aussitôt la Pologne , lui envoyant un vice-roi étranger.

Le roi de Pologne n'avait point de successeur ; il proposa à une diète Sigismond , son gendre ; et la noblesse vendit le titre de roi à ce prince moyennant de nouveaux privilèges.

1382. Louis meurt ; Sigismond veut faire valoir ses droits , la diète qui l'avait reconnu

fait un premier usage de la toute-puissance qu'elle a conquise en le repoussant. On accorda la couronne à Hedwige, seconde fille de Louis, à condition qu'elle prendra un époux du choix des Polonais. Cette princesse encore enfant était absente, et sa mère Elisabeth différait de la laisser partir. Une guerre de succession s'engagea entre deux concurrents, Ziemovit, duc de Mazovie, et Sigismond. Ziemovit fut un moment reconnu. Les Lithuaniens pendant ce temps ravageaient la Pologne, conduits par le prince idolâtre Jagellon.

Hedwige parut enfin; elle n'avait que 13 ans; on se hâta de la couronner, et parmi les prétendans à sa main on choisit ce même Jagellon, dont les mains fumaient encore du sang des Polonais. La crainte donna un roi à la Pologne. On espérait d'ailleurs beaucoup d'un prince qui promit d'incorporer au royaume la Lithuanie, la Samogitie et les provinces russes, long-temps disputées entre la Lithuanie et la Pologne. Jagellon promit de plus de reconquérir les Palatinats envahis par les Teuto-

niques. On exigea avant tout qu'il se fit chrétien, et il y consentit sans se faire prier.

La jeune reine, quoique tourmentée d'une passion malheureuse, épousa néanmoins Jagellon qui fut baptisé, prit le nom d'Uladislas, et qui tint une partie de ses promesses.

On ignore l'origine du duché de Lithuanie. Entre les traditions nombreuses et variées, recueillies par les anciens historiens, la plus accréditée porte à croire que ce pays fut peuplé d'abord par une colonie échappée aux désastres de l'Italie, à l'époque de l'invasion des Barbares. La langue lithuanienne, qui offre beaucoup de mots latins, semble de nature à confirmer cette opinion. La Lithuanie avant Jagellon était idolâtre et barbare ; elle adorait le feu, le tonnerre, les forêts, certains arbres privilégiés, les serpens et les vipères ; ces divinités recevaient quelquefois des victimes humaines.

1387.

Jagellon ne fut pas plus tôt chrétien qu'il forma le projet d'introduire sa nouvelle religion dans la province qu'il

venait d'incorporer à la Pologne. La reine et lui se chargèrent de ce soin, et réussirent sans beaucoup de peine. Toutefois, dit un historien (1), la Lithuanie ne renonça pas entièrement à ses anciennes superstitions, et longtemps encore on continua dans chaque maison de nourrir un serpent comme un génie tutélaire. De retour dans son royaume, le roi n'y fut pas long-temps heureux. Il était jaloux, et la reine Hedwige, qui l'avait épousé malgré elle, était imprudente et légère. Un courtisan, profitant de cette disposition, accusa la reine d'une correspondance avec le rival que la Pologne l'avait contrainte à sacrifier. Il ajoutait des faits plus graves encore. Mais lorsqu'il fut question de soutenir ces allégations devant les grands assemblés, l'accusateur se troubla, et il fut condamné à cette peine singulière que l'on infligeait alors aux calomniateurs : il s'étendit par terre, confessa qu'il avait menti comme un

---

(1) Rulhière. *Anarchie de Pologne*, t. 1<sup>er</sup>.

chien, et imita trois fois le cri d'un chien qui aboie.

1389. La Lithuanie, que Jagellon avait sacrifiée à la Pologne, et qui d'ailleurs était l'héritage de ses frères, troubla le règne tout entier de ce prince par des révoltes successives. Un prince de sa famille, plein de vertus et de vices, mais particulièrement dominé par une ardente ambition, Vitold, souleva la population de cette province. Il se liguait d'abord avec les Teutoniques; et Jagellon, qui sur le trône parut avoir échangé son ancienne valeur militaire contre le rare talent de négociateur, se détermina à céder la Lithuanie à Vitold, sans préjudice, il est vrai, de la souveraineté qu'il se réservait après la mort du grand duc.

1390. Hedwige meurt, et Jagellon, dont l'amour jaloux avait jusqu'alors ressemblé à la haine, en conçoit tant de chagrin qu'il veut abdiquer. On a beaucoup de peine à lui faire comprendre qu'un trône vaut mieux qu'une femme; il se décide enfin à épouser une nièce de Casimir III, et à conserver le sceptre. Les



Bohémiens venaient de déposer l'affreux Wenceslas, leur indigne roi; ils offrent la couronne à Jagellon qui refuse, et conseille aux ambassadeurs de reprendre le tigre qu'ils ont chassé, et qui, dit-il, est sans doute corrigé par l'infortune. Jagellon ignorait que l'infortune ne corrige point les rois.

Le roi de Pologne a de violens démêlés avec l'ordre teutonique. Après avoir vainement cherché à s'entendre, les deux ennemis livrent une bataille sanglante. Les chevaliers vaincus perdent, dit-on, cinquante mille hommes; mais le pacifique Jagellon, qui devait cette victoire à la bravoure de Vitold, en laisse échapper les fruits. Il donne aux chevaliers le temps de se reconnaître, et la guerre finit par un traité désavantageux. 1405.

Vitold avait étendu son pouvoir en Lithuanie; il conspira pour s'affranchir de la tutelle de Jagellon, mais celui-ci par un trait de maître rendit le complot sans effet en émancipant les Lithuaniens. Il leur accorda une constitution libre, persuadé que désormais le despo-

tisme deviendrait impossible en Lithuanie, et espérant que la fidélité de cette province serait un effet de sa reconnaissance. D'après cette constitution, les Lithuaniens eurent un sénat sur le modèle du sénat polonais. Ils s'engagèrent à n'élire leurs ducs que du consentement de la Pologne; et, par une juste réciprocité, la Pologne promit de ne point élire de rois sans consulter les Lithuaniens.

1429. Des guerres continuelles, soit avec Vitold, soit avec les Teutoniques, troublèrent les dernières années du règne de Jagellon, qui montra toujours plus d'habileté dans le conseil que de valeur sur le champ de bataille, et dont le règne est une suite non interrompue de transactions, soit avec l'ennemi extérieur, soit avec les rebelles de l'intérieur.

Ce prince fut presque toujours fidèle aux promesses que les grands lui avaient successivement arrachées. Une fois cependant il parut oublier les conditions de son pouvoir. Un acte émané du trône fut trouvé contraire aux sermens qu'il

avait faits. Les nouveaux républicains , ne connaissant plus aucun frein , sous ses yeux même mirent l'acte en pièces avec leurs sabres (1).

Jagellon avant de mourir voulut as- 1433.  
surer la couronne à Uladislas , son fils aîné. Les grands profitèrent du besoin qu'on avait de leur consentement pour accroître encore leurs prérogatives. Après avoir long-temps hésité , Jagellon fut contraint de les satisfaire. Il ratifia tous les privilèges accordés par ses prédécesseurs. Parmi les nouveaux qu'il accorda , on distingue les suivans : il promit de ne conférer à aucun étranger les dignités et les charges de l'État ; à ne les donner qu'à des patriotes , propriétaires dans les provinces où elles devaient être exercées ; à n'en jamais disposer avant leur vacance. Il s'engagea à ne faire battre aucune espèce de monnaie, sans le consentement des prélats et barons du royaume ; et à ne faire arrêter ni punir aucun noble , sans l'avoir préalablement traduit devant ses

---

(1) Okolski. *Orbis Polonus* , t. I , p. 349.

pairs. C'est ainsi que, de conquête en conquête, la Pologne marchait rapidement vers la république.

1454. L'élection d'Uladislas VI encore enfant rencontra quelques obstacles; il dut enfin la couronne à l'habileté de Sbignée, évêque de Cracovie. Celui-ci imposa silence aux opposans, qui étaient en fort petit nombre; il les menaça de les compter, et ceux-ci n'osèrent pas subir cette épreuve.

1455. Le règne d'Uladislas VI tient plus de place dans l'histoire de Hongrie que dans celle de Pologne. Ce jeune prince, déclaré majeur à seize ans, avait déployé des talens et une prudence supérieurs à son âge. La Lithuanie, qui fut, à l'ouverture de son règne, la proie de discordes civiles excitées par deux concurrens à l'autorité, fut pacifiée, et un traité en garantit la souveraineté aux Polonais. Les Podoliens et les Russes, incorporés à la Pologne, se plaignaient de la rigueur des gouvernemens étrangers. Uladislas déclara qu'à l'avenir la noblesse de ces deux nations jouirait

des mêmes privilèges que la noblesse polonoise.

Mais ce fut en Hongrie qu'Uladislas 1440-  
déploya particulièrement les hautes fa- 1444.  
cultés dont l'avait doué la nature. Nous abrégeons des détails qui ne se rapportent qu'indirectement avec notre sujet. La Hongrie, renouvelée par la réforme de Jean Huss, avait beaucoup souffert pour cette religion pendant le règne de l'empereur Sigismond. Elle refusa de reconnaître son successeur Albert, et offrit la couronne d'abord à Casimir, frère d'Uladislas, et ensuite à Uladislas, lui-même. Celui-ci quitte la Pologne, qui demeure sans prince; triomphe du parti qui s'oppose à son avènement au trône de Hongrie; combat les Turcs qui, sous la conduite d'Amurat II, avaient porté leurs armes jusque sur le territoire hongrois; pousse plus loin ses avantages, défait les infidèles, signe la paix avec eux, manque à sa parole avec l'autorisation et par les conseils de la cour de Rome, et meurt à vingt ans à la funeste bataille de Warna, justement puni d'un parjure en vain légi-

timé par le pape. Uladislas VI n'était pas sans vertus, mais son servile attachement envers la cour de Rome ternit ses exploits et déshonora son caractère.

1445. Uladislas VI avait confié le gouvernement de Lithuanie à son frère Casimir, et ce prince à la fois ambitieux et perfide n'avait payé Uladislas que d'ingratitude. La séparation de la Lithuanie était l'objet continuel de ses pensées. Quand il ne fut plus possible de douter en Pologne de la mort d'Uladislas, la politique conseilla cependant l'élection de ce dernier prince. On espérait par ce choix resserrer de plus en plus l'alliance entre la Pologne et la Lithuanie. Après d'hypocrites refus, Casimir accepta, mais il commença par refuser de ratifier les privilèges nationaux. Il manifesta hautement l'intention d'affranchir la Lithuanie. Il se retira dans le duché, ne témoignant que mépris pour les Polonais. Cette conduite hautaine excita de violens murmures. Une diète, réunie spontanément à Pétrikow, fut sur le point de prononcer sa dé-

chéance que la prudence seule conseilla d'ajourner. On se borna pour le moment à former une confédération contre le roi. Toute la noblesse se leva en masse, et cette attitude imposante effraya Casimir qui, après avoir tergiversé, finit par tout accorder.

Les chevaliers teutoniques, établis dans la Prusse, et usurpateurs de plusieurs provinces polonaises, recueillaient le prix de leurs exploits et de leurs trahisons, à l'abri de la protection de l'empereur, qui encourageait avec soin une puissance hostile contre la Pologne. Mais la prospérité avait sensiblement altéré la vertu guerrière de ces moines. Perdant de vue le but de leur institution, ils ne songeaient plus à combattre les infidèles, et se plongeaient dans les débauches. Les Prussiens étaient courbés sous le joug le plus intolérable. Nobles et plébéiens étaient réduits à une avilissante égalité de servitude; leurs biens, leur vie même, appartenaient aux tyrans. La pudeur des femmes était l'objet du mépris de ces moines dissolus; enfin ils offraient



tous les vices du prêtre qui s'est une fois affranchi des bienséances de son état.

Une si honteuse oppression ne pouvait durer. Les Prussiens se révoltent ; ils envoient des ambassadeurs au sénat de Pologne , et il est décidé qu'on leur prêtera secours. Les insurgés n'avaient point attendu la réponse , et la Prusse offrait déjà tout le désordre d'une révolution. Casimir assemble une armée , mais , inhabile général , il est d'abord vaincu. Alors la noblesse polonaise offrit un grand exemple , en contribuant d'une partie de ses revenus pour soutenir la guerre. L'ordre teutonique fut enfin vaincu , après une guerre de douze années. Un traité conclu à Thorn rendit à la couronne de Pologne le duché de Poméranie , les districts de Culm , de Michalow , Dantzig , Marienbourg , Elbing et toute la Prusse royale. L'ordre ne conserva que la Prusse ducal , et encore il fut arrêté que désormais , vassal de Pologne , il n'élierait aucun grand-maître sans le consentement du sénat.

Cette longue et dispendieuse guerre <sup>1466.</sup> avait épuisé les finances de la Pologne. La paix ne fut pas plus tôt signée que les troupes licenciées réclamèrent leur solde arriérée depuis long-temps. Il fallait de nouveaux impôts. Une nation appauvrie veut connaître l'état et l'emploi des tributs qu'on exige d'elle. On indiqua une diète; mais comme les assemblées, jusqu'alors composées de la totalité des nobles, étaient toujours orageuses et difficiles à gouverner, les besoins étant pressans, chaque palatinat convint d'envoyer deux députés avec un mandat impératif. On espéra former ainsi une assemblée plus éclairée et moins tumultueuse. Ce premier essai fut heureux; et l'on résolut de perpétuer ce système de représentation nationale. On donna aux députés le titre de *nonces terrestres*. Il fut arrêté que ces nonces auraient le droit de s'immiscer dans tous les détails du gouvernement : ce furent des tribuns à l'exemple de Rome; c'était se préparer pour l'avenir des dissensions et des embarras redoutables.

La fin du règne de Casimir IV fut <sup>1472.</sup>

troublée, d'abord par une guerre de succession élevée en Bohême, où les suffrages d'un parti appelèrent successivement les deux fils du roi de Pologne; et ensuite par la perfidie des Lithuaniens, qui, voulant toujours se séparer de la Pologne et s'emparer de la Podolie, ouvrirent leur territoire aux Tartares. Cette rébellion armée fournit aux Russes l'occasion de reconquérir une portion de leurs provinces. Ywan, duc de Moscovie, guerrier et politique fameux, offrit de repousser les Tartares, et, pour prix de ce service, on ne put lui refuser la restitution des provinces qu'il avait délivrées.

1492. Casimir IV meurt cette année, peu regretté des Lithuaniens, qu'il n'avait pu servir à leur gré, et des Polonais qu'il avait gouvernés sans talent et sans patriotisme. Les guerres qu'il eut à soutenir réduisirent la Pologne à un état de détresse, qui survécut longtemps encore à ce prince.

Casimir avait laissé plusieurs enfans. La diète, qui s'assembla pour choisir son successeur, fut orageuse. On se parta-

geait entre Jean Albert, Alexandre et Sigismond, tous trois fils de Casimir. Quelques-uns eussent préféré le duc de Mazovie, de la famille des Piasts. Pour la première fois peut-être on vit les concurrens entourer les électeurs de leurs soldats, et la diète électorale ressembler à un champ de bataille. Jean Albert fut plutôt élu par des acclamations confuses que par le suffrage raisonné du sénat et des députés. Son frère Alexandre fut choisi par les Lithuaniens, qui essayaient encore de temps en temps quelques actes d'indépendance.

Jean Albert était un prince sans caractère, sans vues, et surtout sans mœurs : il fut, disent les historiens, plus subjugué encore par ses favoris que par l'humour inquiète des grands. Il avait eu pour précepteur le fameux Buonaccorsi, connu dans l'histoire sous le nom de Callimaco, dont il s'était affublé en Italie, à l'époque où Pomponius-Lætus et plusieurs autres savans, formèrent de concert une académie, et changèrent leurs noms en noms latins

et grecs. Ce Callimaque ayant encouru la disgrâce de Paul II, s'était réfugié en Pologne, et Casimir l'avait chargé de l'éducation de ses enfans. Mais, plus porté à l'intrigue qu'attaché à ses devoirs, il avait, par ses complaisances, captivé la faveur de Jean Albert, et celui-ci le nomma son premier ministre lors de son élévation au trône. Callimaque conseilla au roi des actes insensés; il lui fit refuser l'alliance de la république de Venise, et l'engagea plus tard dans une guerre contre les Turcs. La perfidie du Vayvode de Valachie, vassal de la Pologne, détruisit presque entièrement l'armée de Jean Albert.

1492. Sous ce faible monarque, la Russie parut vouloir sortir de l'état de nullité où elle était plongée. Ywan, dont nous avons déjà parlé, prit le nom de souverain de toutes les Russies, et chercha à envahir une portion de la Lithuanie. Il fut soutenu par le kan de Crimée; mais heureusement l'intervention de Schumatei, kan des Bulgares, nation tartare qui habitait au-delà du Wolga, arrêta les projets d'Ywan, contrariés d'ailleurs

par la lâcheté de Démétrius, son fils, qu'il avait chargé de cette expédition.

Après avoir exposé le royaume à plusieurs invasions, et encouragé par sa mollesse la rébellion de l'ordre teuto-<sup>1501.</sup> nique, Jean Albert mourut presque subitement, et laissa la Pologne plus affaiblie encore qu'il ne l'avait trouvée.

A Jean Albert succède son frère <sup>1501.</sup> Alexandre, grand-duc de Lithuanie. Les mêmes concurrens qui avaient disputé la couronne à la mort de Casimir IV, avaient reparu; mais la diète polonaise préféra un prince qui offrit d'unir définitivement la Lithuanie à la Pologne. Éclairée sur ses vrais intérêts, cette province courut cette fois au-devant d'une alliance utile aux deux peuples; et cette réunion définitive dura jusqu'à la destruction de la république polonaise.

La constitution de la Lithuanie acquit une stabilité qu'elle n'avait point encore pu obtenir depuis Jagellon. Il fut convenu que désormais les Polonais et les Lithuaniens ne feraient plus qu'un seul peuple, soumis au même roi; que ce

roi serait toujours élu dans la Pologne ; mais que la Lithuanie enverrait à la diète ses grands et ses nonces. Les deux nations ne devaient plus avoir désormais qu'un même esprit, les mêmes prérogatives, une monnaie pareille. Pertes et bénéfices devenaient communs entre elles. Toutefois chacune conservait ses tribunaux et son système judiciaire. x *S. 1. fort*

Alexandre ne gouverna pas mieux la Pologne que Jean Albert. Esclave des favoris, comme son prédécesseur, il aliéna pour eux une partie des domaines de la couronne, et favorisa leurs déprédations.

Son règne, qui dura à peine cinq ans, fut troublé par les Russes et par les Tartares de Crimée. Nous avons dit que, sous le règne précédent, la Pologne, menacée par le duc de Russie et par le kan de Crimée, avait dû son salut à l'intervention de Schumatei, kan des Bulgares. La Pologne avait promis à ce chef barbare des secours en hommes et en argent. Loin de son pays, avancé dans les terres, exposé aux hostilités de



son ennemi, il avait de ces secours un pressant besoin. Mais la Pologne, le payant d'ingratitude, négligea de tenir ses promesses. Une partie des troupes de l'infortuné Schumatei désertèrent à l'ennemi; abandonné, vaincu, il erra long-temps dans les déserts de la Podolie. On l'arrête; il est traîné à Wilna; et ce même peuple qu'il avait secouru, le plonge dans un cachot. On le conduit devant une commission, qui prétend avoir le droit de le juger: « Je ne vous reprocherai point votre ingratitude, dit le magnanime Tartare, mes fers, ma nudité, ma misère, vous les reprochent assez; si j'étais tombé dans les mains du kan de Crimée, qu'eût-il fait de plus? Songez, Polonais, qu'il est dans le ciel un être au-dessus de toutes les puissances, qui tôt ou tard punit les perfides. Pensez-vous que son courroux ne s'allume pas en voyant un prince captif au milieu des alliés auxquels il a sacrifié son sang, ses États, son armée? Vous nous traitez de barbares et d'infidèles! Mais vous, qu'êtes-vous en ce moment?... Je vais vous apprendre à

connaître ces Tartares que vous méprisez : rendez-moi ma liberté, j'assemblerai une nouvelle armée ; et c'est par de nouveaux services que je me vengerais de votre ingratitude. » La magnanimité blesse les ingrats ; on retint le Tartare dans les fers. Les barbares alors étaient les Polonais. On rechercha l'alliance du kan de Crimée ; il signa la paix, et la viola aussitôt par une trahison dont la Pologne avait perdu le droit de se plaindre. Les Polonais remportèrent alors une victoire qu'ils n'avaient pas méritée.

1506. Mort d'Alexandre. Sigismond, son frère, fut élu sans obstacle. C'est la première fois que la diète se montra unanime ; elle n'eut pas lieu de s'en repentir.

Sigismond commença son règne avec le seizième siècle ; plein de nobles idées et doué d'un grand caractère, il prit son rang parmi les princes, qui à cette époque donnèrent une vaste impulsion à la civilisation européenne. Le royaume de Pologne se dessine alors au milieu du continent renouvelé. Il s'élève à un

degré de puissance et de grandeur jusqu'alors inconnu. Les Polonais résistent aux Moscovites, et remportent sur ce peuple, encore barbare, d'éclatantes victoires; ces triomphes, il est vrai, ne produisirent que peu de sensation dans l'Europe, occupée de débats bien autrement intéressans.

L'ascendant des vertus de Sigismond le rendit également respectable à ses peuples et à ses voisins. L'empereur Maximilien, d'abord son ennemi, rechercha son alliance; et, après la mort de celui-ci, Sigismond fit prendre à la Pologne une place honorable en Allemagne, en lui obtenant le droit de voter dans la diète impériale. L'influence du monarque polonais contribua puissamment à l'élévation de Charles V, dont le règne devait être à jamais illustré, tant par le grand caractère de ce prince que par ces longs démêlés avec François I<sup>er</sup>, prince non moins illustre.

Mais, plus que ces guerres politiques, deux grands événemens devaient concourir à changer entièrement l'aspect de l'Europe. L'art de reproduire et de

multiplier les lumières, l'imprimerie avait été découverte depuis un demi-siècle, et déjà la civilisation en éprouvait les heureux effets. La réformation prêchée par Luther, dans les premières années du seizième siècle, avait éveillé dans l'esprit humain des idées nouvelles, et lui avait révélé des droits nouveaux. De ces deux causes fécondes sortit la vaste révolution qui s'opéra pendant le seizième siècle dans l'intelligence humaine.

Sigismond chercha à propager dans la Pologne les lettres et les sciences, premiers fruits de l'invention de Gutenberg. Il multiplia les collèges, les monumens des arts; les villes devinrent plus florissantes, les maisons plus commodes, les campagnes mieux cultivées; le bonheur des individus, l'art si précieux des jouissances de la vie, firent de sensibles progrès. Les modèles de l'éloquence et de la poésie, offerts à la jeunesse, perfectionnèrent son éducation, et s'unirent aux combats de la tribune pour élever le génie des Polonais. Bientôt les diètes ressentirent les heu-

reux effets de cette révolution ; on y entendit retentir cette éloquence tour à tour audacieuse et touchante qui fit la gloire des tribunes antiques.

Mais le monarque polonais fut moins bien inspiré à l'égard des partisans de la réforme religieuse. La Pologne était depuis des siècles politiquement protestante ; la perpétuer dans l'esclavage religieux était un contresens et une faute. Sigismond persécuta les partisans des idées nouvelles ; mais les échafauds allèrent contre son but, et bientôt des villes entières, Dantzic par exemple, furent conquises aux doctrines de Luther.

Ces doctrines firent une conquête plus extraordinaire. Albert, grand-maître de l'ordre teutonique, poussé par une ardente ambition, après avoir levé l'étendard de la révolte contre la Pologne, conclut avec elle un traité, par lequel il conserva pour lui seul une portion de la Prusse ; il embrassa la réforme de Luther, anéantit l'ordre teutonique, et devenu puissance séculière, jeta les premiers fondemens

1525.

d'un électorat, qui depuis fut érigé en royaume de Prusse, et qui, par un singulier retour de la fortune, a contribué au démembrement de la Pologne.

Sigismond se fit aimer de l'empereur et respecter du sultan, qui pendant son règne désola la Hongrie. Formidable à tous ses voisins, souvent victorieux, il captiva tellement la confiance des Polonais, que de son vivant même ils décernèrent la couronne à son fils Sigismond-Auguste.

La civilisation, qui fit de rapides progrès sous Sigismond I<sup>er</sup>, n'affaiblit en rien les vertus républicaines des Polonais. Un trait sublime de courage, précieusement conservé par les historiens, révéla dans un des citoyens de cet Etat libre l'âme d'un nouveau Scévola. Ce courageux Polonais se nommait Trepka. Le général lithuanien Glinski avait trahi sa patrie, et Sigismond regrettait cet habile capitaine. On apprend qu'il éprouve de violens remords, et que la crainte seule du supplice le retient sous les drapeaux ennemis. Trepka, simple

soldat, offre de s'introduire dans le camp moscovite, de sonder le transfuge et de lui promettre son pardon. Jeune encore, on peut douter de la prudence de Trepka; mais il s'exprime avec tant de noblesse et de franchise que l'on ne balance pas à lui confier une mission si périlleuse. Il entre déguisé dans l'armée ennemie, il trompe les gardes du camp et cherche la tente de Glinski. Mais son air étranger et curieux, son langage, font concevoir des soupçons: on le charge de chaînes; on veut lui arracher le secret de sa conduite; il se tait, ou répond évasivement. Alors un brasier s'allume; l'infortuné est attaché à une broche, et l'horrible et long supplice qu'il endure ne lui arrache pas un cri de douleur. Lentement consumé, il meurt enfin, emportant avec lui son secret et admiré de ses bourreaux eux-mêmes.

A ce récit d'une action sublime, opposerons-nous un fait ridicule, attesté par l'historien Bielski, mais qui prouve que l'espèce humaine ne change point, et tourne constamment dans le même



cercle de vertus et de crimes, de beaux exemples et d'absurdes folies. Sous le règne de Sigismond I<sup>er</sup>, un gentilhomme polonais nommé Jacques Metinski, gouverneur de Brezin, voulut se faire passer pour Jésus-Christ; et dans le même temps un autre personnage nommé Pierre Latorski, habitant de Cracovie, s'attribuant le même nom, parvint à réunir douze imposteurs de son espèce, et leur donna le nom des douze apôtres. Il se mit à parcourir les villes et les villages, accompagné d'énergumènes, qui se prétendaient possédés du démon. Le faux homme-Dieu, par de grossières manœuvres, faisait voir à une populace ignorante de prétendus miracles. Il ressuscitait des morts de bonne volonté, qui avaient été payés pour cela; il faisait cuire du pain dans un four sans feu; au moyen de ces prodiges il tirait de grosses sommes des citoyens crédules. Cette farce grossière se passa au commencement du règne de Sigismond I<sup>er</sup>.

1548. Sigismond-Auguste, son fils, ne parut pas d'abord répondre à la confiance de

la nation qui, dérogeant à ses nouvelles lois, l'avait élu du vivant même de son père. Il paraît que ce prince avait conçu le dessein d'anéantir les libertés naissantes de la Pologne, et de dompter la fierté des assemblées nationales. S'étant marié secrètement à la fille du palatin Radziwil, il déclara cette union à la mort de son père, et somma la diète de ratifier son choix. Cette proposition excita de violens murmures. « L'Etat, disaient les nonces, a besoin d'alliances utiles : il doit régler celles des rois. Où sont les avantages que le royaume peut se promettre de celle de Sigismond ? Quels secours, quels biens, quelles ressources peut lui apporter la fille d'un simple sujet.

On délibéra si le mariage ne serait pas cassé. Un orage se formait sur la tête du monarque : il osa l'affronter. Pierre Kmitha, palatin de Cracovie, ayant voulu prendre la parole, après un assez grand nombre d'orateurs, le roi, ne pouvant modérer son impatience, lui ordonna de se taire. Tous les membres de la diète se lèvent alors avec un

sentiment de douleur ; le plus jeune des sénateurs, Raphaël Leczinski , prend la parole , et , d'une voix imposante et fière , il demande au roi s'il oublie le caractère des hommes auxquels il commande. « Nous sommes Polonais, dit-il ; et les Polonais , si vous ne les connaissez pas , se font autant de gloire d'honorer les princes qui respectent les lois, que d'abaisser la hauteur de ceux qui les méprisent. Prenez garde qu'en trahissant vos sermens vous ne nous rendiez les nôtres. Le roi, votre père, écoutait nos avis. Il nous appartient de vous contraindre d'écouter ceux d'une république dont vous n'êtes que le premier citoyen. »

Le roi n'osa se fâcher de ce discours , accueilli par d'unanimes applaudissemens. Mais tel fut le regret qu'il éprouva de l'impossibilité où il se trouvait de ressaisir le pouvoir , qu'il fut, dit-on , près d'abdiquer la couronne. Il tenta une seconde fois de triompher et ne put réussir. Il en appela à l'opinion publique, en faisant afficher un manifeste dirigé contre les sénateurs : partout il

échoua. Vaincu, il fallut faire de nouvelles concessions aux assemblées. Désormais le royaume de Pologne s'était effacé devant la république polonaise. Mieux instruit de sa position, Sigismond-Auguste n'agit plus qu'avec une circonspection extrême ; et pendant le reste de son règne, ne pouvant se montrer absolu, il déploya autant de prudence qu'il avait dans son début fait voir de témérité et d'inconsidération.

1551.

Cette prudence devenait plus nécessaire que jamais dans les circonstances graves où il se trouvait placé. Le luthéranisme faisait chaque jour de nouveaux progrès. Les doctrines de Zwingle, de Calvin, de Mélancthon, rencontraient également de nombreux sectateurs. Les abus de la religion romaine n'avaient pas été moins intolérables en Pologne que dans le reste de l'Europe. Aussi la réforme trouvait-elle des soutiens jusque dans le sénat, et même parmi les évêques. Dans une diète réunie à Petrikow, Raphaël Leczinski, cité plus haut, tonna contre les débordemens des évêques, qu'il qualifia de fléaux de la na-

tion. « C'est, dit-il, par leurs mauvais exemples que la religion s'est affaiblie, que la pureté de la foi a été souillée. De là cette horreur qu'ils témoignent contre ceux qui, remontant aux premiers siècles de l'Église, y retrouvent la véritable pratique des lois religieuses; de là ces proscriptions, ces meurtres, ces assassinats, ce droit de vie et de mort qu'ils s'arrogent sur les citoyens libres. »

Tous les ordres de l'État applaudissaient. Si le monarque, d'ailleurs partisan des nouvelles idées, eût voulu profiter des dispositions générales, c'en était fait de la religion romaine en Pologne. La réforme eût ajouté cette conquête à celles de l'Angleterre, de la Suède, et de plusieurs autres nations. Sigismond redouta le clergé, il voulut ménager la cour de Rome. Il ne se prononça pour aucune communion en particulier; il tint la balance égale entre toutes. Le catholicisme, dont la tendance est de tout envahir, dut alors son salut à la tolérance qu'il proscriit.

1556. La république avait joui depuis le commencement de ce règne d'une paix

assez solide. De longues guerres marquèrent sa fin. Sigismond I<sup>er</sup> avait porté le dernier coup à l'ordre teutonique, enfin anéanti par l'abjuration d'Albert, duc de Prusse. Son fils humilia les chevaliers porte-glaive de Livonie, autre société monacale et militaire, dont l'origine différait de celle des chevaliers teutons, mais qui, dans le siècle précédent, avait fait cause commune avec eux. La Livonie fut conquise par la Pologne. Jean Basilide, czar de Russie, agresseur barbare, fut également vaincu par les Polonais. Les Russes, encore sauvages et grossiers, ne faisaient aucuns progrès dans l'art de la guerre; il est vrai que, plus nombreux [que les Polonais, ils réparaient aisément leurs pertes; la Pologne s'affaiblissait plus par ses triomphes que les Russes par leurs défaites.

Sigismond meurt, en 1572, regretté <sup>1572.</sup> de la nation; on date du règne de ce prince la renaissance des lettres en Pologne (1); avec lui s'éteint la race des

---

(1) Voyez l'Introduction.

Jagellons, qui fut beaucoup moins féconde en grands hommes que celle des Piasts, mais sous laquelle les Polonais se constituèrent progressivement en république. Avant de poursuivre cette histoire, nous offrirons une esquisse de cette constitution, qui s'était insensiblement formée depuis Casimir III, et qui, à cette époque, paraît à peu près fixée.

#### CONSTITUTION POLONAISE.

Nous avons précédemment exposé en peu de mots la nature du gouvernement polonais sous les rois piasts. Les lois et les traditions qui prévalurent alors, ne furent pas tout d'un coup anéanties et effacées de la mémoire des hommes. La vie politique d'une nation ressemble à une chaîne. Les anneaux dépendent les uns des autres; tout s'y lie sans lacune; et dans un nouvel ordre de choses, il se trouve encore une foule d'institutions qui appartenaient à l'ancien. La liberté polonaise n'arriva pas tout armée; elle vivait dans les mœurs et dans la pensée des citoyens



avant d'être garantie par un code de lois. Ainsi, en offrant rapidement les principales bases de la constitution écrite en 1575, nous serons obligés de rappeler des institutions qui appartiennent à des temps passés, et comme cette constitution, encore imparfaite sous plusieurs rapports, fut plus tard complétée, et même réformée, nous serons également forcés d'anticiper quelquefois sur l'avenir.

Le premier fait qui nous frappe en Pologne, ce sont les conditions également extrêmes des deux grandes classes de la société. Les nobles jouissent d'une liberté sans règles, et les paysans sont plongés dans un esclavage sans bornes. Confondu avec la terre qu'il cultive, le paysan fait partie du revenu de son maître, sa vie même appartient à ce dernier (1). Cet état de choses rendait,

---

(1) Dlugoss. *Hist. Polonica*. Solignac. *Hist. générale de Pologne*, tome III. Maltebrun. *Tableau de la Pologne*. Koch. *Révolutions de l'Europe*. *Histoire universelle*, d'après Langlais, tom. XLII. Contant d'Orville. *Histoire*

selon Montesquieu, l'aristocratie de Pologne la plus imparfaite de toutes les aristocraties (1).

La république polonaise, en conséquence, se composait de la noblesse seule, qui formait le corps principal d'une nation libre et souveraine. Entre les nobles, il régnait une parfaite égalité ; chacun d'eux participant à l'élection des rois, et pouvant même aspirer au trône. Ils exerçaient leurs droits, soit immédiatement, soit par leurs délégués ; ils remplissaient toutes les fonctions civiles, religieuses, militaires. Seulement pour être actif, un gentilhomme devait posséder un arpent de terre. A ce moyen, le plus riche des nobles était l'égal du plus pauvre ; et, celui-ci fût-il même au service de l'autre, il devait l'appeler *Monsieur mon frère*.

Souverain absolu dans ses terres, tout gentilhomme était exempt d'im-

---

*des différens peuples du monde. Rulhière. Anarchie de Pologne, etc.*

(1) *Esprit des lois*, liv. II, ch. IV.

pôts; tout ce que laissait un étranger, mort dans ses domaines sans héritier, lui appartenait par droit de déshérence. Aux nobles seuls était réservé le droit d'exploiter les mines et les salines, dont l'étendue est immense en Pologne.

Un noble polonais possédait de plus le droit périlleux d'entretenir des troupes à ses frais et d'élever des forteresses. ( Ces troupes se nommaient *troupes de famille*; ) droit funeste qui a contribué à la destruction de la république.

La justice n'était pas égale pour les paysans et pour la noblesse. Aucun gentilhomme propriétaire ne pouvait être arrêté, sinon dans les cas de vol, de viol, de meurtre, ou d'invasion à main armée : encore dans ce cas, sa détention ne pouvait excéder une année et six semaines. Il comparaisait devant le tribunal le sabre au côté, et on ne le désarmait qu'après la condamnation.

Mais le droit de noblesse se perdait par l'exercice du commerce ou d'un métier quelconque, par l'emploi dans les charges municipales des villes non

privilégiées, par la condamnation à des peines infamantes.

Tel était le corps souverain de la Pologne. Il se composait tout au plus de cinq cent mille individus de tout âge et de tout sexe. Il régnait sur environ douze millions de serfs, un million de juifs, etc.

Passons à la forme du gouvernement.

La république se composait de trois ordres, l'ordre des sénateurs, l'ordre équestre et le roi. Le premier de ces ordres se divisait en cinq classes; le prince primat, archevêque de Gnesne, et les évêques, au nombre de dix-sept, formaient la première. Trente-trois palatins ou vayvodes, trois castellans et un staroste, ayant rang de palatin, formaient la seconde. Les palatins étaient les gouverneurs des différentes provinces; les castellans étaient les gouverneurs de châteaux royaux; on appelait starostes les titulaires de starosties ou domaines que le roi avait le droit de donner à certains nobles, pour en jouir durant leur vie. Dans la troisième et quatrième classe des sénateurs on remarquait trente-quatre castellans de

premier rang et quarante-neuf du second. Enfin douze grands dignitaires, nommés ministres d'état, formaient la cinquième classe. Le premier des sénateurs était l'archevêque de Gnesne; c'était, après le roi, la première personne de l'État. Pendant les interrègnes, il exerçait les fonctions de vicaire de la république. C'était lui qui envoyait les universaux ou circulaires pour la convocation des diétines qui précédaient la diète d'élection.

L'ordre équestre, que l'on nommait aussi *pospolite*, comprenait toute la noblesse, représentée dans les diètes par les députés ou nonces. Ces députés étaient nommés de la manière suivante: dans chaque palatinat ou terre libre, la noblesse réunie formait une diétine. Ces assemblées, presque toujours bruyantes et tumultueuses, choisissaient les nonces, leur donnaient, soit des pleins-pouvoirs, soit des instructions impératives; les nonces étaient entretenus aux dépens de leurs commettans. Les mêmes diétines nommaient les magistrats et les fonctionnaires municipaux.

Le roi ne possédait qu'une autorité fort restreinte. La nomination à presque tous les emplois, la distribution de tous les honneurs lui appartenaient. C'était lui qui nommait aux places vacantes dans le sénat; il conférait toutes les dignités de la couronne et de Lithuanie, toutes les starosties ou domaines royaux. Son trône était environné du plus brillant éclat. Le roi gouvernait par des ministres qui appartenait encore plus à la république qu'à lui-même, et dont le chef était le grand-maréchal de la couronne; ce dignitaire avait en outre la police des diètes. Un autre dignitaire non moins puissant était le Hetman, ou maréchal des armées, que l'on appelait grand-général. Cette charge, créée vers le milieu du seizième siècle, fut d'abord temporaire, et ne devint que long-temps après l'attribution d'un ministre du roi.

L'autorité royale fut bornée, comme nous venons de le dire, après la mort du dernier des Jagellons; on rédigea des capitulations, connues sous le nom de

*Pacta conventa*, d'après lesquelles il fut établi,

1°. Que l'élection des rois resterait toujours au pouvoir de la république, et que le roi, de son vivant, bien loin de nommer son successeur, ne concourrait ni directement ni indirectement à cette nomination ;

2°. Que le roi ne prendrait plus le titre de seigneur héréditaire, que prenaient les Piasts et les Jagellons ;

3°. Que le roi ne pourrait, sans le consentement unanime de la diète, déclarer la guerre; ordonner une levée en masse; augmenter l'impôt, ou les droits de douane, ni même envoyer des ministres aux cours étrangères pour affaires majeures ;

4°. Que dans le cas où les opinions du sénat se trouveraient divisées, le roi serait tenu de se ranger du côté des sénateurs qui voteraient conformément à la loi, ou au plus grand avantage du bien public ;

5°. Que les diètes ordinaires seraient convoquées absolument tous les deux ans, et plus souvent s'il était nécessaire,



leur tenue ne pouvant se prolonger au-delà de six semaines ;

6°. Que les charges de l'État ne seraient conférées, ainsi que les domaines royaux, qu'aux nobles polonais, à l'exclusion des étrangers ;

7°. Que le roi ne pourrait conclure ni mariage ni divorce sans le consentement du sénat ;

8°. Enfin que dans le cas où le roi manquerait en quoi que ce fût aux droits, libertés, immunités, ou à tout ce qu'il aurait juré dans les *pacta conventa*, ses sujets seraient par là même déliés de toute obéissance. \*

La physionomie d'un peuple libre, ses mœurs, ses passions, son caractère enfin, c'est dans les assemblées publiques, c'est à la tribune qu'il faut les étudier. Offrons un aperçu des diètes polonaises. On donnait ce nom à la réunion des ordres assemblés.

On distinguait deux sortes de diètes : les diètes ordinaires et les diètes extraordinaires. Les diètes ordinaires étaient assemblées tous les deux ans ; les autres

aussi souvent que le besoin de l'État l'exigeait.

C'était un imposant spectacle que celui d'une diète assemblée. Les portes de la salle étaient ouvertes, et chacun y avait un libre accès, parce qu'on devait y traiter du bien public. Le roi occupait un trône élevé; les grands-officiers se plaçaient sur les marches. Sur deux lignes on voyait le primat et les sénateurs; les ministres étaient en face du roi; les nonces autour d'eux et debout.

La première opération des nonces était l'élection d'un maréchal ou président : il devait être alternativement choisi parmi les nonces de la grande, de la petite Pologne et de la Lithuanie. Le maréchal élu conduisait ensuite les nonces dans la salle du sénat; et là il haranguait le roi assis sur son trône. Cette cérémonie s'appelait *l'Union des nonces avec le sénat*. Alors le grand chancelier proposait, au nom du roi, les matières dont l'assemblée devait s'occuper. Après une délibération de trois semaines les nonces retournaient dans leurs chambres, et prenaient des résolutions. Tou-

tefois, l'initiative royale était limitée par des exceptions ; ainsi les nonces avaient le droit de faire des motions sur des objets d'intérêt public, et cette faculté leur offrait le moyen de traduire l'administration tout entière à la tribune.

On croit que jusqu'en 1652 les délibérations furent prises à la majorité des voix. Ce principe toutefois n'avait rien de fixe et manquait de garantie constitutionnelle, puisqu'à cette époque l'opposition du nonce Sicinski d'Upita, en Lithuanie, donna lieu à l'établissement d'un usage, depuis transformé en loi, d'après lequel on reconnut, sous le nom de *Liberum veto*, le principe de l'unanimité absolue. La protestation d'un simple nonce put dès lors interrompre toutes les délibérations, et son absence même volontaire put enchaîner l'activité d'une diète. Reconnaître à chaque député un droit aussi extraordinaire, c'était légaliser le désordre, et ériger l'anarchie en système.

Comment obtenir en effet l'unanimité dans une assemblée composée de mem-

bres dont les esprits étaient nécessairement divers, séparés par leurs intérêts respectifs, souvent même enchaînés par les mandats de leurs commettans ? Plus d'une fois l'unique moyen d'arriver à un résultat fut le massacre des opposans ; plus souvent encore il fallut se séparer sans avoir rien résolu. Tantôt un député, soldé par l'étranger ou retenu par d'aveugles scrupules, empêchait toutes les résolutions ; tantôt un mauvais citoyen rendait l'assemblée incomplète par une fuite volontaire. On appelait cette action *rompre la diète*.

Le siège des diètes ordinaires et extraordinaires était Varsovie pour les deux premières, et Grodno en Lithuanie pour la troisième. L'issue de ces assemblées était suivie de diétines nouvelles, dans lesquelles les nonces rendaient compte de leur gestion à leurs commettans.

Outre ces deux classes de diètes, il en existait d'autres que l'on nommait *diètes à cheval* (*comitia paludata*), par opposition avec les premières qui s'appelaient *diètes pacifiques* (*comitia togata*).

Ces diètes se tenaient en rase cam-

pagne. Les nonces y paraissaient armés, et rarement elles se terminaient sans effusion de sang. Le spectacle qu'offraient de telles assemblées, uniques en Europe, rappelait les comices romains, ou les champs de mai des anciens peuples de la Germanie et de la Gaule. C'était ordinairement dans ces diètes que l'on choisissait les rois. Le lieu choisi pour l'élection était voisin du village de Wola, à peu de distance de Varsovie. Un rempart et un fossé l'environnaient; et trois portes, pratiquées dans cette muraille, avaient leur direction, l'une vers l'orient pour la Grande-Pologne, l'autre vers le midi pour la petite-Pologne, et la troisième vers l'occident pour la Lithuanie.

On construisait pour le sénat un édifice de bois nommé *schopa*. Les nonces se tenaient en dehors; le lieu de leur assemblée s'appelait *kolo*, c'est-à-dire cercle. Les spectateurs nobles étaient rangés dans le camp dans l'ordre de leurs palatinats respectifs. Rien n'approchait de la magnificence de ce spectacle; d'un côté, la noblesse couverte

d'armes brillantes , et montée sur des coursiers superbes ; de l'autre, l'archevêque de Guesne et le clergé invoquant à genoux la lumière céleste ; ces bannières déployées , ces ambassadeurs étrangers , surpris d'un aspect si nouveau pour eux , tout offrait l'accord de la liberté antique et de la moderne chevalerie.

Depuis 1575 jusqu'en 1764 , la noblesse conserva le droit de voter individuellement pour l'élection des rois. Alors l'unanimité était de rigueur ; et cette nécessité devenait une source de combats et de scènes sanglantes. Souvent l'élection restait indécise entre deux candidats ; alors la guerre civile devenait inévitable. Mais ce fléau heureusement rare chez les autres peuples devenant commun en Pologne , il fut par l'usage même soumis à certaines règles, par l'exposé desquelles nous terminerons ce chapitre.

Lorsque plusieurs partis se disputaient l'empire , un d'entre eux , se présentant comme le seul interprète légitime des lois, formait une confédération.

Un acte était dressé, signé par les divers confédérés, rendu public et présenté à la signature de tous les palatins. Les lois autorisaient par leur silence cette ligue qui n'était pas toujours approuvée par la majorité des citoyens. L'acte d'union devait être déposé au greffe du district où il avait été rédigé. Les confédérés nommaient un maréchal, délibéraient, formaient des diètes et enfin représentaient en petit l'image de la république, seulement l'unanimité n'était plus nécessaire dans leurs assemblées; étaient-ils victorieux, ils imposaient leur joug aux vaincus; étaient-ils soumis, on observait envers eux les lois de la guerre.

Il y avait quatre sortes de confédérations; celles qui se formaient du consentement du sénat et de l'ordre équestre paraissaient les plus légitimes de toutes. Les secondes, nées du mécontentement d'un parti, avaient besoin de triompher pour être déclarées légitimes. Alors une diète réunie sous leur influence approuvait leurs actes. Souvent il s'élevait deux confédérations rivales;



elles se traitaient réciproquement de rebelles, et la force physique décidait la question. La troisième classe de confédérations comprenait celles de l'armée contre ses chefs et contre l'état. C'étaient les plus dangereuses de toutes, et celles à qui l'on pardonnait le moins. Une dernière confédération enfin s'appelait *Rokosz*, nom terrible qui devenait le signal des plus affreux désordres. Les confédérés ordonnaient alors à tous les nobles de prendre les armes pour venir au secours de la patrie. Ce soulèvement universel était le remède que la noblesse employait contre le sénat ou contre le roi, lorsqu'ils étaient accusés de chercher à opprimer la liberté.

Les maréchaux des confédérations exerçaient une autorité dictatoriale. Ils recevaient les ambassadeurs, donnaient des ordres aux tribunaux, disposaient des biens des particuliers, des revenus des évêques, et même du roi, levaient des troupes, commandaient les armées, exerçaient jusqu'au droit de vie et de mort.

Telles étaient les formes que les Polo-

nais avaient assignées à l'anarchie ; elles dépendaient de la constitution même ; on pourrait presque dire qu'elles en faisaient partie.

On conçoit difficilement l'accord d'un semblable système avec le calme et l'esprit de suite que réclame un gouvernement régulier : aussi de tous les états de l'Europe, aucun n'eut une existence aussi agitée que la Pologne. Toute l'administration, toutes les lois émanant d'assemblées qu'il était si aisé de rompre, et dont les délibérations tombaient si facilement dans l'anarchie, nulle institution durable ne put s'acclimater chez les Polonais. Aucun établissement politique ne put acquérir cette force et cette stabilité qui seules garantissent l'existence des sociétés. La nation polonaise, assez riche par son sol, son industrie, et son aptitude au travail, ne put jamais avoir un bon système financier. Elle eut en beaucoup de circonstances des soldats nombreux, mais presque jamais d'armée régulière et disciplinée. Toutes les branches de l'administration ressentirent l'influence

de l'anarchie qui attaquait souvent les mille têtes du pouvoir législatif et exécutif. Des tribunaux mobiles, sans responsabilité, sans règle fixe; point de limite entre les diverses attributions. Dans les interrègnes multipliés qu'entraînait le système électif, l'administration, passant en des mains nouvelles et passagères, offrait tous les inconvéniens du provisoire. Enfin toute la machine politique, composée de rouages mal assortis, et dont le jeu manquait de liberté, paraissait à chaque instant près de se rompre. « En lisant l'histoire du gouvernement de Pologne, dit le philosophe de Genève, on a peine à comprendre comment un état si bizarrement constitué a pu subsister si longtemps. Un grand corps, formé d'un grand nombre de membres morts, et d'un petit nombre de membres désunis dont tous les mouvemens, presque indépendans les uns des autres, loin d'avoir une fin commune s'entre-détruisent mutuellement, qui s'agite beaucoup pour ne rien faire, qui ne peut faire aucune résistance à quiconque

veut l'entamer, qui tombe en dissolution cinq ou six fois chaque siècle, qui tombe en paralysie à chaque effort qu'il veut ; faire, à chaque besoin auquel il veut pourvoir et qui, malgré tout cela, vit et se conserve en vigueur, voilà, ce me semble, un des plus singuliers spectacles qui puissent frapper un être pensant (1). »

Après avoir cherché à expliquer la constitution polonaise, dont les bases furent posées sous Louis de Hongrie, et qui commença d'être fixée sous Sigismond-Auguste, et Henri de Valois son successeur, reprenons notre récit.

---

(1) Gouvernement de Pologne.

## SECONDE PARTIE.

---

### PÉRIODE RÉPUBLICAINE.

---

*Depuis l'élection de Henri de Valois  
jusqu'à celle de Jean Sobieski.*

( 1573—1674. )

LA mort de Sigismond-Auguste fut <sup>1573.</sup> suivie d'un interrègne de neuf mois. La race de Jagellon était éteinte, et la nouvelle république polonaise, après avoir successivement limité l'autorité royale, en était arrivée à repousser le principe même de la monarchie héréditaire : on ne voulait plus de rois polonais ; et la fierté de la noblesse croyait avoir moins à souffrir devant des princes étrangers. Il ne manqua pas de s'en présenter. Le roi de Suède, Jean III, se mit le premier sur les rangs. Il offrait

d'assurer à la république la possession tranquille de la Livonie. Il avait épousé la sœur de Sigismond-Auguste, et se prétendait légitime. Le czar Basilide, espèce de tigre couronné, voulait bien, disait-il, descendre jusqu'à gouverner la Pologne. Albert, duc de Prusse, vassal de la république, était le troisième concurrent. Protestant lui-même, il offrait des garanties aux protestans polonais. Enfin on y distinguait encore trois prétendans, le fils de l'empereur Maximilien, l'électeur de Saxe et le marquis d'Anspach. Chacun de ces candidats faisait des offres, marchandait le trône et s'entourait de ses partisans.

Mais la république avait d'autres intérêts à débattre que ceux de ces divers aspirans. Deux partis la divisaient, et chacun cherchait dans l'élection prochaine le triomphe de son opinion. C'était d'un côté le clergé catholique, et de l'autre les protestans; tenus dans une balance égale par Sigismond-Auguste, et unis en apparence, ces deux partis agissaient, le premier avec as-

tuce, le second avec moins de talent que de droits. Une circonstance leur donna bientôt l'occasion d'éclater. Le Polonais Krasocki, nain d'un esprit peu ordinaire, avait été accueilli en France par Charles IX et sa cour, pendant les dernières années de Sigismond. Suivant l'usage, on avait fait à cette miniature animée un accueil qui ne coûte rien aux rois quand on les amuse, et dont ils sont si avares envers la probité toute nue. Krasocki avait captivé particulièrement le duc d'Anjou, Henri de Valois, frère du roi, voluptueux et frivole, mais qui, aimable et brave, ne s'était encore déshonoré par aucun excès. De retour en Pologne, il acquitta la dette de l'hospitalité en offrant aux Polonais le portrait le plus séduisant de Henri de Valois. Poussé peut-être par le parti catholique, qui n'ignorait pas l'aversion de Henri pour les protestans, il conseilla hautement de l'élire pour roi. Cette idée fit fortune parmi les catholiques. Krasocki se hâta d'informer la reine Catherine de Médicis de la bonne volonté des Polonais. La reine



de France chérissait le duc d'Anjou ; elle craignait pour lui l'ombrage que Charles IX paraissait porté à prendre d'un prince aimé des Français : elle accueillit avidement cette ouverture. L'adhésion du roi ne fut pas difficile à obtenir ; et l'on décida que Henri de Valois se mettrait sur les rangs pour le trône de Pologne.

Alors s'entama une longue négociation qui se termina par l'élection du prince français (1). Cette négociation fut confiée à Jean de Montluc , évêque de Valence, le plus habile diplomate de son temps, mais ecclésiastique sans mœurs, politique sans probité, orateur sans conscience et sans bonne foi. Arrivé en Pologne, il commença par publier une apologie du duc d'Anjou, qu'il présenta comme le plus vertueux et le plus tolérant des princes. La nouvelle de la Saint-Barthélemy, reçue en Pologne quelques jours après, donna

---

(1) Solignac. *Histoire générale de Pologne*, tom. V.

un sanglant démenti à cette mensongère apologie. Alors comme le récit de ce massacre, auquel Henri de Valois n'était pas étranger, avait révolté tous les Polonais et inspirait l'horreur de la cour de France, Montluc publia de nouveaux écrits dans lesquels il s'efforça de pallier le crime, de diminuer le nombre des protestans égorgés. Il s'appliqua à prouver que Charles IX avait dû résister à une conspiration armée; et, pour justifier les bourreaux, il calomnia les victimes.

Les protestans combattirent de tous leurs efforts une élection qui menaçait leurs libertés : ils opposèrent d'abord des diètes aux diètes ; ils formèrent ensuite une confédération ; mais le machiavélisme des catholiques et l'adresse de Montluc triomphèrent de tout. On indiqua d'abord à Varsovie une diète préparatoire, appelée depuis diète de convocation. Là, il fut résolu qu'une diète d'élection composée de toute la noblesse, serait tenue à cheval dans une plaine près de Varsovie. On choisit ce lieu parce que la ville de Varsovie

renfermait plus de catholiques qu'aucune autre. Le pape avait envoyé un légat qui soutenait le duc d'Anjou, de toute l'autorité du Saint-Siège.

Les protestans, quoiqu'ils eussent dans leur parti le grand maréchal de la couronne, et une foule d'autres sectateurs distingués, prévirent qu'il serait difficile d'empêcher l'élection de Henri de Valois; ils voulurent du moins lui imposer un code de tolérance qui devint leur garantie, non-seulement envers lui, mais encore envers les catholiques. Les articles de ce code furent dressés, mais les catholiques firent tant que le sénat rejeta ces articles.

Cependant la diète d'élection s'assembla. Nous avons décrit plus haut le magnifique spectacle que présentait cette imposante réunion (1). Les divers prétendans furent entendus par l'organe de leurs ambassadeurs. Le légat du pape s'emporta en invectives contre les protestans, et un palatin de cette religion fut obligé de lui imposer si-

---

(1) Voyez pages 142 et 143.

lence. Montluc vint à son tour; il s'exprima avec son habileté accoutumée. Il fit un éloge outré de Henri de Valois, et sut l'environner de flatteries pour les Polonais. Son discours obtint un grand succès parmi les électeurs catholiques. Un vieil historien français raconte, à cette occasion, une anecdote satyrique qui nous a paru assez piquante pour mériter d'être citée : « Pendant que ces harangues se faisoient, dit-il, un lièvre et un pourceau passèrent de vitesse à travers les tentes dressées en belle campagne, et une alouette gazouilla sur le mât du pavillon, tandis que Montluc haranguoit. Ceux qui s'arrêtent à telles choses en firent diverses expositions, les uns à l'honneur, les autres au désavantage et déshonneur du duc d'Anjou, le naturel duquel ils disoient avoir été représenté par le lièvre et le pourceau, affirmant aussi que le babil de l'alouette convenoit fort bien à Montluc, son ambassadeur (1). »

---

(1) Mémoires de l'état de la France sous Charles IX, tome II, p. 141 (édit. de 1578.)

Les protestans cherchaient toujours à retarder l'opération décisive. Ils interrompirent la discussion pour proposer de revoir les lois anciennes, afin de resserrer plus que jamais l'autorité royale : cette fois il l'emportèrent. On restreignit quelques lois, on en abolit quelques autres ; on rédigea un décret qui reçut le nom de *pacta conventa*, et que le roi devait accepter lors de son couronnement. (1).

On procéda enfin à l'élection ; Montluc avait distribué de tous côtés l'or et les promesses. Les festins s'étaient multipliés. En moins d'une heure le duc d'Anjou obtint la pluralité des voix dans tous les palatinats. Une foule stipendiée poussait des clameurs autour de l'enceinte des électeurs : alors, sans attendre le reste des suffrages ; le primat se hâte de proclamer Henri de Valois. Le droit de faire cette proclamation appartenait au grand maréchal de la couronne. L'imprudente précipitation du primat faillit devenir funeste : on

---

(1) Voyez ci-dessus pag. 137.

se divise ; les protestans s'efforcent de faire casser l'élection ; on s'arme, et la diète est en un moment transformée en deux armées. Heureusement on se calma ; les protestans et les catholiques renoncèrent réciproquement à quelques-unes de leurs prétentions. Mais la liberté absolue de tout culte fut enfin reconnue, et cet article fut annexé aux *pacta conventa*, que le nouveau roi devait accepter lors de son avènement. On ajouta à ces conditions une capitulation dans l'intérêt du pays. Montluc accorda tout, persuadé que les rois peuvent promettre, mais ne sont pas obligés de tenir. Il fut arrêté, en conséquence, que la France équiperait une flotte pour rendre les Polonais maîtres de la mer Baltique, et leur faire recouvrer le port et la ville de Narva ; que dans le cas d'une guerre avec les Moscovites, elle leur fournirait 4000 hommes de ses meilleures troupes, dont elle paierait la solde pendant six mois, et au-delà, s'il était nécessaire ; qu'elle les assisterait dans toute guerre que pourraient leur susciter des princes

voisins ; que Henri , tant qu'il vivrait ; ferait passer tous les ans en Pologne 45,000 florins ; qu'il acquitterait les dettes d'état contractées du vivant de Sigismond , et depuis ; qu'il entreten-drait , à Paris ou à Cracovie , cent jeunes Polonais ; qu'enfin , il n'amène-rait avec lui qu'un très-petit nombre d'étrangers , auxquels il ne donnerait ni biens , ni charges , ni dignités , et qu'il renverrait le plus tôt possible.

1574

On dépêcha aussitôt des ambassa-  
deurs à Paris : le nouveau roi se prépa-  
rait à la tolérance religieuse en assié-  
geant les protestans de la Rochelle. Il  
venait de rentrer dans la capitale lors-  
que les députés polonais arrivèrent : on  
leur fit des fêtes superbes. « La reine ,  
dit le vieil historien déjà cité , leur fit  
un banquet aux Tuileries , avec des ap-  
pareils de grands frais , de rochers , théâ-  
tres , salles , et toutes sortes de passe-  
temps décrits en vers latins par Jean  
Dorat , poète du roi. La reine-mère et  
ses deux fils sont dépeints comme s'en-  
suit : la reine-mère a un morion en tête,  
un bouclier en la main gauche , dans le-



quel est la Gorgone , et une hallebarde en la dextre , appelée par conséquent *Pallas Gallica*. Sur sa tête sont écrits certains vers latins en sa louange. Le roi est appelé *Jupiter Servator* , étant soutenu d'un aigle , et foulant aux pieds un dragon et un homme , etc. Le duc d'Anjou est appelé *Apollo Gallicus* , et dépeint de même avec la lyre , le carquois et les flèches. Plusieurs se rioient de telles peintures.. , et à ce propos furent écrits des vers latins et françois contre les flatteries de Jean Dorat , lesquels nous avons omis , pour ne renouveler pas davantage l'opprobre de la France. Aulcuns estimoient qu'il falloit ainsi caresser les ambassadeurs polonois , etc. (1). »

On cherchait dans cette cour, où l'on se délassait des crimes par les fêtes, et qui alliait la galanterie à la cruauté, à éblouir les députés polonois; mais on ne put leur faire oublier leur devoir.

---

(1) Mémoires de l'état de la France sous Charles IX, tome III, p. 3.

Ils présentèrent à Henri les conditions de son élection, et ce prince ne fut pas médiocrement surpris. On ne pouvait concevoir au Louvre que des sujets prétendissent faire la loi à leurs princes. Henri commença à se dégoûter d'un royaume où l'on ne pouvait disposer à son gré des droits et de la vie des hommes; toutefois, il fut obligé de jurer tous les articles, et même celui qui garantissait la liberté des cultes. Un des ambassadeurs lui avait dit nettement : « Il faut souscrire à ces conditions, ou vous ne serez jamais roi. »

Insensiblement la royauté en Pologne perdit tous ses charmes pour le duc d'Anjou. Il ne voulait plus partir. Les députés lui représentaient en vain la triste situation de la république, menacée par le czar Basilide, inquiète, et livrée aux dissensions. Il fallut que Charles IX, fatigué de la présence de son frère, lui ordonnât positivement de partir. Un autre motif rendait le voyage désagréable au duc d'Anjou. Charles était déjà attaqué de la maladie qui devait bientôt le punir de ses crimes, et

Henri aurait bien voulu rester pour recevoir son héritage.

Il part enfin ; il arrive en Pologne. On l'accueille avec effusion, mais on témoigne déjà de la méfiance pour les Français qui l'accompagnent. Son couronnement fut troublé par le grand maréchal de la couronne, le protestant Firley, qui menaça de rompre la cérémonie si Henri ne signait sans restriction tous les actes de la capitulation. Le sang-froid de Pibrac, l'un des conseillers du roi, prévint les suites de cette périlleuse motion.

Henri régna en Pologne comme il a régné depuis en France. Il voulut ménager à la fois les catholiques et les protestans, et s'aliéna les deux partis. Alors il se plongea dans le désordre ; étranger à ses sujets, il se borna à quelques Français efféminés. Telle était sa conduite lorsque deux mois après son couronnement, un émissaire de Catherine de Médicis lui apprend la mort de Charles IX. Henri veut d'abord déguiser la nouvelle ; n'ayant pu y parvenir, et persuadé que les Polonais ne lui lais-

seront pas la liberté de s'échapper, il choisit une nuit bien noire, s'esquive de Varsovie, et voyageant à la faveur des ténèbres, il s'évade furtivement de son royaume, comme un malfaiteur qui fuirait la vengeance des lois.

La rumeur fut grande; on court après le roi; il avait déjà dépassé la frontière, Des lettres qu'il avait laissées contenaient la promesse de revenir au plus tôt. Une diète réunie de suite lui accorda neuf mois; il les laisse écouler; alors le trône est déclaré vacant. Henri n'eut pas de peine à se consoler de cette perte; il se dédommagea bientôt en France d'une trop longue contrainte. Son premier acte à son retour fut un décret de proscription contre les protestans.

1575

La vacance du trône polonais étant déclarée, plusieurs prétendans s'étaient mis sur les rangs. Mais le sultan Amurat III, depuis long-temps attaché à la Pologne par des traités pacifiques, recommanda le prince de Transylvanie, Étienne Bathori, que son seul mérite avait élevé d'une condition privée aux premières dignités dans sa patrie. On

lui opposa un rival redoutable, l'empereur Maximilien. Les Polonais se partagèrent entre ces deux prétendants. Le sénat élut Maximilien; la noblesse nomma Bathori; le roi futur devait épouser Anne, fille de Sigismond-Auguste, et âgée de soixante ans. Maximilien marchandait; Bathori se résigna. La mort de Maximilien consolida son triomphe.

Ce prince fut un des plus grands rois <sup>1576.</sup> de Pologne. Dantzic tenait pour Maximilien; il opposa la clémence à la rébellion, et le retour des Dantzigois fut sincère. Les Moscovites, conduits par le czar Iwan, souverain plus barbare encore que son peuple, avaient enlevé Polotsk, et convoitaient la Livonie, Bathori les défit; et il répondit par une noble modération aux cruautés détestables des Russes. Un légat du pape, le jésuite Possevin, réconcilia enfin les deux ennemis; et le roi de Pologne conclut un traité avantageux en vertu duquel les Russes lui restituèrent trente-quatre forteresses de la Livonie.

Bathori, vainqueur de ses ennemis, <sup>1582.</sup>

s'appliqua à établir de sages lois; les Polonais lui durent l'établissement d'une excellente discipline. Il créa des institutions civiles et militaires. Il établit la milice *quartienne*, ainsi appelée parce que le prince affecta à son entretien la quatrième partie de son revenu. Cette milice cantonnée dans la province de l'Ukraine, jusqu'alors stérile et abandonnée, en fit bientôt l'une des provinces les plus florissantes de la Pologne. Bathori est le créateur de la cavalerie polonaise.

1584. Mais ce qui suffirait pour honorer le règne de ce monarque, c'est le soin qu'il prit de polir une peuplade sauvage et de transformer en défenseurs de la Pologne les mêmes brigands qui l'avaient ravagée.

Les Cosaques étaient un peuple d'origine russe, ainsi que leur langue et leur religion le prouvent. Ils habitaient les deux rives du Borysthène au-dessous de Kiowie (1). L'été, ils s'assem-

---

(1) Koch. *Tableau des révolutions de l'Europe*, tom. II.

blaient pour faire des courses sur la mer Noire ; séparés pendant l'hiver, ils allaient consommer dans leur huttes agrestes le produit de leurs brigandages. On les vit se répandre comme un torrent dans la Turquie, la Russie et la Pologne. Leurs légers coursiers franchissaient jusqu'aux rivières et aux précipices ; leurs barques , à l'aide des rames, volaient sur les fleuves. La terreur du Nord et de l'Orient, ils avaient pénétré jusque sous les murs de Trébisonde et de Sinope , Bathori pouvait les détruire ; il aima mieux les policer. Il leur offrit de s'attacher à la Pologne, et de faire avec elle un traité de secours réciproques. Ils acceptèrent, sous la condition expresse qu'ils ne seraient jamais troublés dans l'exercice de leur religion , qui était le christianisme grec. Distribués en régimens sous les ordres d'un général cosaque, nommé Hetman, ils devinrent pour la Pologne une sorte de rempart contre les Tartares et les Turcs.

Après avoir admiré ce noble ouvrage 1586.  
de Bathori, pourquoi faut-il que nous



soyons obligés de reprocher à ce sage roi une faute qui doit avoir de funestes conséquences pour l'avenir des Polonais? Ce monarque admit les jésuites dans ses États; il leur fit donner, en 1582, une église à Riga. Il en fut mal récompensé; les bons pères se rendirent bientôt si odieux à la multitude qu'elle se révolta en 1586, et cette révolte devint la cause de la mort du monarque polonais.

1586. Il se préparait à attaquer les Turcs. Une maladie inconnue aux médecins de ce temps l'emporta tout à coup. Selon les uns c'était une épilepsie; mais il est mieux prouvé que cette mort fut l'effet d'un accès de colère qu'il éprouva en apprenant la révolte des habitans de Riga, révolte née de la haine qu'inspiraient les jésuites. Bathori, brave, actif et bienfaisant, n'avait que ce défaut d'un caractère emporté jusqu'à la frénésie. On lui fit cette épitaphe singulière, qui, dans sa forme antithétique, peint assez bien ce grand prince: « Il fut, dans le temple, plus que prêtre; dans la république, plus que roi; sur le tri-

bunal, plus que jurisconsulte; à l'armée, plus que général; dans l'action, plus que soldat; dans l'adversité et le pardon des injures, plus qu'homme; défenseur de la liberté, plus qu'un citoyen; dans les liaisons du cœur, plus qu'ami; dans le commerce, plus que sociable; à la chasse contre les bêtes féroces, plus qu'un lion; et dans toute sa vie, plus que philosophe. » Ce monarque conserva toute sa vie un grand respect pour les libertés de la nation; mais frappé des inconvéniens d'une démocratie trop dépourvue de règles, il en observait les usages et les lois sans être convaincu de leurs avantages. « O Polonais, disait-il un jour, ce n'est pas l'ordre légal, vous n'en avez point; ce n'est pas le gouvernement, vous le méprisez; c'est le destin seul qui régit votre république. » Bathori ne laissa point d'enfans.

« Cette époque, dit Rulhière, est la plus belle de l'histoire de la république polonaise. La liberté, parvenue à son plus haut période, si l'on peut parler ainsi d'une liberté qui n'est pas fondée

sur de sages lois, allait décliner rapidement vers l'anarchie. Mais les abus naisans n'avaient encore donné aux âmes que plus d'élévation et de force. Au milieu de l'Europe agitée, la république était florissante et tranquille, pleine de grands hommes d'état et de grands courages, pacifique à la fois et guerrière(1).»

1587.

Les deux partis catholiques et protestans avaient sommeillé pendant le règne de Bathori; ils se réveillèrent avec plus de force à sa mort. Chacun offrit son prétendant. La famille des Zborowski présentait l'archiduc Maximilien, qui offrait de donner une nouvelle sanction à la liberté des cultes; elle était appuyée par le légat du pape, Annibal de Capoue, retenu, dit un historien, par une liaison indigne de l'église romaine. Les catholiques, dirigés par Zamoyski, général illustre, mais dont les talens étaient voués à l'esprit de faction, soutenait les prétentions de Sigismond, fils très-catholique du luthérien Jean, roi de Suède, qui improuvait hautement

---

(1) *Anarchie de Pologne*, t. I<sup>er</sup>.

l'abjuration de son père et celle du peuple suédois tout entier, qui n'aimait point sa patrie et n'en était point aimé.

Les deux partis se battirent quelque temps, le tort était évidemment du côté des catholiques; ils refusaient d'adhérer au principe de liberté de conscience, plus d'une fois reconnu, et devenu loi de l'état sous Henri-de-Valois. Les catholiques voulaient opprimer, et les autres se défendre. Les protestans élurent Maximilien, et les catholiques Sigismond. Les deux prétendans en vinrent aux mains, et Zamoyski décida la victoire en faveur de Sigismond. La justice avait adopté une bannière, la fortune en choisit une autre.

Sigismond III était à peine en possession du trône que le roi de Suède mourut; il court revendiquer sa succession; mais les Suédois le soupçonnaient du projet de rétablir la religion catholique. Sigismond fut déposé. Il voulut, mais en vain, opposer ses nouveaux sujets aux Suédois révoltés. La perte fut entière et sans remède. Le catholique Sigismond proposa à la diète de Pologne

de l'aider à reconquérir ses droits; on eut le tort de le lui accorder; et de cette querelle particulière au prince naquit une lutte entre les Suédois et les Polonais, qui prit tous les caractères d'une guerre de religion, puisque la Suède ne combattait en Sigismond qu'un roi ennemi de sa croyance, et cette guerre devint fatale à la république polonaise.

Les protestans murmuraient; le roi, ne pouvant souffrir ses hérétiques, ne leur accorda plus aucune fonction publique; les jésuites se chargèrent d'indisposer le peuple contre eux; rien ne fut négligé pour inspirer la haine de l'hérésie, et insensiblement un peuple aveuglé s'éloigna des protestans, disgraciés et persécutés.

1605. Ce ne fut pas toutefois en un moment que s'opéra cette révolution; une fois  
1608. pendant le règne de Sigismond III le parti protestant se vit à la veille de triompher. Profitant de quelques mécontentemens excités par les défaites qu'avait éprouvées Sigismond en Livonie, ils l'accusèrent, dans une diète, d'avoir violé la liberté publique; et on

lui demanda compte de sa conduite. Sigismond avait pour lui le sénat, et contre lui la noblesse. Une diétine osa déclarer le trône vacant. Un échanson de Lithuanie convoqua les états à Varsovie pour l'élection d'un nouveau roi. Sigismond tint tête à l'orage, et parvint à le conjurer.

Tout le règne de Sigismond, qui 1608. fut très-long, n'offre qu'une suite de fautes, de fausses mesures, et d'actes insensés. La Russie était troublée par l'apparition d'un imposteur qui se prétendait le fils du czar Théodore, assassiné par l'usurpateur Boris. Le jésuite Alphonse de Carillo engagea Sigismond à soutenir les droits prétendus de ce faux Démétrius. Sigismond n'avait rien à refuser aux jésuites : il sacrifie l'élite de la nation polonaise ; d'abord vainqueur, il conçoit l'ambitieux dessein de placer son fils Uladislas sur le trône de Russie. Ce fils était jeune et brave ; il est élu par les Moscovites, mais par un retour de la fortune, il se voit presque aussitôt déposé.

Les Turcs étaient en guerre avec

l'empereur d'Allemagne : Sigismond , au lieu de cicatriser les blessures des Polonais , voulut intervenir dans cette querelle , et s'attira sur les bras une armée formidable d'Ottomans et de Tartares. Heureusement la valeur du brave Zolkiewiski , et le secours des Cosaques lui épargnèrent une déroute honteuse. Les Polonais déployèrent dans cette campagne une bravoure aussi noble qu'inutile.

1625.

Il aurait mieux valu ménager ses ressources pour défendre la Pologne même. Le Lion du Nord , Gustave-Adolphe , avait succédé à Charles de Sudermanie sur le trône de Suède. Une trêve , qui n'avait fait que suspendre les hostilités entre les deux états , expira en 1625 , et Sigismond ayant refusé un accord raisonnable que lui offrait Gustave , il en fut puni par la perte de la Prusse et de la Livonie. Une blessure reçue par le conquérant au siège de Dantzic sauva la république polonaise d'une invasion complète ; mais elle perdit pour toujours plusieurs places importantes. Que l'on juge des reproches



qui furent adressés à Sigismond ! Ce catholique monarque , accablé par la gloire de Gustave et par les mépris de ses sujets , mourut de chagrin dix ans trop tard. Personne ne le plaignit ; les jésuites seuls le regrettèrent. C'était au parti catholique que la Pologne devait ce prince ignorant , que beaucoup d'historiens ont soupçonné d'avoir été jésuite lui-même.

Il n'est pas hors de propos de donner ici quelques détails sur la conduite de cette société pendant le règne de Sigismond , dont elle avilit l'autorité , et dont elle déshonora le caractère. Ce fut le sort de ces religieux de mériter la haine de tous les peuples qui eurent la faiblesse de les admettre. Ils furent bientôt généralement odieux en Pologne. Leurs excès de tout genre , leur insatiable avidité , révoltèrent les catholiques eux-mêmes. Le chancelier Zamoyiski , l'un des sénateurs les plus attachés à Sigismond , plusieurs membres du clergé , presque toute la noblesse , confondirent leurs plaintes. Le roi fut assez aveugle pour les mépriser , et

cet aveuglement coupable devint une source de troubles. On lit dans un mémoire, publié en 1606, que ces pères étaient les chefs de toutes les séditions et de toutes les conspirations; « qu'ils se rendaient les arbitres de l'élection des rois, pour employer ensuite l'autorité royale à satisfaire leurs passions. Ce sont eux, ajoute le mémoire, qui ont excité des troubles en Livonie, à Riga, dans la Lithuanie, dans la Wolhynie, à Cracovie. D'un côté ils se sont emparés des églises, en chassant les prêtres, sans avoir égard ni à leur âge ni à leurs infirmités; d'un autre côté, c'est à leur instigation que le feu a été mis au temple que le roi et les états avaient accordé aux Luthériens; et l'incendie a failli consumer toute la ville. A Polotzk, en Lithuanie, ils ont enlevé aux curés leurs presbytères; dans plusieurs contrées de la Petite-Russie, ils se sont emparés des terres les plus fertiles, et ils ont dépouillé les plus riches citoyens. Ils emportent des maisons des plus nobles chevaliers, ce qu'il y a de meilleur et de plus précieux. Leurs

collèges sont des palais et des citadelles fortifiées, d'où ils dominent sur les villes, et semblent les menacer continuellement de la guerre, etc. » (1).

Mais les actes dont les jésuites se rendirent coupables en 1626, n'étaient que le prélude d'excès plus monstrueux encore. Depuis long-temps ils aspiraient à s'emparer de l'éducation de la jeunesse. L'université de Cracovie offusquait leurs yeux. Ils mirent en jeu les intrigues qui leur sont familières pour élever autel contre autel, et fonder une université nouvelle sur les ruines de l'ancienne. N'ayant pu réussir, ils se vengèrent en calomniant. L'aveugle Sigismond rendit contre l'université un décret tyrannique, et quelques expressions de mécontentement lui ayant été présentées comme une révolte, on fit marcher contre Cracovie des troupes, qui, dit-on, recevaient des ordres des jésuites. La ville fut inondée de sang innocent, et la barbare soldatesque,

---

(1) *Histoire de de Thou*, liv. 138. *Hist. des jésuites*, 1820, tom. I<sup>er</sup>.

qui exécutait leurs vengeances, fut désarmée par l'horreur tardive des crimes dont elle était l'instrument, avant que les jésuites eux-mêmes fussent rassasiés de carnage (1).

Toute la Pologne frémit. Une diète rassemblée en 1626 voulut être informée du crime. La plupart des membres témoignèrent toute l'indignation dont ils étaient pénétrés; mais Sigismond intercédait pour les jésuites, et l'on se borna à ordonner la clôture de leurs écoles, et à leur défendre toute attaque contre l'université. La société n'obéit à ce décret qu'en 1654.

Toutefois si l'on sévissait contre les jésuites, les protestans ne recueillaient point le fruit de cette justice. Leur parti,

---

(1) *Semel et iterum urbem sanguine innocentissimo complevêre, et cum satietas cœdium non capret jesuitas, indignitas facti barbaros, quos illi ad hæc præclara facinora conduxerant, et tœdium, et misericordia cœpit.* (Litteræ Academiæ cracoviensis ad Academiâ lovaniensem. — *Mercuré Jésuite*, tom. II, p. 321.)

à la mort de Sigismond , avait presque disparu. Leurs faibles réclamations ne purent empêcher qu'Uladislas VI , fils de Sigismond III , le même qui avait régné un moment sur la Russie , fut élu presque sans contradiction ; le primat , archevêque de Gnesne , exigea de lui un serment par lequel il promettait de ne toucher en rien à la religion catholique , alors même qu'elle serait hostile contre les protestans , qui n'étaient plus alors que tolérés. Raphaël Leczinski , palatin de Beltz , ayant voulu prendre la parole , le prélat l'interrompit en déclarant que le royaume de Pologne était un royaume catholique , et que , la couronne étant décernée au roi par des catholiques , c'était pour lui un devoir sacré de les défendre contre leurs ennemis.

Uladislas VI ne régna pas sans gloire. 1635  
 Sa bravoure éprouvée fut fatale aux Russes , qui lui restituèrent les duchés de Smolensko et de Czernichow. Il défit les Turcs , et tel fut son ascendant sur le grand-scigneur , que celui-ci désavoua son pacha et lui fit couper la tête. Gustave-Adolphe avait terminé sa car-

rière dans les champs de Lutzen; et la Suède, gouvernée par un enfant, sous la direction de Christian, jeune encore, offrit à la Pologne une trêve de vingt-six ans. On restitua la Prusse à la république; on promit de s'arranger pour la Livonie.

Mais une imprudence née de l'intolérance catholique balança tous les fruits de ce règne, et compromit l'existence même de la Pologne. Bathori, en attachant les Cosaques à la république, avait respecté leurs usages, et surtout la religion grecque, qui était chère à cette peuplade enfin civilisée. L'avidité orgueilleuse de quelques nobles commença à révolter ces utiles alliés. Quelques serfs polonais avaient émigré dans l'Ukraine; ils étaient venus partager la liberté des Cosaques, et ceux-ci les avaient accueillis avec une généreuse hospitalité. La noblesse polonaise aurait pu supporter la perte d'un petit nombre d'esclaves qui s'étaient ressaisis d'un droit inaliénable. Elle entra à main armée dans l'Ukraine. On renouvela la faute du tyran Gessler. Une forteresse

fut construite à Hudac, malgré les réclamations des habitans. Ils se soulèvent; on leur offre une amnistie; ils mettent bas les armes; et contre la foi des traités, on tranche la tête à leurs chefs. Ils offraient encore leurs services à l'ingrate république; on répond à ce noble oubli des injures, en leur ravissant leur culte; on supprime les églises grecques. Enfin un noble polonais, dont la propriété confinait à celle du chef des Cosaques, élève un différend sur les limites; et au lieu de recourir aux tribunaux, il dévaste les terres du Cosaque démolit ses châteaux, saisit et fait fouetter son fils, égorge sa mère, et livre sa femme à la brutalité de ses soldats. C'était trop d'injures à la fois: les Cosaques s'allient avec le kan des Tartares, et l'ouvrage de la sagesse d'Étienne Bathori se trouve détruit sans retour.

Uladislas VI meurt dans ces entre-<sup>1648</sup>faites. Jean Casimir, son frère, lui succéda. L'histoire des premières années de ce prince est singulière. Il avait été envoyé en Espagne avec une mission



contre la cour de France. La tempête le jeta sur les côtes de Provence ; on l'arrêta, on le reconnaît : on le plonge dans un cachot. Il y languit pendant deux années. Cette longue solitude altéra sans doute son jugement ; à peine eut-il recouvré sa liberté, qu'au lieu de retourner dans sa patrie, il se retira à Rome, et se fit jésuite. Il échangea bientôt ce titre contre le chapeau de cardinal ; et le trône étant devenu vacant, il fit un nouvel échange, et sacrifia le chapeau pour la couronne.

Une invasion soudaine des Cosaques et des Tartares troubla son élection. Heureusement ces agresseurs, unis pour l'attaque, se divisèrent pour le partage du butin, et leurs querelles sauvèrent la république.

On presse Jean Casimir, à peine élu, de prendre les armes pour châtier les Cosaques rebelles. Le cardinal-roi répond que le tort est du côté des Polonais, et qu'ils ne devaient pas brûler les châteaux du chef cosaque, égorger sa mère, fouetter son fils et violer sa femme. La leçon était juste, mais hors de

saison. Il fallait la couronner en marchant de suite à l'ennemi; c'est ce que ne fit pas Jean Casimir. Il se rappelait qu'il avait été prêtre, et n'était pas brave.

Il voulut parlementer, mais en vain : la noblesse, délaissée par son roi, combattit sans lui et fut vaincue; toujours héroïque malgré ses fautes, elle se décima elle-même, leva un homme sur sept dans tout le royaume, et livra bataille; elle succomba de nouveau. Alors le roi fut contraint de marcher; et, sous un prince agréable à Dieu, la fortune changea. Les Tartares et les Cosaques furent défaits, et signèrent séparément un traité. Mais, ne croyant pas la république de bonne foi, ils n'attendirent que le moment de renouveler les hostilités.

Tandis que l'étranger désolait la Po- 1652.  
logne, elle était déchirée par les factions intérieures. Partout l'anarchie avait pris le nom de liberté. On s'égorgeait dans les diétines, on se battait dans les diètes. Un abus déplorable de la liberté parlementaire rendit en 1652 cet état de choses irrémédiable. Il s'a-

gissait de la défense nationale; l'ennemi était aux portes. Tout à coup Sicinski, nonce d'Upita en Lithuanie, déclare qu'au nom de la liberté il arrête l'activité de la diète, et annule toutes les décisions prises et à prendre. Les plus sages étaient d'avis qu'on passât outre. Mais cet acte d'une audace délirante éblouit la multitude; Sicinski fut applaudi, on admit sa protestation, et l'on se sépara sans rien conclure. On a lieu de penser que ce nonce était soldé par le gouvernement, qui voulait éviter de rendre ses comptes (1). A dater de ce jour, le *liberum veto*, c'est-à-dire la loi de l'unanimité, fut admis, et les nonces témoignèrent d'autant plus de respect à cette loi insensée, qu'ils prétendirent la faire reposer sur un principe anciennement reconnu en Pologne, « que la république était une, et ne pouvait être rompue (2). »

1652. L'ennemi qui était aux portes était

---

(1) Lengnich. *Jure publicum reipublicæ Poloniæ*, liv. III, ch. IV, p. 7.

(2) Rulhière. *Anarchie de Pologne*, liv. 1<sup>er</sup>.

Charles-Gustave, roi de Suède. Voici l'origine de cette guerre. Depuis le règne de Sigismond III, les rois de Pologne s'intitulaient roi de Suède, et, à l'avènement de chacun des princes suédois, publiaient des manifestes et des protestations. Christine venait d'abdiquer; Charles-Gustave remplaçait cette reine philosophe. Jean Casimir proteste; Charles X, ne cherchant qu'un prétexte, se déclare offensé, et envahit la Pologne. Un parti coupable favorisait cet étranger. Charles-Gustave met tout à feu et à sang, au même moment où les Russes, les Cosaques et les Tartares, pillent les provinces opposées. La Mazovie, la Prusse, toutes les villes de la Haute-Pologne, excepté Dantzig, sont subjuguées. Varsovie ouvre ses portes. Abandonné de toute la noblesse, qui se hâte de préparer une généreuse résistance, Jean Casimir a recours à l'intercession divine. Il fuit en Silésie, et met son royaume sous la protection de la Vierge. La noblesse cependant s'est confédérée, elle force l'étranger d'évacuer Varsovie; mais, après un sanglant combat qui

dura trois jours , les Suédois rentrent de nouveau dans la capitale. Un prince de Transylvanie , Ragotski , se ligue avec les Suédois , et la république est à deux doigts de sa perte.

1658. C'est alors qu'un grand danger menace la malheureuse Pologne. Sans défense , envahie de tous côtés , elle tenta l'avidité de ses vainqueurs. Les archives de la diplomatie ont transmis à l'histoire un projet de partage conçu dès cette époque. Ce fut le comte de Stippenbach , ambassadeur de Suède , qui en dressa secrètement les articles. On proposait à l'Autriche et à l'électeur de Brandebourg de demembrer la Pologne de concert avec la Suède. Ce mystère d'iniquité , qui devait s'accomplir cent cinquante ans plus tard , fut alors heureusement découvert par la cour de France , qui en informa celle de Varsovie. Jean Casimir n'avait rien fait pour défendre la patrie , mais il était de bon conseil. Il engagea les Polonais à renoncer à leurs dissensions , leur exposant l'affreux péril qu'ils avaient couru.

Plusieurs causes détournèrent alors

l'exécution des projets du comte de Stippenbach. Les Polonais ne prirent plus conseil que de leur désespoir. De puissans voisins, alarmés des succès de la Suède, sentirent enfin le besoin d'en arrêter le cours. L'Autriche se brouilla avec le cabinet de Stockholm. Une flotte suédoise fut battue et dispersée, et Charles-Gustave signa la paix. Le traité d'Oliva fut conclu.

Ce traité, heureux pour la Pologne <sup>1660</sup>, dans la situation critique où elle se trouvait, porta toutefois une grave atteinte à sa dignité politique. L'électeur de Brandebourg lui avait offert quelques secours équivoques. Il reçut pour récompense la propriété absolue de la Prusse ducale, et cessa de relever de la république polonaise. Bientôt, s'érigeant en roi, il créa le royaume de Prusse, aujourd'hui l'un des plus importans de l'Allemagne. Une portion de la Livonie fut abandonnée à la Suède. Le roi de Pologne renonça à ses prétendus droits sur la Suède et la Finlande, héritage funeste de Sigismond III, premier auteur de cette guerre, dont l'issue devenait

si fatale. Au moyen de ces divers sacrifices, le roi Casimir acquit la confirmation d'une partie de son territoire, en abandonnant l'autre. Depuis cette paix, dit un historien, la Pologne cessa d'être comptée au nombre des puissances de premier ordre.

Jean Casimir, de retour à Varsovie, au lieu de cicatrizer les plaies de l'état, et de calmer les factions, se venge sur les Polonais des humiliations qu'il vient de subir. Il prétend remonter aux sources de la guerre; il dresse des listes de proscription et bannit une partie de ses sujets. Les jésuites obtiennent l'exil de la secte des sociniens. Parmi les non-catholiques qui jouissaient de la tolérance accordée par Sigismond-Auguste, on distinguait cette secte très-éclairée. Socin son fondateur, avait lui-même passé en Pologne une grande partie de sa vie. Sa doctrine se rapprochait de celle des unitaires; c'est-à-dire qu'elle ne reconnaissait ni le dogme de la trinité, ni la divinité de Jésus-Christ. Les sociniens auraient voulu la paix perpétuelle; ils condamnaient la guerre,



et l'exercice des magistratures. C'était une sorte de quakers.

Leurs ennemis prétendirent qu'ils avaient favorisé les Suédois. On prit acte de quelques désordres partiels dans les provinces; et, malgré les réclamations de toutes les sectes dissidentes, qui redoutaient pour elles-mêmes les conséquences d'un acte d'intolérance, ils furent bannis. On leur accorda deux ans pour vendre leurs propriétés; mais un petit nombre profita de cette grâce, que mille persécutions rendirent trop amère. Une portion de ces proscrits chercha un asile en Hollande. Ils y publièrent une apologie dans laquelle ils attribuèrent à l'intolérance religieuse tous les désastres de la Pologne. «La Pologne, disaient-ils, a attiré sur elle la colère céleste par les persécutions qu'elle a multipliées, non-seulement contre nous, mais contre les évangéliques, au mépris des lois et de la foi des sermens. De là sont nées les pestes, les calamités sans fin qui accablent ce peuple si florissant, si riche, si paisible, tant qu'il respecta la liberté

de conscience et de religion. Dès que le lien qui retenait tous les cultes sous les lois de l'égalité a été rompu, la patrie tout entière est tombée dans un abîme d'infortunes (1). »

Après cette facile victoire, Casimir, qui n'avait point d'héritier, prêta l'oreille aux suggestions de la cour de Versailles. Au mépris des *pacta conventa*, il voulut désigner son successeur, et ce fut sur le duc d'Enghien, fils du prince de Condé, qu'il jeta les yeux. Le prince français fut proposé à une diète ; mais la nation accueillit avec indignation une tentative contraire à ses lois. C'est alors que le grand-maréchal de la couronne, Lubomirski, caractère illustre et respecté, adressa au roi cette belle réponse : « On ne vous permettrait pas de faire pour votre fils ce que vous voulez faire pour le fils d'un étranger. » Casimir avait été imprudent : il devint injuste. Lubomirski, accusé de crimes supposés, fut disgracié ; condamné à

---

(1) Voyez le Diet de Bayle, art. *Socin*.

mort, il s'exila de lui-même, mais sa vertu n'étant pas supérieure à son ressentiment, il vint, à main armée, tirer vengeance de son affront.

C'est ici que pour la première fois nous voyons apparaître Jean Sobieski, que la fortune appelle à de si hautes destinées. Né en 1629, sous le règne de Sigismond III, à l'époque où Louis XIII gouvernait en France, Charles I<sup>er</sup> en Angleterre, et Gustave - Adolphe en Suède, d'une famille originaire de la Russie, mais d'une noblesse peu ancienne, Sobieski était déjà connu par quelques exploits. Entreprenant et ambitieux, il aspirait à s'élever aux premières dignités de l'état. Son début fut peu honorable, s'il est vrai qu'il contribua, par des manœuvres que la justice désavoue, à la disgrâce de Lubomirski, dont il recueillit l'héritage. Créé grand-maréchal à sa place, il fut chargé de le combattre, lorsque celui-ci fut devenu rebelle. D'abord Lubomirski fut vainqueur, son arrêt fut révoqué, mais la mort le frappa bientôt, et Sobieski put jouir en paix de ses dépouilles.

Ce général préludait à son illustration future ; une victoire qu'il remporta peu après sur les Tartares le couvrit de gloire. La république n'avait que douze mille hommes, peu d'argent, point de munitions. Les Tartares étaient plus de cent mille. Sobieski enlève la récolte de ses propres terres, en forme des magasins pour l'armée, sacrifie tout l'argent qu'il possède, fait d'énormes emprunts, lève huit mille soldats, et part à la tête de vingt mille hommes. Ses succès miraculeux étonnèrent l'Europe. Condé, que l'on nomme le Grand, avoua qu'il avait trouvé son maître. On ne parlait que de Sobieski. Casimir, las de la gloire de son sujet, oublié de tous les partis, sentit se réveiller sa vocation religieuse ; il parla d'abdication. Un roi inutile convenait beaucoup aux Polonais. Jean Casimir fut supplié de conserver le sceptre. Mais il résista à toutes les instances, et honora même son abdication par les conseils pleins de sagesse qu'il donna à ses sujets. « Je prévois, leur dit-il, les malheurs qui menacent notre patrie ; et plût à Dieu

que je fusse un faux prophète ! Le Moscovite et le Cosaque se joindront au peuple qui parle la même langue qu'eux, et s'approprieront le grand duché de Lithuanie. Les confins de la Grande-Pologne seront ouverts au Brandebourg, et la Prusse elle-même fera valoir les traités ou le droit des armes pour envahir notre territoire. Au milieu de ce démembrement de nos états, la maison d'Autriche ne laissera pas échapper l'occasion de porter ses vues sur Cracovie. » Heureuse la Pologne si elle eût tenu compte de cet avertissement prophétique !

Jean Casimir redevint moine, il se retira en France, fut abbé de Saint-Germain-des-Prés et de Saint-Martin-de-Nevers. Quelques historiens prétendent qu'il épousa secrètement une célèbre blanchisseuse, nommée Marie Mignot, déjà veuve d'un maréchal de France et d'un conseiller au parlement de Grenoble. Cet inconstant et faible monarque mourut en 1672. Son règne n'avait été qu'une suite de calamités.

Il est difficile dans l'histoire d'un

peuple où tout s'enchaîne, d'assigner le point précis où s'opère un changement dans la situation politique de ce peuple; toutefois, sans prétendre à une exactitude rigoureuse, nous fixerons au règne de Jean Casimir l'époque où le gouvernement électif de Pologne dégénéra en une complète anarchie. Cet état funeste, dont les premiers symptômes s'étaient développés successivement depuis plusieurs règnes, paraît devoir être attribué à plusieurs causes : 1° l'imperfection d'une constitution qui, limitant trop le pouvoir royal, exagérant le pouvoir des assemblées, avait détruit tout équilibre entre les diverses branches du gouvernement; 2° l'introduction du principe de l'unanimité, invoqué par le nonce Siciński, en 1652, et adopté avec un enthousiasme irréfléchi; principe au moyen duquel les délibérations se changèrent en combats, et le plus souvent ne purent arriver à une issue quelconque; 3° l'oppression des sectes non catholiques, consommée définitivement par l'expulsion des sociniens, et la disgrâce perpétuelle des dissidens; oppres-

sion qui produisit de sourds mécontentemens, et fit fermenter les esprits ; 4° enfin les manœuvres de l'étranger, dont l'or et les influences favorisèrent les désordres produits par les trois premières causes.

Le premier usage fait en 1652 du *liberum veto* devint l'origine de ces ruptures de diètes, regardées, dit Rulhière, chaque fois qu'elles ont eu lieu, comme une calamité publique. Dès lors, ajoute le même écrivain, la plus grande partie de la nation fit consister le plus beau droit de la liberté polonaise dans cette facilité de rompre la diète, soit par une subite évasion, soit par le seul mot *nie pozwalam*, je ne consens pas. Ceux qui exerçaient cette fatale prérogative avaient coutume de se dérober par la fuite, et, pour échapper aux ressentimens de leurs concitoyens, ils demeuraient cachés des années entières. Leurs noms ne se prononçaient qu'avec horreur ; la mémoire de leur action devenait une flétrissure dans leur famille ; d'autres plus courageux s'exposaient avec intrépidité aux premiers mouve-



mens d'une nation courroucée; le plus souvent la mort était le prix de leur témérité (1); quelquefois cependant on respectait en eux un abus dont ce peuple s'enorgueillissait.

Mais cet abus de la liberté d'opinion devint insensiblement si redoutable, que plusieurs esprits raisonnables songèrent à y porter remède. On rencontra des obstacles invincibles dans la petite noblesse, que sa pauvreté rendait plus orgueilleuse encore, et qui voyait dans le *liberum veto* une garantie contre l'oppression des grands. De là naquirent deux factions nouvelles qui troublèrent tout le règne du successeur de Jean Casimir : la faction des sénateurs et de la haute noblesse, qui voulait abolir le *liberum veto*, et celle des simples nonces, qui en réclamait le maintien. On soupçonnait l'une de vouloir établir insensiblement une monarchie tempérée; l'autre dirigeait évidemment la nation vers l'anarchie.

Sobieski était l'un des chefs de la pre-

---

(1) *Anarchie de Pologne*, tom. I<sup>er</sup>, p. 47.

mière faction appuyée par la France. L'Autriche soutenait la seconde. Casimir ayant abdiqué, Sobieski et ses partisans désirèrent l'élection de quelque étranger illustre qui, puissant par lui-même, par ses alliances et ses protecteurs, pût faire accepter à la multitude de plus sages institutions. L'histoire a conservé une lettre dans laquelle Sobieski conjurait Louis XIV de soustraire la république à *la sottie tyrannie d'une noblesse plébéienne*. Il laissait à Louis la faculté de leur donner pour roi Turenne ou Condé, ou un prince de Conti, encore enfant, dont Turenne serait le tuteur.

Mais la faction des nonces détruisit l'effet de ces intrigues. Elle alla chercher dans l'obscurité un simple gentilhomme, incapable et difforme, qui, surpris de cet honneur inattendu, ne l'accepta qu'avec terreur, et les larmes aux yeux. Il descendait de la maison des Piasts, et se nommait Michel Korbuth Wisnowieski. Il fallut le tirer d'un monastère où il s'était caché. Ce choix étrange étonna l'Europe. Jean Casimir,

apprenant le nom de son successeur, s'écria : « Quoi ! ils ont élu ce pauvre homme ! » Tout pauvre homme qu'il était, l'Autriche ne balança pas à lui donner une de ses princesses.

1671.

Le règne de Koributh, qui dura quatre ans, ne fut qu'un long combat. Une confédération, ayant Sobieski pour chef, conspira sa chute; il parvint à la dissoudre. Sobieski fut condamné à périr sur l'échafaud; mais avant que l'arrêt eût pu être exécuté, les Tartares et les Cosaques envahissent le territoire, dévastent plusieurs villes, et s'emparèrent de Kaminiéck, la seule place forte de la Pologne, et son unique rempart contre les Ottomans. Il fallait un général habile, aimé des soldats : on fut bien forcé de recourir à Sobieski. La noblesse se presse autour de lui, abandonnant le faible Koributh, qui ne sait quels conseils prendre en pareille circonstance. Il croit se tirer d'affaire en signant avec la Porte un ignominieux traité. Il cède aux Turcs Kaminiéck, l'Ukraine, la Podolie, et s'oblige à payer un impôt annuel de cent mille

ducats. Ce pacte honteux est offert à la sanction d'une diète. Sobieski se présente, et désavoue le traité au nom de la république. « Mais les Turcs ? s'écrie un sénateur..... — Les Turcs ! interrompt Sobieski : n'avons-nous pas des armes et du courage ? Et quand il faudrait succomber, ne vaut-il pas mieux mourir avec gloire que de vivre dans l'ignominie ? » Ces nobles paroles sont suivies d'une réconciliation universelle. Le danger de la patrie réunit tous les cœurs. Sobieski marche à l'ennemi et remporte une victoire complète. La république enivrée ne vit plus que son libérateur. Elle n'avait pas regretté un seul instant une perte qu'elle venait de faire : Koributh était mort la veille de la bataille.

*Depuis l'élection de Jean Sobieski, jusqu'à celle de Stanislas Poniatowski.*

(1673—1763.)

La victoire remportée par Jean So- 1674.  
bieski acheva de réconcilier les deux

factions. Un accord fut conclu. Bientôt la diète d'élection se réunit par les soins du primat, et un grand nombre de prétendans se mit sur les rangs. Mais un fait digne de remarque, c'est que Sobieski vainqueur, et qui dès long-temps aspirait au trône, loin de se présenter, affecta une profonde indifférence pour la couronne. Il travaillait secrètement pour lui-même, et proposait publiquement le prince de Condé. Ce candidat avait été rejeté, seize ans auparavant, par des motifs qui peignent bien la crédulité superstitieuse dans laquelle le clergé catholique entretenait les Polonais. Dans un pamphlet répandu contre lui, on assurait « que sa table était servie de gras le vendredi; qu'on l'avait vu danser un jour de fête; enfin, que dans un souper avec le cardinal Mazarin, il avait dit à un page : « Donnez-moi du vin dont le cardinal boit quand il est en tête-à-tête avec madame de\*\*\* (1). » Cette fois on lui reprocha sa vieillesse, qui le rendait désormais inhabile à la guerre.

---

(1) Coyer. *Hist. de Sobieski*, t. 1, p. 173.

Condé répondit énergiquement, cette année même, en gagnant la bataille de Senef.

Mais au moment où les partis étaient le plus échauffés, le palatin de Russie Jablonowski, que Sobieski avait mis dans ses intérêts, propose de donner le sceptre à celui qui l'a le mieux défendu. « Sobieski est né parmi vous, dit-il, il vous a menés à la victoire, il vous a éclairés dans le sénat et dans les diètes, il a soutenu la couronne, et saura la porter. En cherchant un roi chez l'étranger, voulez-vous faire dire que la Pologne ne produit point de héros. » Cinq palatinats s'écrient : *Vive Sobieski!* nous périrons tous, ou nous l'aurons pour roi ! Un mouvement électrique entraîna le reste des Polonais. Les Lithuaniens seuls s'opposaient à l'élection.

Ils disaient que Sobieski avait épousé la fille d'un simple officier français (le marquis d'Arquien, capitaine des gardes du frère du roi de France), et que les Polonais ne pouvaient recevoir une reine d'une si médiocre extraction. Ils ajoutaient que Sobieski était Piast, et

que le mauvais succès de l'élection de Michel Koributh devait dégoûter des membres dégénérés de cette famille. Mais ces deux objections cachaiert un motif que l'on ne pouvait avouer. Le grand général de Lithuanie, Pac, était jaloux de la gloire de Sobieski, et ce sentiment l'avait rendu son ennemi personnel.

Sobieski fut néanmoins élu, mais on lui imposa la condition de fournir de ses propres deniers la solde de l'armée pendant six mois et de recouvrer Kaminnieck. On lui remit le diplôme d'électeur dans l'église de Saint-Jean; et un orateur, suivant l'usage, félicita la Pologne de son choix. Voici quelques phrases de cette harangue, monument bizarre d'éloquence et de mysticité.

« Comme autrefois saint Jean préparait les voies au Messie, dit l'orateur, ainsi la république, en donnant le diplôme de la royauté à Jean Sobieski, prépare les voies à son seigneur dont le nom est *Jean*. La vierge Marie sanctifia Jean dans le sein de sa mère; la reine Louise-Marie, épouse de Casimir, avait



rempli de bénédictions le roi Jean, en le mariant avec Marie d'Arquien, cet océan de qualités évangéliques... C'est un samedi, veille de la Trinité, que nous sommes tous réunis pour élire Jean. Il est lui-même une trinité, *notre enfant, notre père et notre roi*, etc.» L'auteur de ce singulier discours n'était point un moine ; c'était le palatin de Culm, Gninski (1).

Sobieski prit le nom de Jean III. Son règne, qui fut glorieux, dura vingt-trois ans. On a beaucoup loué ce monarque, et plusieurs de ses actions justifient cet enthousiasme. Toutefois les éloges paraissent exagérés. S'il fut l'un des plus grands capitaines de son temps, s'il posséda à un degré assez éminent, le génie administratif, l'histoire ne doit pas dissimuler les taches qui défigureraient ce grand caractère. Il n'eut presque jamais d'autre mobile que son intérêt personnel, et même sa passion pour l'argent. Rapportant tout à lui, plus d'une fois il préféra aux guerres

---

(1) Coyer. *Hist. de Sobieski*, t. II, p. 23.

vraiment utiles à la Pologne des expéditions qui flattaient son ambition. Sobieski ne respecta pas toujours les libertés polonaises ; on croirait qu'il fut jaloux de la puissance des souverains absolus. Sur le trône de France, il eût ressemblé à Louis XIV : même ambition, même penchant pour des guerres brillantes et funestes. Ajouterons-nous à ce parallèle un fait moins honorable : Louis XIV dans sa vieillesse était l'esclave d'une femme, et le sujet d'un jésuite ; Sobieski fut subjugué par Marie d'Arquien, et dirigé par le jésuite Vota ? Il faut imputer la plupart de ses fautes à cette double influence. Enfin la pensée constante de Sobieski fut de rendre le trône héréditaire dans sa famille.

1665. Ce prince commença par tenter de reconquérir l'Ukraine ; il échoua d'abord, mais il reprit bientôt ses avantages.
1676. Kara-Mustapha, jeune présomptueux élevé dans le sérail, fut complètement battu. Une nouvelle armée musulmane crut devoir signer un traité de paix, qui dispensa la Pologne de l'impôt accordé par Michel, et toujours réclamé par les

Turcs, et qui lui fit recouvrer quelques portions de l'Ukraine. Mais Sobieski, victorieux, ternit sa gloire par une faiblesse orgueilleuse. Louis XIV lui envoya l'ordre du Saint-Esprit, et il l'accepta, malgré les usages polonais, et l'opinion publique qui réprouvait ces distinctions.

Une intrigue de famille, conduite 1678.  
par la reine de Pologne, fit naître à cette époque entre Sobieski et Louis XIV une inimitié qui ne s'éteignit plus durant tout le règne de ce dernier. Abandonné de la France, Sobieski tourna ses regards vers une puissance rivale. Il conclut un traité d'alliance offensive et défensive avec l'empereur Léopold; il ne fut pas long-temps sans se voir forcé d'en remplir les conditions.

La Porte armait; on douta quelque 1682.  
temps de ses intentions; mais il fut enfin évident qu'elle menaçait l'Autriche. Léopold, dépourvu des moyens de résister, réclama l'assistance de son allié. Mais l'intérêt de la Pologne combattait la proposition de l'empereur : Kamienieck était toujours au pouvoir des

Turcs, et les Polonais eussent préféré porter leurs forces vers une place utile à la sûreté de la république. Sobieski voyait d'un côté le bien public, et de l'autre une gloire européenne : il préféra la gloire. Un incident faillit cependant le brouiller avec Léopold. Ce prince était vain et médiocre ; chez lui l'orgueil et un entêtement ridicule suppléaient aux vertus royales. Il refusa de donner à Sobieski le titre de *majesté*. Le roi de Pologne fit de ce titre la première condition de tout traité. Léopold s'humilia.

1683. Cependant l'Autriche, envahie par les Turcs, était menacée de périr. Tékéli, à la tête des Hongrois révoltés, prêtait main-forte aux infidèles. Léopold fuit sa capitale ; la reine, sa femme, le suit malgré sa grossesse. La famille impériale couche dans un bois sur un peu de paille. Léopold, adouci par le malheur, écrit à Sobieski : « Sire, nous attendons votre majesté, persuadé que si votre royale personne veut bien paraître à la tête de nos troupes, la défaite des Turcs sera certaine. » Le moyen de résister à une si belle missive ! Sobieski se hâte

d'accourir ; son armée le suit de près. La cavalerie était superbe ; mais l'infanterie était mal vêtue. On conseilla au roi de la faire arriver pendant la nuit.

« Non, dit le prince ; c'est une troupe invincible qui a fait serment de ne jamais porter que les habits de l'ennemi. Dans la dernière guerre, ils étaient tous vêtus à la turque (1). »

Les Ottomans assiégeaient Vienne ; Sobieski leur offre le combat le 12 septembre, et remporte une victoire qui sauva la chrétienté. Soixante-quatre mille hommes en font fuir trois cents mille. Cette victoire suffirait pour immortaliser un héros. Elle releva le trône de Léopold ; mais avec le sceptre elle rendit à ce prince incorrigible tout son orgueil. On eût dit qu'il ne pardonnait point à Sobieski le service qu'il en avait reçu. Il suspendit sa marche pour n'être pas témoin de son triomphe. Il fallait cependant avoir une entrevue. Comment le recevrai-je ? demanda Léopold au duc de Lorraine : *A bras ouverts,*

---

(1) *Histoire de Sobieski*, tom. II, p. 163.

*s'il a sauvé l'Empire*, répondit ce héros, qui savait honorer un rival : ce n'était pas le compte de l'empereur. Il arrêta que Sobieski serait reçu en pleine campagne, comme par une rencontre imprévue. La réception eut lieu ; Léopold ne parla que des services rendus par les empereurs à la Pologne. Il lâcha pourtant le mot de reconnaissance. Alors Sobieski, tournant la bride de son cheval, lui dit indifféremment : « Mon frère, je suis bien aise de vous avoir rendu ce petit service. » Puis, lui montrant son fils, « C'est un prince, lui dit-il, que j'élève pour le service de la chrétienté. » Un des palatins présents étant descendu pour baiser la botte de l'empereur, Sobieski l'arrêta : « Palatin, point de bassesse, » lui dit-il, et l'entrevue fut terminée.

Sobieski n'eut pas seul à se plaindre de l'ingratitude de Léopold. Ce prince ne reconnut les services d'aucune des puissances qui l'avaient délivré de l'ennemi.

Il refusa durement à l'électeur de Saxe un honneur militaire pour un

prince de sa maison. Il abandonna plus tard Auguste II, fils du même électeur et roi de Pologne, aux armes victorieuses de Charles XII.

Il ne voulut pas permettre que Potocki, le premier sénateur de Pologne, fit élever une pyramide à son fils sur le territoire de Vienne, arrosé du sang de ce jeune héros.

Il refusa des quartiers d'hiver à l'armée polonaise.

Rome, alors dévouée aux empereurs, partagea l'ingratitude de Léopold. Innocent XI, pape autrichien, institua une fête où l'on voyait sur un drapeau la figure de l'empereur et la sienne. Mais tout le monde parlait de celle qu'on n'y voyait pas (1).

Sobieski, vainqueur, voulut anéantir entièrement les Turcs; la fortune changea d'abord; mais il prit bientôt sa revanche. Son armée se livra à des actes de cruauté qui ont déshonoré cette victoire aux yeux de la postérité. Alors,

---

(1) *Hist. de Sobieski*, t. II, p. 214 et 215.



mécontent de Léopold, il retourna à Cracovie.

1684. On était peu satisfait de la gloire qu'il venait d'acquérir sans profit pour la république. Les Polonais auraient volontiers sacrifié toute cette illustration pour la conquête de Kaminieck. Toutes les diétines sommèrent le roi d'investir cette place. Il s'y rendit aussitôt ; mais le vainqueur de trois cent mille Turcs échoua devant un simple séraskier (1), qui ne commandait qu'à des hordes de Tartares.

Il chercha à dédommager les Polonais par des soins pacifiques. Il encouragea les lettres ; il aimait les arts de la paix, la musique, la peinture, la poésie, l'éloquence. La Pologne, dit un historien, aurait peut-être produit alors des Sully, des Lebrun, des Corneille, des Bossuet, si elle avait été moins agitée de factions et de guerres. Sobieski se délassait dans le sein de l'histoire et des sciences. En lisant, il avait toujours un crayon à la main, et toutes ses remar-

---

(1) Général.

ques étaient autant de traits de génie ou de réflexions lumineuses (1). Enfin cet amour éclairé des lettres et des sciences lui eût acquis la reconnaissance publique, s'il ne s'était laissé subjugué par un jésuite, savoyard de naissance, autrichien d'inclination, qui lui inspira le goût des conversions, et l'assiégea des plus funestes conseils.

Sobieski ne fit presque plus aucun acte qui ne fût une faute. Dans une diète, un palatin l'accusait, avec raison, d'avoir violé les lois, il le menaça de lui faire sentir la pesanteur de son bras. C'était le même Pac, qui s'était jadis battu en duel avec lui. « Souvenez-vous, lui répondit ce fier républicain, qu'au temps de notre égalité, vous avez senti vous-même ce que je savais faire en ce genre. » Les Turcs lui firent offrir une alliance, et la restitution de Kaminiéck; le vœu de la nation était qu'il acceptât. Mais Léopold lui offrait en même temps de l'aider à usurper la Moldavie et la Valachie, pour en mettre la souverai-

---

(1) Coyer. *Hist. de Sobieski*, t. III, p. 15.

niété dans sa maison; et Sobieski refusa l'alliance de la Porte et la reddition de Kaminieck. Il marcha en Moldavie; mais l'empereur manqua à sa parole, et il fut obligé de revenir après avoir sacrifié inutilement une armée. La Russie, qui était alors en paix avec la Pologne, lui envoya des ambassadeurs; et, pour les recevoir, il fit asseoir son fils Jacques près de lui sur son trône, le désignant ainsi comme son successeur, au mépris de la loi qui lui interdisait cette désignation.

Dans le traité d'alliance de Léopold, qu'il conclut à la même époque avec la Russie, contre les Turcs et les Tartares, il lui céda les villes de Smolensk et de Kiow, le palatinat de Czernichow, et le duché de Novogorod Siewiercz. Le besoin de faire ces concessions lui arracha, dit-on, des larmes; mais comme elles avaient un but tout personnel à Sobieski, elles lui ont été de tout temps reprochées par les Polonais qui ne les ont jamais ratifiées, quoique la Russie n'ait pas cessé de s'en prévaloir. Enfin une portion de la population de la Rus-

sie polonaise et de l'Ukraine suivait la religion grecque : Sobieski, poussé par son directeur, employa tous les moyens pour les convertir. Le pape lui adressa des capucins, et après quelques contestations, il les admit en Pologne.

Tant de fautes indisposèrent peu à peu les Polonais. On accusait surtout la reine, qui s'unissait aux jésuites pour donner des conseils despotiques à Sobieski. On lui reprocha ses torts en pleine assemblée. L'évêque de Culum alla jusqu'à lui dire : « Ou cessez de régner ou réglez justement. » Le roi combla la mesure en autorisant la condamnation et la mort d'un gentilhomme lithuanien, nommé Lizinski, accusé d'avoir dans un livre ridiculisé quelques superstitions populaires. Le malheureux fut livré au bûcher, au mépris de toutes les lois humaines.

Nous omettons le détail de plusieurs <sup>1688-</sup> tentatives inutiles que fit Sobieski, soit <sup>1690.</sup> pour conquérir la Valachie, soit pour reprendre Kaminiéck. Les factions, que l'ascendant de son génie avait enchaînées long-temps, reparurent vers la

fin de son règne, et troublèrent ses derniers jours. Plusieurs diètes furent aussitôt rompues que commencées; le prince éprouva une longue maladie qui minait insensiblement sa constitution. Il mourut le 17 juin 1696. La réputation de ce monarque fut beaucoup plus grande en Europe que dans son propre pays. Charles XII, qui honorait par-dessus tout les conquérans, s'écria en apprenant sa mort : *Un si grand roi ne devait pas mourir.* Mais les Polonais, qui préféraient à tout leur orageuse liberté, le regrettèrent peu; et leur inquiétude démocratique les aveugla même sur les hautes qualités d'un roi auquel l'histoire ne peut contester le mérite d'avoir retardé pendant vingt ans la ruine de la république. L'anarchie, qui avait fait de funestes progrès sous le règne de Jean Casimir, long-temps suspendue par le dernier grand roi qu'ait eu la Pologne, reprit à sa mort son activité dévorante; et précipita d'abîme en abîme un grand peuple, aux vertus duquel il ne manquait que de meilleures lois.

1697. D'effroyables désordres signalèrent

l'interrègne qui suivit la mort de Sobieski. La reine sa femme, détestée des Polonais, voulait placer l'aîné de ses fils sur le trône; mais la France, qui avait d'autres desseins, l'ayant abandonnée, elle fut contrainte à la fuite. La cour de Versailles offrait le prince de Conti, demandé jadis à Louis XIV par la faction des grands. Son ambassadeur, l'abbé de Polignac, esprit fin et fertile en ressources, poëte et négociateur, prodiguait les promesses, et ses succès furent d'abord rapides et considérables; mais l'électeur de Saxe, Frédéric-Auguste, s'étant tout à coup mis sur les rangs, l'or de ses ministres balança bientôt le prince français, auquel sa fortune ne permettait pas d'aussi grandes prodigalités. La vénalité avait fait de funestes progrès; la couronne était pour ainsi dire mise à l'enchère.

Le prince de Conti fut élu par une faction puissante; un parti nombreux nomma en même temps Frédéric-Auguste. L'un fut proclamé par le primat, l'autre par l'évêque de Cujavie. De part et d'autre on chanta le *Te Deum*; de part

et d'autre on s'envoya le nom d'usurpateur. Mais le prince de Conti n'avait point de troupes à ses ordres, et dix mille Saxons tranchèrent la difficulté. A dater de cette époque, la république reçut ses rois par la force des armes étrangères.

1698.

Frédéric-Auguste II était, dit Voltaire, un prince encore plus connu par sa force de corps incroyable que par sa bravoure et la galanterie de son esprit (1). L'ascendant de son caractère et la puissance de ses relations eussent pu devenir utiles à ses nouveaux sujets, si, d'un côté, le projet qu'il n'abandonna jamais d'établir le pouvoir absolu, et de l'autre, la part qu'il voulut prendre à la lutte entre le czar Pierre et Charles XII, ne se fussent combinés pour faire de son règne la période la plus désastreuse peut-être que la fortune eût jusqu'ici réservée aux Polonais. Les intentions despotiques d'Auguste II aliénèrent les auteurs de son élection, et accrurent l'influence de ceux qui l'a-

---

(1) *Histoire de Charles XII.*



vaient combattue. Le rôle qu'il voulut jouer dans la querelle élevée entre Charles XII et Pierre I<sup>er</sup> était désapprouvé par la nation dont il ne fut point soutenu. Son obstination à maintenir en Pologne des troupes saxonnnes acheva de révolter les esprits, et il fut bientôt regardé comme un usurpateur. Une paix avec la Porte, et qui rendit, avec Kamienieck, plusieurs places envahies dans la Podolie et dans l'Ukraine, fut le seul acte populaire du règne de Frédéric-Auguste.

Tout contribuait alors à la ruine du prince et de son état. L'un et l'autre se trouvèrent pour ainsi dire serrés entre la Russie et la Suède, qui les écrasèrent dans leur choc. Auguste II supportait seul les défaites de Pierre, son allié, et Pierre ne faisait point partager à Auguste le fruit de ses succès. La Pologne était le théâtre du combat; d'incroyables calamités pesèrent sur ses provinces. Ces républicains, non moins imprudens qu'infortunés, se partageaient entre l'étranger vainqueur et leur roi vaincu. Un accord entre la Suède et la

Russie les eût anéantis dès cette époque, s'il eût été possible.

Tandis que la Pologne périssait en détail, par ses propres dissensions et par le fer ennemi, à côté d'elle, le czar Pierre, civilisant des sujets barbares, alliant le génie des arts au génie du despotisme, favorisant l'industrie et le commerce, les lettres et les sciences, formant ses sujets à la discipline militaire, créait l'empire de Russie, et jetait les fondemens de la puissance formidable qui, après avoir englouti la Pologne, menace aujourd'hui l'Europe entière. La république, livrée aux factions, perdait ses forces, et la Russie grandissait; et la Prusse, par une progression moins aperçue, mais non moins réelle, prenait de sensibles accroissemens. Frédéric-Auguste, occupé du double soin de résister aux Polonais et à ses ennemis étrangers, ne faisait rien pour la stabilité d'un royaume qui tombait par degrés en dissolution.

L'origine de la guerre élevée entre la Pologne et la Suède fut au reste un effet de l'imprudence de Frédéric.

Charles XII, jeune encore, n'annonçait pas ce qu'il devait être un jour. Le roi de Pologne et le czar Pierre crurent qu'il serait facile de triompher d'un enfant. On attaqua d'abord la Livonie suédoise; mais Charles prend bientôt un essor inattendu. Après avoir combattu dans ses propres états, il s'avance en Pologne; unissant l'adresse à la force, il profite des troubles du pays vaincu, s'attache la faction ennemie d'Auguste II, et, séparant la cause de la Pologne de celle de son roi, il affecte de ne combattre en ce dernier qu'un usurpateur. La victoire le conduisit jusque dans Varsovie, et là, l'influence du conquérant parvint à faire prononcer la déchéance de Frédéric. On voulait lui substituer Jacques Sobieski, devenu cher à la nation depuis qu'Auguste avait perdu son amour; mais ce prince et l'un de ses frères ayant été faits prisonniers par le roi déchu, et le troisième n'ayant pas voulu profiter du

1704.

d'esprit et d'une probité reconnue , mais qui défendit faiblement un trône illégitimement acquis. Il n'y avait plus alors de république ; il n'y avait que des vainqueurs et des vaincus.

1706. Frédéric combattit quelque temps pour son trône. Subjugué de nouveau par Charles XII , il se vit menacé de perdre ses états héréditaires ; Charles le contraignit non - seulement à renoncer au trône , mais poussa la cruauté jusqu'à le forcer de complimenter Leczinski sur son avènement.

1709. Le court règne de Stanislas Leczinski s'efface au milieu des grands événemens qui captivaient l'Europe. L'histoire , pleine des récits de la vertu de ce prince , se tait sur ses actes politiques. Charles XII seul soutenait son trône ; il fut vaincu à Pultawa , et Frédéric-Auguste II ressaisit sans obstacle une couronne mal défendue. Le pape , qui n'aimait point l'hérétique Charles XII , annula l'élection de Stanislas ; celui-ci trouva quelques soldats , mais il aima mieux combattre pour son bienfaiteur que pour son sceptre ; il défen-

dit en Suède la cause de Charles XII , prisonnier en Turquie ; ensuite , pressé d'abdiquer un périlleux honneur, il ne crut pas devoir le faire sans consulter le monarque captif. Son voyage en Turquie, sa captivité, son entrevue avec Charles XII ne sont pas de notre sujet.

De retour en Pologne, Frédéric publia un long manifeste pour justifier sa conduite. Un gentilhomme, trouvant ce faste de paroles ridicule, le jugea par cette épigramme qui renferme toute l'histoire de cette restauration ; Auguste lui avait demandé son avis : Il fallait dire tout simplement, répondit-il : « Attendu que le roi de Suède a été battu à Pultawa, je suis remonté sur le trône. »

Ce prince trouva son royaume dans un déplorable état ; il n'offrait qu'un spectacle de dévastation et de ruines. La terre, inculte et déserte, refusait de nourrir ses habitans : les peuples de la campagne ne vivaient que d'écorces d'arbres. La misère fut si affreuse en Lithuanie, que, si l'on en croit un au-

teur polonais, on vit des paysans dévorer leurs seigneurs (1).

1715. Auguste n'avait point renoncé à se venger de Charles XII : mais un grand danger que courut la Pologne l'y força. L'alliance prolongée qu'il avait entretenue avec le czar avait insensiblement donné à ce monarque une influence progressive sur les affaires de la Pologne. Pierre I<sup>er</sup>, conseillé par le baron de Gœrtz, ministre habile, conçut l'idée de s'approprier les états de son allié. Il fut sur le point de s'unir à Charles XII pour détrôner Auguste et rétablir Stanislas. Le projet fut découvert; Gœrtz promit d'y renoncer. La mort de Charles XII, arrivée en 1718, et celle de Pierre I<sup>er</sup> en 1725, ajournèrent l'exécution de ce projet, qui était devenu, sur la fin de la vie du czar, le mobile principal de sa politique.

1717. Cependant Auguste songeait toujours à établir le pouvoir absolu. Rendre son autorité arbitraire lui paraissait le seul remède aux maux que la Pologne ve-

---

(1) Rzaczinsky. Tract. XV, sect. I<sup>re</sup>.

nait d'éprouver. L'armée saxonne, répartie dans les provinces, rendait l'oppression de plus en plus sensible, et tandis que la population entière languissait dans l'indigence, Auguste, par son faste et ses plaisirs, semblait insulter à la misère publique. Attirés à la cour, domptés par les faveurs, les grands n'opposaient plus au joug qu'une faible résistance. Mais la simple noblesse voulut sauver une patrie que ses calamités lui rendaient plus chère. Le massacre de quelques Saxons fut le signal de la guerre. Une confédération générale, lentement formée, mais unie, détruisit toute la cavalerie saxonne. Un grand citoyen, vrai Cincinnatus, Lédukoski, était à la tête des confédérés. Auguste effrayé recourut à la protection du czar, et la paix fut conclue sous la redoutable médiation du plus dangereux ennemi de la république, que tout conspirait à livrer à la Russie. Lédukoski, après la signature du traité, se présenta devant le roi et lui dit : « Sire, nous paraissions devant vous sans baisser les yeux, parce que nous



n'avons rien à nous reprocher. Puis-  
siez-vous vivre de longues années, et  
régner désormais sur nous avec plus de  
bonté! (1) » et il repartit aussitôt pour  
reprandre dans la province la vie de  
simple citoyen; singulier, mais sublime  
spectacle d'une nation généreuse com-  
battant pour sa liberté sur les cendres  
de sa patrie.

Le roi de Pologne se résigna en cher-  
chant à corrompre une nation qu'il n'a-  
vait pu vaincre. Livré à la mollesse et  
au luxe, il inspira aux Polonais le goût  
des voluptés. Son plus beau régiment  
de dragons fut donné à Frédéric Guil-  
laume, roi de Prusse; en échange de  
douze grands vases de porcelaine. Les  
Polonais avaient perdu, pendant son  
règne, la force matérielle; ils perdirent  
désormais cette force morale qui seule  
eût pu les rendre invincibles. Les som-  
mes, jusqu'alors modestes et retirées,  
se jetèrent dans les jouissances du luxe;  
un grand nombre s'abandonna au dés-  
ordre; quelques-unes se livrèrent à la

---

(1) Rulhière, *Anarchie de Pologne*, t. II.

faveur et à l'intrigue; et ce naufrage universel des mœurs ne fut accompagné d'aucun des bienfaits de la civilisation.

Les Polonais s'endormirent quinze ans dans le luxe et la mollesse. Une seule fois, la république fut menacée <sup>1728.</sup> de nouveaux désordres; et ce fut le fanatisme des jésuites qui l'exposa à ce danger. Les jésuites s'étaient établis dans la ville de Thorn, la seule cité polonaise où le luthéranisme exercât encore la puissance du nombre. La présence de ces religionnaires importunait les successeurs d'Ignace. Ils suscitérent à dessein une rixe entre quelques-uns de leurs écoliers et des enfans luthériens. Ces derniers, insultés sans motif, à la suite d'une procession publique, se plaignirent à leurs parens, qui, ne pouvant obtenir réparation, s'assemblèrent en tumulte aux portes du collège. On les repousse avec outrage. Ils s'irritent, forcent la maison, et, de plus en plus provoqués, pillent l'église, et traînent dans les ruisseaux une image de la Vierge. Tout le clergé polonais jeta les hauts cris : les séna-

teurs ecclésiastiques demandèrent vengeance. Une diète se tint dans ces conjonctures; le fanatisme y domina. Une commission, nommée avec un pouvoir souverain, entendit les jésuites accusateurs, et prévenue par eux, voulut *venger Dieu*. Des troupes investirent la ville de Thorn; deux vieillards, magistrats l'un et l'autre, périrent sur un échafaud, et plusieurs citoyens furent livrés au bûcher. Une colonne s'éleva dans la place publique en mémoire du forfait et de la punition, et dès lors le culte luthérien fut dépouillé de toute espèce de privilèges.

Cet événement eut les conséquences les plus funestes. Les dissidens se plainquirent, et le sentiment de leur impuissance les porta à réclamer une assistance étrangère. Les catholiques se tinrent sous les armes, et Auguste, toujours prompt à profiter des circonstances, offrit à ces intolérans l'appui des troupes saxonnes, qui, par un bizarre contraste, étaient elles-mêmes luthériennes. Ses offres ne furent point acceptées. On assure que ce prince

éprouva une telle douleur en voyant s'échapper la dernière occasion de rendre son pouvoir absolu, qu'il sollicita le kan des Tartares d'envahir les frontières de la Pologne, afin de trouver le moyen de faire accepter à la république ses dangereux secours. Sa mort prévint l'effet de si coupables calculs : il acheva de vivre le 1<sup>er</sup> février 1733.

Nous avons vu Stanislas Leczinski monter sur le trône et en descendre presque aussitôt; ce monarque fugitif <sup>1733.</sup> avait, par une destinée singulière, fait sa fille reine de France. Soutenu par la cour de Versailles, il se présente pour succéder à Auguste II. Des sommes considérables furent prodiguées, et la vertu de Stanislas fit le reste. Soixante mille suffrages lui décernèrent la couronne. Mais cette élection ne convenait pas à la Russie, qui semble désormais destinée à donner des souverains à la Pologne. Trois armées se présentent aux frontières, Saxons, Russes, Impériaux. Ces formidables alliés se prétendent les gardiens des droits de la république polonaise. Ils pénètrent sur

le territoire, s'arrêtent sur les bords de la Vistule, et, le jour même où le terme légal des élections expirait, quelques gentilshommes, dont plusieurs furent amenés enchaînés, réunis dans une auberge, sur une route, au milieu des bois, élurent Frédéric-Auguste III, fils du dernier roi. Le droit de ce prince reposa sur ce simulacre d'élection.

Stanislas fuit sa capitale, se renferme dans la ville de Dantzic; mais, médiocrement soutenu par la France, il ne put triompher malgré la valeur héroïque des Dantzicois et la fidélité d'un grand nombre de Polonais. Cette lutte entre Auguste et Stanislas entraîna l'Europe presque entière dans une guerre de trois années, qui se termina par un traité entre Vienne et Versailles, et par un édit de pacification consenti en 1736, par une diète polonaise. Dans cette diète, on déclara infâme quiconque, dans un interrègne, appellerait des troupes étrangères. Les chaînes des dissidens furent appesanties par une loi plus sévère qu'aucune de celles qui l'avaient précédée. L'intolérance reli-

gieuse s'unissait à l'anarchie pour aggraver le sort de la république.

Frédéric-Auguste III régna trente ans sans que l'histoire ait pu s'appesantir sur aucun acte de son gouvernement. Ce prince, dépourvu de talens et d'énergie, avait un esprit si paresseux et si borné, qu'il ne put jamais apprendre la langue de son royaume. Sa physionomie muette et morne, dit Rulhière, n'avait aucun caractère, si ce n'est quelque fierté. Son unique passion fut pour la chasse (1). Fastueux par habitude, il se ruinait en munificence sans l'aimer, en tableaux sans s'y connaître. Son ministre favori, le comte Brühl, chasseur infatigable comme lui, n'eut d'autre talent que de caresser ses fantaisies. Mais pour les satisfaire il chargea la banque de Saxe de plus de billets qu'elle n'avait de fonds, et il mit les emplois de la république à l'enchère. Il ne manquait à ce ministre absurde et vain que d'être dévot. Un jour des étrangers qui avaient pénétré par sur-

---

(1) *Anarchie de Pologne*, tome I<sup>er</sup>.

prise dans ses appartemens, l'aperçurent à genoux, le visage contre terre, devant une table illuminée comme le sont les sarcophages funèbres.

Pendant la plus grande partie de ce règne, la Pologne, par une étrange singularité, associa l'anarchie et le repos. Les divisions intestines qui, depuis la mort de Pierre I<sup>er</sup>, jusqu'au règne de Catherine II, déchirèrent la Russie, auraient pu lui fournir le moyen de recouvrer sa liberté; mais la politique du prince et du favori consistait dans une dépendance entière de la Russie. Ils ne pensaient qu'à se concilier la bienveillance de cette cour. Ils favorisaient les Polonais avilis qui s'y rendaient pour rivaliser de bassesses et d'adulation. La main des Polonais eux-mêmes appesantissait le joug de l'étranger.

Les diètes, à peine assemblées, étaient aussitôt rompues. Rien ne s'achevait; aucune proposition législative n'arrivait à un résultat. Pendant trente années un des plus grands royaumes de l'Europe resta sans administration. Il subsistait cependant; mais comme ces édifices



ruineux qui , debout tant qu'aucun souffle ne les ébranle , vont tomber avec fracas au premier aquilon. On a peine à concevoir une pareille situation. La sûreté régnait dans les villes , et même dans les campagnes. On n'entendait parler d'aucun crime. Les dissidens eux-mêmes respiraient sous un premier ministre luthérien. Les mœurs, altérées dans les hautes classes de la société, fleurissaient parmi la simple noblesse et la bourgeoisie. Trompés par ce calme universel, quelques Polonais, croyant avoir enfin réalisé l'utopie des philosophes, regardaient cette anarchie comme le plus beau système de gouvernement qui eût été établi sur la terre.

Mais les plus sages prévoyaient les dangers que pouvait courir, au premier ébranlement, une nation sans armée, sans administration, sans aucune espèce de gouvernement. Plusieurs maisons illustres ou puissantes méditaient des projets de réforme, afin de faire cesser cet état périlleux ; mais, divergentes ou opposées dans leurs vues, elles se divisèrent bientôt, et chacune

d'elles , s'environnant de fauteurs et de créatures , il en résulta plusieurs factions qui , faibles d'abord , s'accrurent successivement , passèrent des intrigues aux ressentimens , et donnèrent le dernier coup à la république. Dans ces temps malheureux, les Polonais divisés, sans moyen d'action dans des diètes ou dans les diétines souvent ensanglantées, ne pouvaient rien par eux-mêmes, et quiconque voulait opérer un changement , même avantageux , ne pouvait compter sur d'autre soutien que l'étranger ; ainsi l'une de ces factions, celle des Czartoryski , ne voyait de moyen de salut que dans l'intervention de la Russie , et celle des Potocki n'espérait que dans la France.

La maison de Czartoryski descendait des Jagellons. Puissante par sa naissance plus que par sa fortune , elle en avait conçu un orgueil qui lui rendait pénible le principe de l'égalité républicaine : aussi les réformes qu'elle proposait tendaient-elles sensiblement à l'aristocratie. Les Czartoryski croyaient la république désormais impossible chez

un peuple dont les mœurs avaient dégénéré, et qui, environné de voisins puissans, avait besoin pour leur résister de l'unité monarchique. Les Czartoryski voulaient, en conséquence, abolir le *liberum veto*, rendre la couronne héréditaire, et accroître les prérogatives royales. Ces changemens, condamnés par l'opinion publique, faisaient soupçonner leurs auteurs de vues personnelles.

La maison Potocki avait pour appui le primat et un grand général. Moins personnelle que les Czartoryski, elle ne s'accordait avec eux que sur la nécessité d'abolir la loi de l'unanimité. Opposée dans tout le reste, elle eût voulu amener la république à une liberté solide, en resserrant l'autorité royale, par des nouvelles lois sur la distribution des grâces. Le *liberum veto*, l'un des plus grands obstacles au pouvoir absolu, étant aboli, elle voulait dédommager la nation en lui donnant de nouvelles garanties contre la puissance exécutive.

Malgré cet état des esprits, la tranquillité de la Pologne n'avait point été troublée depuis seize ans, lorsque des

manœuvres étrangères donnèrent à ces factions l'occasion de se manifester, et de diviser la république. Le système politique de l'Europe, ébranlé de toutes parts, était sur le point de se dissoudre. Les anciennes alliances allaient céder à de nouveaux traités. Dans cette situation, la France et l'Angleterre jetèrent à la fois les yeux sur la Pologne, et s'efforcèrent de s'attacher cette puissance expirante. L'Angleterre avait obtenu une armée de cent mille Russes ; elle voulait que la Pologne leur fournît un passage. Elle voulait en outre confédérer la Russie, la Saxe et la Pologne ; son ambassadeur, le chevalier Williams, intriguait puissamment près de la cour de Varsovie. La France, au contraire, désirait relever l'ancienne barrière de la puissance russe, et s'efforçait d'engager la Pologne à refuser le passage. Elle offrait son alliance, elle promettait même de travailler à rétablir la république dans sa première splendeur. Son ambassadeur était le comte de Broglie.

1755. Mais cette double négociation n'eut pas de suite, et les deux partis perdi-

rent bientôt leurs appuis respectifs. La cour de France offrait un contraste singulier. Louis XV, faux et timide par caractère, jouait un double rôle : en même temps qu'il approuvait publiquement la politique de ses ministres, il agissait en secret contre eux ; il avait des agens particuliers avec lesquels il entretenait une secrète correspondance ; la ruse était-elle découverte, aussi lâche que perfide, le monarque sacrifiait ses agens cachés qui allaient expier à la Bastille leur confiance dans le monarque. Le comte de Broglie était l'un de ces ministres occultes, et la mission qu'il avait reçue directement du roi était désavouée par les ministres français. On l'abandonna : la France changea soudain de politique. La guerre de sept ans venait de commencer, et dans cette ligue de l'Europe contre le roi de Prusse elle avait besoin de ménager la Russie.

Cependant le grand Frédéric, seul <sup>1756.</sup> contre tant d'ennemis, achevait de changer la politique européenne ; il s'alliait avec les Anglais, et envahissait su-

bitement la Saxe. Auguste, alors dans ses états héréditaires, était forcé de fuir Dresde, et de chercher un asile dans son royaume électif. Les Polonais, toujours généreux, lui offrirent de l'aider à reconquérir la Saxe; mais l'absurde comte Brulh, craignant de ranimer l'énergie de cette nation s'il lui laissait prendre une attitude militaire, ne rougit pas de préférer l'appui d'une armée russe.

Cent mille Russes entrèrent donc sur le territoire. Brulh les regardait comme des vengeurs, et encourageait toutes leurs vexations. Ils demandent qu'on leur livre Dantzic, afin, disent-ils, de se ménager une retraite assurée. Les bourgeois de cette ville eurent le courage de les recevoir avec du canon. Elbing, Thorn, et plusieurs autres villes sans résistance leur furent livrées. Sans argent, sans crédit, cette armée ne vivait que de brigandage. Elle trouvait dans la terreur qu'inspirait le roi de Prusse le prétexte de perpétuer son séjour en Pologne; elle y demeura pendant six ans. Vainement les Polonais se plainquirent de cette intolérable oppression : le ministre Brulh,

loin de s'opposer aux Russes, devint le délateur des opprimés.

Dans le même temps, le trône de Russie changea de maître : à l'impératrice Elisabeth succéda le grand duc Pierre III, et cette révolution, loin d'adoucir le sort des Polonais, ne fit que l'aggraver. Pierre III fit la paix avec le roi de Prusse, et conclut avec lui une alliance menaçante. Leur traité renfermait des clauses relatives à la Pologne, comme si dès lors il eût été entendu que cette nation appartenait aux deux puissances contractantes. La clause la plus remarquable était l'obligation qu'elles prenaient de réunir leurs efforts pour placer un Polonais sur le trône après la mort d'Auguste. On verra plus tard les motifs de cette stipulation, et les conséquences qui en résultèrent. Les deux contractans s'engagèrent de plus à protéger les dissidens et les catholiques grecs.

Les factions qui divisaient la Pologne, également effrayées, étaient sur le point de s'unir par le sentiment d'un danger commun; mais l'assassinat de Pierre III



suivit de près son avènement. Catherine II, sa femme et son bourreau, occupa sa place ; et cette révolution ranima les espérances des Czartoryski. Parmi les plus illustres membres de cette famille, on distinguait le jeune Poniatowski, leur neveu ; plein de grâces et d'esprit, ce noble Polonais avait voyagé tour à tour en France et en Russie ; il avait connu Catherine, alors grande duchesse, et ne montrant encore de penchant que pour la galanterie et l'intrigue ; il avait conçu pour elle une passion ardente, et leur amour partagé n'était pas encore éteint. Les Czartoryski conçurent l'idée de profiter de cette circonstance ; Poniatowski se prêta volontiers aux désirs de ses oncles. Il avait peu de génie et beaucoup d'ambition. Un alchimiste avait prédit à sa mère qu'il serait roi, et il n'eût pas été fâché d'être convaincu que les devins ne se trompent pas toujours.

Les premiers actes de Catherine furent menaçans. Une garnison fut laissée à demeure en Pologne. Elle ne prit pas même la peine d'informer la cour de

Varsovie de son avènement. Il semblait qu'elle regardât déjà cette république comme l'une de ses provinces. Le comte Kayserling, son ambassadeur, apporta au comte Poniatowski une lettre ainsi conçue « J'envoie Kayserling en Pologne avec l'ordre de faire roi, vous ou le prince Czartoryski, votre cousin. » L'audace de ce début devait effrayer Auguste III.

Poniatowski, toujours amoureux de Catherine, avait élevé ses regards plus haut que le trône de Pologne. Sa politique amante lui apprit qu'elle l'avait remplacé par le comte Orlof. Il lui adressa quelques reproches ; mais prévoyant bientôt la vanité de ses espérances, il humilia son ambition, et ne songea plus qu'aux moyens de remplir les intentions de Catherine.

Cependant Frédéric de Prusse signa <sup>1753.</sup> la paix d'Huberts, et la Saxe fut restituée à Auguste. Cette heureuse nouvelle rétablit un moment la santé de ce prince, qui, depuis long-temps, attaqué d'un mal dangereux, dépérissait à vue d'œil. Affaibli par ses douleurs, et dés-

espérant du salut de l'état, il avait cessé de se montrer en public, laissant aller le torrent. Des séditions suscitées en Lithuanie, à l'occasion de l'établissement d'un tribunal à Wilna, diverses manœuvres des Czartoryski, et particulièrement de Poniatowski, faisaient craindre alors à l'entrée de nouvelles troupes russes. Auguste trouva l'occasion propice pour quitter un royaume qu'il avait gouverné sans talent, et pour le salut duquel il ne pouvait plus rien. Le roi retrouva quelque force pour reprendre le chemin de ses états héréditaires. Pendant ce temps, l'armée prussienne entra, d'un autre côté, dans les provinces polonaises. Frédéric se prétendait forcé par le besoin de sa propre défense. Il parlait au nom de l'amitié, et promettait de tout payer. Il paya tout en fausse monnaie. Ses soldats se livrèrent à toute espèce de violences pour achever l'investissement de la Pologne. Le kan des Tartares, sous prétexte de se rendre en Russie par la route la plus commode, traversait en même temps la Lithuanie.

Auguste III meurt à Dresde, et le <sup>oct.</sup> comte Brulh le suit peu de temps après. 1763. Infortuné souverain ! s'écrie Rulhière, que des mœurs pures et des intentions droites auraient dû rendre plus recommandable, et dont un ministre habile et vertueux eût aisément fait compter le nom parmi ceux des bons rois. Mais son indolence lui faisant abandonner les soins du gouvernement, son orgueil réduisant au dernier avilissement ceux qui s'efforçaient de gagner sa confiance, le plus servile des flatteurs le perdit par ces deux faiblesses (1).

Une circonstance empoisonna les derniers jours de ce prince. Nous n'avons pas parlé jusque ici de l'affaire du duché de Courlande et de Semigalle, dont la possession divisait depuis longtemps la Pologne et la Russie. Ce duché relevait de la Pologne, et ses droits à cet égard n'avaient rien d'équivoque ; mais depuis Pierre I<sup>er</sup>, la Russie avait élevé des prétentions sur la Courlande, et soit par force, soit par ruse, elle était

---

(1) *Anarchie de Pologne*, tom. II.

parvenue à en disposer. Enfin , après diverses révolutions dont le récit appartient particulièrement à l'histoire de Russie , le fils d'Auguste , le prince Charles , en avait été investi , et la souveraineté était revenue à la Pologne. Le cabinet russe l'en chassa , et cette expulsion mit son père au désespoir. Les protestations du sénat de Pologne ne purent rien contre les armes de la Russie , qui préludait , par cet abus de la force , à des actes de despotisme d'une atrocité bien plus révoltante encore.

*Depuis l'élection de Stanislas - Auguste Poniatowski jusqu'au premier démembrement de la Pologne.*

( 1763 — 1774. )

Le premier sentiment que fit naître la mort d'Auguste III fut la consternation. Les esprits pénétrants prévirent avec effroi les maux qui allaient fondre sur un royaume divisé , sans défense , environné d'ennemis. Les diverses factions attendaient les événemens avec

une pénible inquiétude. Stanislas Lubinski, archevêque de Gnesne, homme sans énergie, fut investi de la régence. Le vœu de ce prélat était de tout concilier, de tout ménager : il ignorait que dans les révolutions il faut choisir un parti.

Le sort de la république, impuissante par elle-même, dépendra désormais de la politique des cours étrangères. Sa liberté dans ces cours comptait peu d'amis, et des ennemis redoutables. Plusieurs cabinets ne lui témoignaient qu'indifférence. A la suite de longues guerres, la plupart des Etats de l'Europe cherchaient le repos. On comprenait bien en France le besoin de combattre l'influence toujours croissante de la Russie ; mais les hommes d'état de cette époque, irrésolus, embarrassés, n'osaient prêter un appui réel aux Polonais ; ils se bornaient à de vaines promesses. L'Autriche imitait la France ; la Prusse favorisait secrètement les vues de la Russie ; et les Turcs étaient indifférens ou trompés par l'ambassadeur de Catherine.

Jadis , à chaque interrègne , les candidats se présentaient en foule. Aujourd'hui la situation de la république était connue , et aucun autre étranger que le fils d'Auguste III ne brigua l'honneur de s'asseoir sur un trône avili. Les autres concurrens étaient Polonais. C'était le prince Adam Czartoryski , qui bientôt renonça à ses prétentions ; le comte Poniatowski et le grand général Branicki , dont l'élection paraissait réunir le plus grand nombre de suffrages. L'électeur de Saxe , contrefait et rachitique , mourut ; il ne resta plus de concurrens que Poniatowski et Branicki ; l'un n'ayant d'autres droits que la faveur de Catherine , dont la politique , plus encore que l'amitié , le portait au trône ; et l'autre , qui , environné de la faveur nationale , n'était repoussé que par les Czartoryski et les Russes.

Deux ambassadeurs , le vieux Kayserling et le farouche Repnin , commandaient insolemment l'élection de Poniatowski , tandis que la nation réprouvait un jeune homme sans caractère , sans talens , habile seulement dans l'art



de séduire les femmes. L'indignation des citoyens se manifesta ouvertement dans les diétines, et le parti étranger reconnut bientôt que son entreprise serait impossible tant que la Pologne resterait libre. L'une des dernières diétines était celle de la Prusse polonaise; par un privilège singulier, cette province avait le droit d'envoyer aux diètes un nombre illimité de nonces. Les Czartoryski craignirent une assemblée investie d'un droit si redoutable. Deux mille Russes, stationés dans la ville de Graudentz, où l'élection devait se faire, traversèrent les délibérations, et la Prusse polonaise n'envoya point de députés. En même temps les Czartoryski réclamèrent de Catherine le secours de dix mille autres Russes, et tandis que cette armée investissait Varsovie, quarante mille Prussiens s'avancèrent en observation jusqu'aux frontières.

Ce fut sous ces redoutables auspices que la diète de convocation se tint à Varsovie, le 7 mai 1764. Cette ville 1764. offrait le plus singulier spectacle. Elle

semblait le rendez-vous des peuples du Nord. Turcs, Tartares, Hongrois, Russes, Prussiens, Polonais, de toutes les provinces, inondaient tous les quartiers et toutes les rues. On voyait deux ou trois cents uniformes différens. Le 7 mai au matin, les Russes se rangent en bataille hors de la ville ; cinq cents grenadiers se tiennent en armes dans la cour de l'ambassadeur de Russie. Un autre détachement stationne dans celle du prince Repnin ; des corps de cavalerie, des sentinelles, des vedettes, investissent la ville entière. La salle du sénat, celle des nonces, se remplissent de soldats ; les uns occupent les portes, d'autres ont envahi les tribunes destinées au public, et jusqu'aux bancs des nonces. Ceux-ci furent invités à se rendre à l'assemblée ; mais les vrais patriotes ne voulurent pas compromettre leur caractère ; et les partisans seuls des Czartoryski et des Russes s'y rendirent : à peine comptait-on huit sénateurs.

Le maréchal des précédentes diètes, le vieux comte Malachowski, républi-

cain vertueux et plein de courage, était de droit maréchal provisoire. Il se fit attendre quelques instans. Poniatowski voulait que l'on ouvrît néanmoins la séance ; mais l'assemblée craignit de faire injure à ce vieillard respecté. Il parut enfin accompagné du brave général Mokranowski , déjà connu par plusieurs traits de dévouement et de patriotisme. Il s'avança au milieu de l'assemblée, s'y arrêta, tenant à sa main le bâton de sa dignité. L'usage voulait qu'il le levât pour ouvrir la diète ; alors Mokranowski , arrivé à la place qu'il occupait comme nonce , déploya une protestation et la présenta au vieux maréchal. « La sage prévoyance de vingt-deux sénateurs et de quarante-cinq nonces, dit-il à haute voix , nous a appris que nous ne pouvons délibérer sur les affaires publiques ; voici leur manifeste. Je vous prie donc de ne pas lever le bâton , puisque les troupes russes sont dans le royaume et nous entourent. J'arrête l'activité de la diète. » A peine a-t-il achevé, que d'horribles clameurs se font entendre ; les soldats , dis-

persés dans la salle, tirent leurs sabres et se précipitent sur lui. La ville s'épouvante, le bruit se répand que Mokranowski vient d'être égorgé. A cette funeste nouvelle, le prince Radziwil, l'un des chefs du parti national, réunit ses amis, et se prépare à voler à l'assemblée. On l'arrête, on lui représente que les soldats ont fermé toutes les issues. Le fait était trop vrai. Soit qu'on voulût empêcher la rupture de la diète, soit qu'il parût utile de prévenir l'invasion de la salle, toutes les avenues étaient gardées.

Cependant le héros polonais, menacé par mille glaives, ne leur opposait qu'un silence dédaigneux. Quelques nonces, effrayés du crime qui s'apprêtait, s'étaient jetés au-devant de lui : ils parvinrent à arrêter les assassins. Ces nonces portaient les couleurs des Czartoryski. « Quoi ! messieurs ! leur dit Mokranowski, vous êtes députés de votre patrie, et vous portez la livrée d'une famille ? »

Insensiblement le tumulte se calma ; alors le comte Malachowski, toujours

debout au milieu de la salle, prend la parole : « Messieurs, dit-il, puisque la liberté n'existe plus parmi nous, j'emporte ce bâton, et je ne le levrai que lorsque la république sera délivrée de ses maux. » On lui crie avec fureur de lever le bâton. « Non, s'écrie Mokranowski, vous ne pouvez ouvrir la diète en présence des Russes et de tant de soldats qui remplissent ici la place de nos frères. » Ces paroles sont le signal d'une nouvelle explosion; tous les soldats, le sabre nu, s'élancent de nouveau sur Mokranowski. Les uns cherchent à le percer à travers la foule; d'autres, du haut des tribunes, dirigent contre lui la pointe de leurs glaives. Ceux qui le protègent ne sont plus en état de le sauver. On lui crie : « Rétractez-vous; nous ne sommes plus les maîtres; vous allez périr! » Mokranowski croise les bras, et opposant un sang-froid admirable à ces furieux, « Frappez, leur dit-il, je mourrai libre et pour la liberté! » Puis, la nature balançant un moment les forces de son âme, saisi de l'idée qu'il va être déchiré en

pièces, il s'écrie : « Faites vite, achevez. »

Sans doute le parti des Czartoryski, à la veille de triompher, trembla de se rendre odieux à la multitude ; il craignit l'opinion de l'Europe. Redoublant d'efforts, il se réunit contre la soldatesque qui entourait Mokranowski, et parvint encore à l'éloigner. On sollicite plus vivement que jamais Malachowski de lever le bâton. Ce vieillard octogénaire demeure inébranlable. « Vous me couperez le poing ou vous m'arracherez la vie, répond-il avec fermeté ; je suis maréchal élu par un peuple libre ; je ne puis être destitué que par un peuple libre : je veux sortir. » On se jette au-devant de ce moderne Caton ; Mokranowski cherche à favoriser son évasion. « Messieurs, dit-il, respectez ce vieillard ; laissez-le sortir. S'il vous faut une victime, me voici ; respectez la vieillesse et la vertu. » Le maréchal, conduit par son courageux ami, parvient à l'une des portes : les soldats veulent la tenir fermée ; mais les chefs, plus prudents, leur font signe d'ouvrir ; l'un

d'eux même se résout à accompagner le maréchal , pour le protéger contre les soldats qui entourent le palais.

Malachowski n'était pas hors de danger ; les murmures des troupes russes trahissaient leurs intentions hostiles. Alors un jeune homme , dont le nom a péri , se place derrière Malachowski , et cherche à tromper la multitude en lui donnant un nom supposé. « Faites place au général Gadomski , » dit-il en écartant la foule. A la faveur de cette noble ruse , Malachowski , le bâton de maréchal à la main , traverse la ville , et laisse la diète dans un effroi mêlé d'admiration.

L'assemblée était constitutionnellement rompue. Déjà les nonces songeaient à se séparer. Poniatowski les arrête. Au mépris de la loi et de tous les usages , il intime aux nonces l'ordre de donner leurs suffrages pour l'élection d'un maréchal. Personne n'ose résister , et le prince Adam Czartoryski est élu maréchal de cette illégale assemblée.

Le lendemain , les chefs du parti national réunirent leurs troupes , quittè-



rent Varsovie, et se rendirent sur divers points de la république, se proposant de rallier les amis de la liberté. Branicki, Mokranowski, Radziwil, entrèrent en campagne. Vains efforts ! ils sollicitèrent le secours de la France ; la France promet et ne tint pas. Mokranowski se rendit à Berlin, près du roi de Prusse. Ce monarque, mal informé des affaires de Pologne, attribuait tous les torts aux patriotes : « Vous êtes les plus faibles, il faut céder. » Tels étaient les conseils que donnait aux Polonais le roi, qui, réduit à ses seules forces, avait résisté à l'Europe. Frédéric promet toutefois son entremise pour le rétablissement de la liberté. Mokranowski le quitta le désespoir dans l'âme. Toutes les puissances avaient abandonné les Polonais.

Cependant la diète, illégalement prolongée, et peu à peu réduite à quatre-vingts nonces au lieu de trois cents, se montrait entièrement docile aux Czartoryski. On commença par destituer le grand général Branicki de tous ses emplois. Adam Czartoryski lui suc-

céda; on lui permit l'usage de tous les moyens, même celui des troupes étrangères, pour soumettre les patriotes. Radziwil fut dépouillé de toute sa fortune. On porta ensuite la hache dans la législation de la Pologne. Le système républicain fut remplacé par un système tout monarchique. L'autorité du roi s'éleva sur les débris des grandes charges. On établit une foule de réglemens favorables au pouvoir absolu. Les ambassadeurs étrangers adhérèrent à ces changemens; mais lorsque les Czartoryski voulurent abolir la plus dangereuse de toutes les lois polonaises, la seule peut-être qui rendit tout gouvernement impossible, la loi du *liberum veto*, quel fut leur étonnement de voir les ministres russe et prussien s'opposer à cette réforme, produisant un ordre de leur cour qui leur enjoignait de ne permettre aucun changement à cet égard! On reconnut dès-lors que la Prusse et la Russie n'étaient d'aucun parti en Pologne, et n'avaient d'autre politique que d'entretenir l'anarchie dans cette malheureuse république.

Les Czartoryski et leurs adhérens, unis au clergé et aux jésuites, commirent ensuite une injustice, peut-être inévitable, mais dont les conséquences devaient précipiter rapidement la Pologne dans l'abîme. Les non catholiques et les Grecs séparés, qui depuis longtemps vivaient dans un état d'ilotisme complet, crurent pouvoir, à la faveur de réformes favorisées par deux puissances séparées de Rome, réclamer un adoucissement à leur sort. Ils présentèrent une requête dans laquelle ils demandaient à recouvrer les libertés communes aux autres citoyens. La multitude fanatisée, les grands excités par le nonce du pape, ne firent point droit à cette juste réclamation : la pétition fut lacérée ; et loin de satisfaire en rien les dissidens, on restreignit encore leurs privilèges. Ainsi les Czartoryski, à peine au pouvoir, furent contraints de blesser les puissances auxquelles ils étaient redevables de leur élévation.

La diète de convocation ayant terminé ses travaux, on convoqua la diète d'élection. Les troupes russes se con-

centrèrent dans les environs de la capitale. Tout était arrangé d'avance ; la diète , ordinairement composée de 80,000 gentilshommes , n'en réunit pas 4,000 ; sept provinces s'abstinrent d'envoyer des députés. Rien n'était plus triste que l'aspect, ordinairement si animé, de cette réunion ; le 7 septembre 1764, le comte Poniatowski fut élu sans opposition ; et ce prince , qui devait expier, par une série d'infortunes , l'irrégularité monstrueuse de son élection , commença immédiatement son règne sous le nom de *Stanislas-Auguste*.

Ce prince a été jugé très-diversement. Les partisans de la faction des Czartoryski eux-mêmes ne l'ont pas toujours ménagé. Sans discuter ces opinions différentes, et en mettant dans la balance ses qualités et ses défauts, on doit avouer que Poniatowski eut souvent de louables intentions ; mais son caractère manquait d'énergie. Il ne sut pas tenir d'une main ferme les rênes de l'état : souvent il voulut le bien ; rarement il eut le courage de l'accomplir. Sa politique timide consistait à ne pas

se prononcer entre les partis, et il les aliéna tous l'un après l'autre. Il affecta d'être affable et populaire; il tenta quelques améliorations utiles; mais tout de sa part était accueilli avec défiance. Il semblait que l'irrégularité de son élection, et l'influence coupable à laquelle il dut le trône, eussent marqué son front du sceau d'une réprobation ineffaçable.

A peine fut-il arrivé au trône, qu'il essaya de gouverner lui-même : cela ne convenait ni aux Russes, ni aux Prussiens, ni même aux Czartoryski. L'impératrice de Russie se refroidit et l'abandonna. Le roi de Prusse, sous prétexte de combattre l'établissement d'un droit de douanes nouvellement institué, prit bientôt une attitude hostile. Enfin les Czartoriski ne pardonnèrent pas à l'homme qu'ils regardaient comme leur ouvrage de se montrer plus populaire qu'eux-mêmes. Les étrangers, en plaçant Poniatowski sur le trône, n'avaient voulu qu'un soliveau, à la faveur duquel ils eussent gouverné et moissonné en plein champ.

Ils ne furent satisfaits que lorsqu'ils eurent réduit Stanislas à ce rôle passif. C'était l'anarchie et le démembrement de la Pologne qu'ils voulaient; le moyen d'y arriver était de favoriser alternativement chaque parti, afin de les perpétuer tous.

Pour parvenir à ce but, ils étudièrent l'état des esprits; et parmi les semences de désordre qu'ils reconnurent, deux particulièrement attirèrent leur attention : le *liberum veto*, dont la suppression eût prévenu de nouveaux troubles, et la querelle des dissidens, dont il était d'autant plus aisé de profiter, que la cause de ces derniers, étant absolument juste, semblait pouvoir être défendue avec honneur.

Ils interdirent donc au roi toute atteinte aux anciennes lois, et particulièrement au *liberum veto*; et par ce fait seul, la Russie et la Prusse, changeant pour un moment de terrain, devinrent l'espérance et l'appui de la faction républicaine, dont la grande majorité était toujours attachée à cette loi insensée. Quant aux dissidens, les deux

cours réclamèrent avec des instances répétées leur admission à tous les emplois, et leur partage dans la souveraineté. l'Europe applaudit de loin, parce qu'elle ne connaissait pas la Pologne.

Les dissidens, qui, sous Sigismond-Auguste avaient été à la veille de vaincre le catholicisme, qui depuis avaient joui légalement de la liberté des cultes, s'étaient peu à peu vus persécutés par le clergé catholique, et surtout par les jésuites, admis en Pologne dès le règne de Bathori. Nulle part l'intolérance romaine n'avait combattu les réformateurs avec plus de persévérance et de machiavélisme. Les dissidens résistèrent long-temps; mais insensiblement vaincus, dépouillés à plusieurs époques de leurs privilèges, réduits au moindre nombre, ils furent plongés dans un asservissement complet. C'était une injustice sans doute, mais cette injustice avait acquis la sanction du temps. Façonnée par un clergé dominateur, la multitude avait l'hérésie en horreur; et les hautes classes de la so-



ciété, subjuguées par les jésuites et par un nonce du pape, toujours résidant en Pologne, partageaient les sentimens de la multitude. C'eût été, en conséquence, une tentative périlleuse de changer cette opinion nationale; et une telle tentative était encore plus difficile à des étrangers.

Ce fut cependant là l'entreprise que <sup>1767.</sup> tentèrent le roi de Prusse et l'impératrice de Russie. On doit croire qu'ils ne saisirent en main la cause des dissidens, que parce qu'elle leur parut être un brandon de guerre civile. Ils réclamèrent, au nom de cette classe, le partage dans la souveraineté nationale. On conçoit quel accueil reçut la nouvelle prétention des deux puissances. On refusa nettement de la satisfaire: Stanislas - Auguste, très - embarrassé, n'osa se prononcer ni pour ni contre, et excita la méfiance de tous. Les dissidens, excités par le comte de Goltz, et encouragés par l'étranger, se confédérèrent. La république compta un parti de plus. Et cependant les Russes entrèrent en Pologne pour venger les

deux cours des refus des catholiques polonais. Que la Russie et la Prusse eussent conseillé au roi Stanislas-Auguste d'amener peu à peu les esprits à la tolérance, et de les conduire ensuite de la tolérance à l'égalité de droits, rien de plus juste et de plus sensé; mais prendre les armes pour forcer une nation à changer subitement d'opinion et de croyance, c'était une entreprise injuste et violente; c'était une politique si peu prudente, que l'on ne peut douter que les deux cours ne cherchassent beaucoup plus à anéantir la Pologne qu'à la rendre juste et sage.

Le farouche Repnin, toujours ambassadeur à Varsovie, encouragé par l'évêque Podoski, vendu à la Russie, ourdit la trame la plus odieuse, pour amener le succès des desseins de sa cour. Nous avons dit que le but évident des Russes était de perpétuer l'anarchie en favorisant successivement tous les partis. Repnin rallia l'immense portion de la noblesse qui s'était opposée à l'élection de Stanislas-Auguste, lui fit accroire que la cour de Saint-Péters-

bourg avait abandonné Poniatowski, et que désormais elle n'avait d'autre désir que de le renverser. Les partis sont confians et crédules : on ajouta foi aux paroles de l'ambassadeur. Une confédération se forma sous ses auspices à Radom ; Radziwill fut rappelé, et destiné à la commander. Mais, lorsque les confédérés furent réunis en assemblée, par une horrible trahison, les Russes, qui leur avaient promis une liberté absolue, leur présentèrent, le sabre à la main, un acte en faveur du roi, des dissidens, et dans lequel la Russie faisait légitimer son droit d'intervenir dans toutes les affaires de Pologne. Les menaces et les voies de fait accompagnèrent cette proposition ; des canonniers, la mèche allumée, dressèrent une batterie en face de la maison de la ville ; la signature de l'acte fut exigée ; on se plaignit ; on voulut résister : tout fut inutile.

Le roi avait d'abord tremblé pour son trône ; rassuré par le dénoûment de l'intrigue, et subjugué par Repnin, qui régnait en son nom, il se jeta dé-

sormais dans les bras de la Russie ; et, comme fatigué des faibles efforts qu'il avait faits pour s'en affranchir, il ne songea plus qu'à jouir des plaisirs attachés à la couronne. Cependant une fermentation extrême régnait dans toutes les provinces : on était indigné d'avoir été joué par l'ambassadeur russe ; et le fanatisme de la multitude s'accroissait de la haine que les prétentions de Catherine avaient excitée contre les dissidens. Le clergé, les jésuites, fulminaient du haut des chaires, et animaient la populace à la défense d'une religion que l'on ne séparait pas de la liberté.

oct.  
1767

La cour s'était décidée à convoquer une diète extraordinaire. Repnin, exerçant toute l'autorité sous le nom du roi, se chargea du travail des élections. Au jour marqué, les troupes russes environnèrent toutes les diétines, fermèrent les issues aux gentilshommes dont on craignait l'indépendance. Les officiers imposèrent aux électeurs des candidats de la Russie. Partout les députés désignés furent élus de force ; mais les élec-

teurs crurent sauver la liberté en leur enjoignant, sous peine de mort, de repousser tout ce qui pourrait porter atteinte à la religion dominante et à l'indépendance de la république.

La diète s'assembla le 5 octobre. Le <sup>5 oct.</sup> prince Repnin déclara qu'il fallait que l'affaire des dissidens passât; que telle était la volonté de Catherine et de l'Europe entière; que les Polonais n'avaient d'autre alternative que d'obéir ou de chasser les Russes. A cet ordre insolent, l'indignation fut au comble. Une courageuse opposition se forma, et compta dans ses rangs l'évêque de Cracovie, Gaetan Soltik, aussi renommé par ses lumières que par son intégrité; le palatin de Cracovie, Rzewuski; l'évêque littéraire de Kiowie, Załuski, et Krasinski, évêque de Kamienieck. A leurs discours énergiques Repnin opposa les baïonnettes. Rzewuski, Soltik et Załuski furent enlevés, conduits en Russie, et transférés en Sibérie. Ils y restèrent cinq années. L'évêque de Kamienieck parvint à s'échapper à la faveur d'un déguisement.

Sous des dehors froids et timides, cet évêque cachait une âme fière et courageuse. Depuis long-temps il avait formé de nobles projets pour l'affranchissement de sa patrie; il remplaçait, par le secret et une constance à toute épreuve, le défaut de présence d'esprit et une extrême faiblesse d'organes. Ce fut lui qui conçut et prépara l'œuvre imposante de la confédération de Barr, que nous allons voir bientôt se former.

L'acte arbitraire et violent de Repnin ayant excité plus de douleur encore que d'indignation, il profita de la consternation générale pour accélérer ses projets. Un acte fut signé, non sans de nombreuses restrictions, mais il n'en tint pas compte. Les députés, menacés d'exil ou de mort, obéirent dans un morne silence. Ce fut avec le même découragement que l'on nomma une commission législative, chargée de proposer de nouvelles lois, dans l'intérêt des Russes; car déjà les modifications réalisées par les Czartoryski ne leur suffisaient pas. Cette commission fut

investie du droit de reconstituer la Pologne; et la Russie, qui en disposait, se hâta d'obtenir d'elle un code dont la première moitié était contraire à l'opinion générale, et dont la seconde était calculée dans les intérêts de l'anarchie.

D'après ce code nouveau, toute la noblesse dissidente fut reconnue capable de posséder toutes les charges, tous les emplois, toutes les magistratures, dans une égalité absolue, avec la noblesse catholique. La royauté seule fut exceptée. C'était un spectacle singulier que celui d'un étranger forçant une nation d'être tolérante malgré elle. Les passions, les erreurs d'un peuple lui appartiennent, et nul n'a le droit de les lui dérober à main armée. D'ailleurs la multitude, la noblesse même de cette époque n'était pas coupable d'une intolérance qui était le fruit de son éducation. Il fallait en accuser Sigismond III, et ses successeurs. C'était le crime des jésuites et de la cour de Rome. Il n'était pas plus permis aux Russes et aux Prussiens de réformer la Pologne malgré elle, qu'il ne fut per-



mis depuis à Joseph II de réformer la Belgique, qu'il ne serait permis aujourd'hui d'imposer le protestantisme à l'Espagne, et le catholicisme à l'Angleterre. La douceur doit présider à de telles révolutions. Elles doivent être l'ouvrage des lumières et non des armes.

Le même code maintenait une partie des abus du *liberum veto*. Précédemment un gentilhomme, pour être actif, devait posséder un arpent de terre; il fut statué qu'à l'avenir, le titre de gentilhomme suffirait. Catherine déclara qu'elle voulait qu'il en fût ainsi; cette princesse trouvait que les semences d'anarchie n'étaient pas assez actives. Une foule d'autres lois conçues dans le même esprit furent insérées dans le code; et l'on voulut qu'aucune d'elles ne fût réformée qu'à l'unanimité des voix.

Cette constitution nouvelle parut d'abord accueillie par le silence de la résignation. Mais bientôt elle donna naissance à une confédération vraiment nationale qui balança quelque temps le despotisme des Russes. Le principal auteur fut l'évêque de Kaminiéck. Il

s'était échappé déguisé en médecin. Menacé à chaque instant d'être enlevé par les Russes, on l'avait vu, un jour, se cacher dans un vieux coffre qui servait de traîneau à un paysan. Quelque temps auparavant il avait voyagé chez diverses puissances voisines. La Porte lui avait donné quelques espérances ; les Turcs, qui n'avaient pas appris sans inquiétude les projets de Catherine sur la Pologne, frémissaient à l'idée de voir disparaître du monde une puissance qui avait long-temps balancé la puissance russe. L'élection de Poniatowski leur avait déplu, et leur mécontentement avait redoublé en apprenant l'introduction des troupes russes sur le territoire polonais. Catherine promettait de temps en temps à la Porte de les retirer, mais elle n'en faisait rien ; enfin le ministère ottoman, instruit par l'évêque de Kaminieck, ayant insisté plus que jamais pour la libération de la Pologne, cette libération fut formellement promise. Cependant Krasinski avait tout disposé pour un soulèvement général ; il en fixa l'explosion à l'épo-

que précise du départ des étrangers : on pouvait espérer alors quelque succès. La France commençait à sentir le besoin de combattre l'accroissement de la puissance russe ; la Saxe elle-même promettait des secours.

Ce plan si bien concerté fut détruit par l'impatience fatale de l'un des chefs chargés de l'exécution de la vaste entreprise de l'évêque de Kaminieck. Un gentilhomme nommé Pulawski, qui effaçait, par son dévouement à la cause de la patrie, les taches de sa vie passée, leva subitement l'étendard de la révolte. Accompagné de ses deux fils et de quelques nobles courageux, il se proclame le vengeur de sa patrie. Un moine, nommé le père Marc, sort de son cloître pour animer les combattans ; il est suivi d'une troupe de dévots, armés de croix, de bannières et de chapelets. Ces aventuriers prêchèrent la confédération comme une croisade ; on s'établit à Barr, et le noyau de l'insurrection se grossit insensiblement. Les confédérés, dit un historien, avaient des étendards qui représentaient la vierge Marie et

l'enfant Jésus ; ils portaient , comme les croisés du moyen âge , des croix brodées sur leurs habits , et se servaient de la devise : *Vaincre ou mourir* (1).

L'évêque de Kamienieck et une foule <sup>1768.</sup> d'esprits sages ne virent pas sans douleur une entreprise si prématurée. Les chances de succès , si nombreuses après l'évacuation du territoire , étaient faibles et incertaines , tant que le territoire était envahi , mais il était impossible de reculer. Krasinski , quoiqu'il conservât peu d'espoir , résolut de consacrer ses derniers efforts à honorer la ruine de la patrie. Il courut à Vienne , à Dresde , à Versailles : cette dernière cour s'unit aux Polonais pour engager les Turcs à déclarer la guerre aux Russes. Leurs efforts ne furent pas infructueux ; la Porte déclara cette guerre au mois d'octobre 1768 , et la Pologne sentit se ranimer ses espérances. L'Europe attentive porta ses regards vers les armées turques et moscovites : le sort de la

---

(1) Koch. *Tableau des révolutions de l'Europe* , tom. III.

Pologne allait être décidé par le glaive.

Le récit de cette guerre n'est point de notre sujet. Le trône de Catherine fut un moment ébranlé. Mais bientôt elle retrouva sa fortune, et la fin de la campagne devint désastreuse pour les Turcs.

Pendant la guerre qui dura longtemps, la Pologne couverte de confédérations, dont le centre était celle de Barr, combattaient des détachemens Russes, avec des succès divers. Des cruautés inouïes furent commises par les chefs moscovites. Malheureusement les confédérés eux-mêmes ne surent pas toujours maintenir entre eux un accord qui eût sauvé la patrie. Des traîtres se glissèrent au milieu d'eux, et de funestes divisions les affaiblirent presque autant que le fer de l'ennemi. Le roi Stanislas, livré entre les mains des Russes, agissait en leur faveur. La Pologne offrait l'aspect du plus horrible chaos.

1769. La nouvelle des désastres de l'armée turque aurait dû abattre le courage des confédérés. Ils ne désespérèrent cepen-

dant pas encore du salut de la patrie. La confédération manquait d'une organisation légale. On s'occupa des formalités indispensables pour la lui donner. Les confédérés nommèrent un maréchal-général; on forma un conseil suprême chargé du pouvoir souverain dans toute l'étendue de la république. Cet acte fut répandu et promulgué dans tout le royaume. De tous côtés le patriotisme se ranima; on ne prit plus les conseils d'une lente prudence: on résolut de risquer le tout pour le tout.

De premiers succès achevèrent de rendre toute leur assurance aux confédérés. Depuis long-temps la Russie ne leur opposait que de faibles détachemens, et diverses cours de l'Europe, partageant enfin leurs espérances, se décidèrent à leur envoyer des subsides. Joseph II, empereur d'Autriche, leur promit de les soutenir; la France joignit les réalités aux promesses. En juillet 1770, elle adressa à la confédération alors établie à Épériés, en Hongrie, le général Dumouriez, avec une mission secrète, il est vrai, mais avec des sub-

sides assez considérables. Elle admit à titre de ministre de la confédération le comte Wielhorski, le même qui invita plusieurs philosophes, entre autres J.-J. Rousseau et Mably, à travailler à la réorganisation politique de la Pologne.

Le nom de Dumouriez a rempli l'Europe. Génie actif et entreprenant, également habile dans l'art des négociations et dans celui de la guerre, mais plein d'ambition, et dépourvu de probité politique, Dumouriez était étranger à cette abnégation personnelle qui est la première vertu dans les républiques. Il savait peu conduire et ménager les hommes. Il blessa plus d'une fois la fierté des républicains polonais en remplaçant les conseils par des ordres, et en effaçant par l'orgueil le mérite du bienfait.

1770. Le plan de Dumouriez était sage. Il voulait réunir en une seule les nombreuses confédérations disséminées sur toute la république. Il désirait réconcilier entre eux les confédérés, qui ne se livraient que trop à de fatales mésintelligences. Il employa avec succès les intrigues de



la comtesse de Mniezech, fille du comte Brulh, mortelle ennemie de Poniatowski. Mais la confédération, malgré ses succès, ne possédait pas une armée nombreuse. Elle ne formait que seize à dix-sept mille hommes. Dumouriez obtint d'abord des succès importans; le duc de Choiseul, dont le génie avait médité la résurrection de la Pologne, accordait régulièrement des secours en argent, et en hommes.

A cette époque le séjour de tant d'armées, le voisinage des champs de bataille répandirent en Pologne une contagion qui aggrava le sort de ce malheureux pays. Le roi de Prusse saisit ce prétexte pour garnir ses frontières d'un cordon de troupes, qui devait bientôt servir d'autres projets. Ce cordon prétendu sanitaire embrassa non-seulement la frontière prussienne, mais le roi de Prusse, violant le territoire polonais, jugea à propos d'envahir toute la Prusse polonaise.

Cependant le conseil-général de la confédération ne restait pas inactif. S'étant proclamé dépositaire de l'autorité

suprême , il s'occupait de réorganiser la république. Le roi, qui s'était abandonné aux Russes , était également odieux à tous les partis. On parlait de prononcer sa déchéance. Quelques esprits plus modérés pensèrent qu'étant esclave peut-être involontaire de l'étranger , il serait plus sage de l'engager à se mettre à la tête de la confédération , et à devenir le chef du parti national. Mais les hommes prévoyans craignirent qu'une telle mesure ne livrât les confédérés aux Russes , dont le roi suivait humblement toutes les directions. Dans cet état de choses , le secrétaire du conseil général, Bohucz , personnage plein d'audace et d'éloquence , propose tout à coup de proclamer l'interrègne et de déclarer le trône vacant. Cette proposition inattendue fut soutenue avec tant de chaleur , qu'elle passa à la faveur de l'enthousiasme. Alors , afin qu'aucune formalité ne manquât à cet acte , trois confédérés se rendirent à Varsovie , pénétrèrent dans le palais , se mêlèrent à la foule , qui se pressait devant le roi , et l'un d'eux lui remit la sommation

authentique de comparaître devant le conseil-général de la confédération. Stanislas reçut le papier, le prenant pour une requête, et, tandis qu'il l'examinait, les confédérés disparurent dans la foule. Cet acte courageux jusqu'à l'imprudence fut jugé trop sévèrement par toutes les cours de l'Europe (1).

Cependant la confédération paraissait près d'atteindre le noble but de ses efforts. Plusieurs places étaient en son pouvoir. Le roi était déchu, l'interrègne prononcé ; il ne s'agissait plus que de mettre à exécution des mesures qui, aux termes des lois polonaises, étaient régulières. Encore quelques efforts, l'étranger pouvait être chassé du territoire. La patrie pouvait être sauvée ; une diète assemblée par le roi lui-même avait refusé de donner le nom de rebelles aux confédérés, mais il était écrit que la Pologne devait périr.

Plusieurs causes détruisirent les justes espérances que l'on avait conçues. Le

---

(1) *Anarchie de Pologne*. Supplément par M. Daunou. *Mémoires de Dumouriez*, t. 1<sup>er</sup>.

duc de Choiseul , depuis l'acte de déchéance , n'avait osé continuer une protection déclarée aux Polonais ; il fut renvoyé le 24 décembre , victime des intrigues de M<sup>me</sup> Dubarry et du duc d'Aiguillon , et les secours furent suspendus. Dumouriez , par son caractère hautain et l'orgueil de ses procédés , aliéna Casimir Pulawski , l'un des plus braves chefs de la confédération. On oublia que l'habile Dumouriez avait discipliné les confédérés , que ses négociations avaient rallié à la confédération cinquante sénateurs. On ne vit plus que l'orgueilleux étranger qui prétendait imposer ses volontés à des républicains. Ces mésintelligences funestes amenèrent la perte de la bataille de Lanskroon ; Suwarow , à la tête d'une armée russe , profita de cette victoire , et détruisit peu à peu l'armée républicaine. Enfin la mort du grand général Branicki , arrivée dans le même temps , acheva de ruiner les confédérés , que soutenait encore la fortune de ce grand citoyen ; et Dumouriez , abandonné à lui-même , exposé aux outrages des républicains , devenus moins

sages depuis qu'ils étaient moins heureux, sollicita et obtint son rappel. Vioménil, qui le remplaça, ne put parvenir à rallier les confédérés dans une même direction ; quelques Français , sous la conduite du brave Choisy , s'immortalisèrent au siège de Cracovie ; mais la place fut contrainte de se rendre. Enfin une entreprise audacieuse sur la personne même de Stanislas-Auguste devint le prétexte dont se servirent les hautes puissances , pour prendre une mesure décisive , que leur cupidité leur conseillait depuis long-temps.

Les Russes et leurs adhérens avaient <sup>1771</sup> formé le projet d'enlever le conseil-général de la confédération. Ce projet échoua. D'un autre côté, les confédérés méditaient l'enlèvement de Stanislas-Auguste. Cette tentative paraissait, à quelques esprits ardents, le moyen le plus naturel d'exécuter l'acte qui proclamait le trône vacant. Mais les sages redoutaient les effets d'une mesure qui pouvait être présentée aux étrangers avec les couleurs du régicide. Un homme se rencontra, doué d'une ima-

gination ardente , et d'un fanatisme sombre ; il forma le dessein d'enlever le roi. Son nom était Strawinski. Il demanda d'abord l'assentiment de Pulawski ; on varie sur la réponse de ce chef des confédérés. Suivant les uns, Pulawski le conduisit dans une chapelle, devant l'image de Notre-Dame de Czentoschow , et lui fit prêter le serment d'amener Stanislas - Auguste , mort ou vif (1). Selon les autres , Pulawski répondit à Strawinski : « Je ne vous charge de rien ; mais je vous préviens que je n'approuverai votre projet , qu'autant que vous aurez respecté les jours du prisonnier que vous voulez faire. »

3 nov. Quoi qu'il en soit , l'enlèvement est fixé au 3 novembre. Pulawski exécute des manœuvres qui attirent les Russes hors de Varsovie. Le roi doit se rendre le soir chez son oncle , grand chancelier. Il s'y rend en effet ; deux pages sont aux portières ; la voiture est pré-

---

(1) Voyez l'histoire des trois démembrements de la Pologne , par le comte Ferrand , tome II.

cédée de deux hommes à cheval, et de quelques autres personnes; deux heiduques et deux valets-de-pied la suivent. Strawinski a divisé ses conjurés en trois bandes. La première, se présentant comme une patrouille russe, arrête l'avant-garde de la voiture. La seconde veut arrêter la voiture même. On résista; un combat s'engage; deux heiduques sont tués; mais, tandis que les conjurés cherchent le roi, il s'est enfui chez son oncle; on le rejoint; on tire un coup de pistolet; suivant d'autres, on frappe Poniatowski à coups de sabre. Enfin le roi est pris, enchaîné sur un cheval, et suit malgré lui ses ravisseurs.

L'alarme se répand dans Varsovie; on se consulte; on apprend la vérité; mais, dans le trouble général, personne ne donne ni ordre ni conseil; le grand chancelier fait fermer ses portes, et se met tranquillement à souper. L'ambassadeur russe Saldern, occupé d'une autre affaire, écoute à peine le récit qu'un valet s'empresse de lui faire.

Cependant le roi, arrivé à quelque distance de Varsovie, rencontre un



fossé ; il faut le franchir ; son cheval se casse la jambe. Pendant qu'on cherche à remédier à cet accident , l'avant-garde s'écarte , on la cherche , on se disperse dans les marais ; Poniatowski reste avec un seul conjuré. Il se nommait Kosinski ; le roi s'efforce de lui faire comprendre l'étendue du crime qu'il a commis ; Kosinski , naguère le plus audacieux de tous , tremble , se jette aux pieds du roi , se déclare son prisonnier. Poniatowski envoie un billet au commandant de sa garde ; on court à sa rencontre , et bientôt le roi rentre à Varsovie au milieu des acclamations populaires.

On donna à cette tentative la couleur d'un régicide. Le roi lui-même encouragea cette opinion. Les cours étrangères saisirent avec plaisir l'occasion d'accuser les confédérés d'un assassinat. Marie - Thérèse , Frédéric , écrivirent à Poniatowski. On se répandit en invectives contre Pulawski , contre les confédérés. Pulawski nia tout , mais ne put soutenir ses dénégations , et le crédit de la confédération

acheva d'être ébranlé. Les conjurés furent traduits en jugement. Ils nièrent toute intention régicide ; on refusa de les entendre , plusieurs furent décapités ; les autres furent condamnés par contumace.

Bientôt les affaires de la confédération furent entièrement détruites. La Russie , la Prusse , l'Autriche annoncèrent que tous les insurgés polonais seraient déclarés brigands , assassins , incendiaires , et punis comme tels. Les confédérés se dispersèrent et disparurent. Un seul , mais des plus illustres , Zaremba , se déshonora par un lâche désaveu de sa conduite.

Cependant un bruit sourd , pareil <sup>1772.</sup> au premier retentissement de la tempête , se répandait à Varsovie et dans toute la Pologne. On parlait d'un accord entre trois grandes puissances , la Prusse , l'Autriche et la Russie ; on parlait de démembrement , de restitutions de territoire. L'ambassadeur russe interrogé prétendait que tout était faux , que jamais sa souveraine ne consentirait à cette usurpation. Il

ajoutait cependant qu'il fallait se défier de l'Autriche, et du *dogue* de Prusse. La cour de France fut avertie; mais les cours soupçonnées, et surtout l'Autriche, l'entretenaient dans une parfaite sécurité; elle fut jouée aussi-bien que les Polonais.

Frédéric, qui, depuis le commencement des troubles, avait empiété successivement sur le territoire Polonais; qui, dernièrement encore, sous prétexte de la peste, avait environné ses frontières de soldats, fit les premières propositions; il ne régnait encore que sur la Prusse ducale, et la Prusse royale le tentait; les villes de Dantzic, de Thorn, et plusieurs palatinats de la grande Pologne, avaient excité son avarice.

Les circonstances paraissaient de nature à rendre Catherine accessible à une proposition de partage. La Russie était toujours en guerre avec la Porte, et la cour de Vienne paraissait décidée à épouser la querelle des Turcs, afin de forcer Catherine à restituer ses conquêtes, et particulièrement la Molda-

vie et la Valachie. Frédéric présenta le partage de la Pologne comme le moyen le plus efficace de détourner l'Autriche d'une alliance avec la Porte. Catherine eût désiré s'appliquer seule la Pologne entière ; elle se décida toutefois, tentée par l'appât de quelques provinces de Lithuanie. Marie-Thérèse, pour être dévote, ne dédaignait pas les biens de la terre. Elle élevait depuis long-temps des prétentions sur une portion contestée du territoire de Pologne, près des frontières de la Hongrie. On lui assura quelques autres possessions sur lesquelles elle n'avait aucun droit, ni même aucune prétention plausible ; et elle céda. Après une négociation plus difficile qu'intéressante, un traité fut conclu entre les trois puissances. L'Autriche obtint toute la rive gauche de la Vistule, depuis les salines de Wieliczka jusqu'à l'embouchure du Viroz ; la Russie Rouge, le palatinat de Beltz, et une partie de la Volhyuie, environ deux mille cinq cents lieues carrées. La Russie acquit plus de trois mille lieues ; le roi de Prusse se contenta de

neuf cents, la Prusse polonaise et une partie de la Grande-Pologne. On assure que Catherine ne fut pas long-temps sans se repentir d'un traité qui ne lui accordait qu'une portion d'un territoire dont elle eût pu usurper la totalité. « Au partage de la Pologne, dit un savant diplomate, la Russie perdait la Pologne (1). »

5 août 1772. Le traité fut signé le 5 août 1772. Chaque puissance, dans les déclarations d'usage, justifia sa conduite, la déclara légitime, honorable même. L'Autriche fit valoir d'anciens diplômes ; Frédéric en fabriqua, et Catherine soutint qu'elle ne réclamait que la juste indemnité des dépenses qu'elle avait faites pour pacifier la Pologne. Ces trois déclarations sont conservées par l'histoire, qui garde précieusement dans ses archives ces documens honteux où la logique du despotisme prête son appui aux abus de la force.

---

(1) M. Dupont de Nemours (Discussion sur l'ouvrage de Rulhière, à la troisième classe de l'Institut.)

Poniatowski, dont l'élévation et les 1773.  
 actes n'avaient servi qu'à amener ce déplorable dénoûment, protesta auprès de toutes les cours contre le partage de son royaume ; cette déclaration était pleine des éloges de Catherine. Le roi assembla une diète ; mais les trois puissances remplirent Varsovie de leurs janissaires. D'abord on vit de nobles résistances, enfin la terreur et la séduction obtinrent l'adhésion des députés polonais. Ce n'était point assez, les alliés prétendirent imposer une constitution nouvelle au pays qu'ils venaient de mutiler. Les années 1774 et 1775 se passèrent en débats, en violences de tout genre ; la Pologne accepta tout, et, ce qu'il y a de remarquable dans cette nouvelle législation, les dissidens ne furent soutenus par aucune des trois cours. Ils avaient prêté leur nom aux oppresseurs de leur patrie, et durent enfin reconnaître que le plus grand crime d'un citoyen, c'est de 1775.  
 confier à des mains étrangères la défense de la cause même la plus juste et la plus sacrée.

*Second démembrement.*

( 1775 — 1794. )

Un long découragement , produit par le sentiment de leur impuissance , succéda dans le cœur des infortunés Polonais , à l'indignation que leur avait inspirée la conduite atroce des puissances alliées. Les chefs de la confédération de Barr , dispersés ou dans l'exil , ne réclamèrent d'abord qu'un salutaire oubli ; et leur patrie , épuisée par la guerre , décimée par d'odieux traités , fut long-temps à se relever de ses malheurs. La diète de 1776 manqua d'énergie et de liberté. Catherine , en s'emparant d'une portion du territoire , n'avait pas renoncé à son influence sur le reste. Joignant la dérision à l'iniquité elle avait , de concert avec les autres puissances , garanti à la république la possession des provinces qu'on avait bien voulu lui laisser ; Catherine prétendait également garantir les nouvelles lois que la diète de 1774 avait été con-



trainte d'accepter, lois de despotisme, réprochées par l'opinion nationale. C'était se proclamer l'arbitre de tous les changemens que la Pologne pourrait désormais solliciter.

Cependant la nation polonaise recouvra peu à peu le sentiment de sa dignité; elle parut vouloir reprendre son rang en Europe. Stanislas-Auguste, autant que le permettait son dévouement à la czarine, s'occupa de projets utiles. Il améliora l'agriculture, établit un conseil pour l'instruction publique, restaura l'université, consacra à l'éducation des jeunes citoyens trois millions par an, héritage des jésuites, que les nations civilisées venaient enfin de supprimer. D'autres fonds mis en réserve par une sage économie furent consacrés à l'avancement des sciences et de la littérature. Stanislas enfin tenta de louables efforts pour améliorer le sort des paysans.

Il trouva de grands secours dans la sagesse de la nation. Il faut le proclamer à la gloire des Polonais, parce que cela est presque sans exemple dans l'histoire,

ce peuple , pendant les années qui suivirent ses désastres , mit à profit la leçon du malheur. L'infortune l'avait vieilli. Eclairée sur les funestes effets de ses dissensions , la noblesse avait enfin reconnu le vice de ses institutions anarchiques ; une génération d'hommes forts , instruits , prudens , s'élevait en silence. On observa que pendant dix ans , aucun nonce dans les diètes ne fit usage du fatal *veto*. Il semblait que les violences russes eussent enfin dépopularisé ce droit périlleux. Stanislas-Auguste reconquit l'affection d'un assez grand nombre de citoyens ; il les eût ramenés tous s'il se fût détaché franchement de la Russie.

Cette puissance , toujours impérieuse et menaçante , était particulièrement odieuse aux Polonais. Ils paraissaient moins redouter la Prusse. Frédéric , surnommé *le Grand* , était mort , et son successeur Frédéric-Guillaume paraissait plein de sagesse et de loyauté. Des dissentimens très-vifs s'étaient d'ailleurs manifestés entre la Prusse et la Russie ; nous avons dit que la première

de ces deux puissances avait convoité, lors du premier démembrement, les villes de Thorn et de Dantzic. Catherine, redoutant l'accroissement de pouvoir que la Prusse aurait obtenu par l'adjonction de ces places importantes, refusa nettement de les lui accorder. Le cabinet prussien en conserva un profond ressentiment, et le comte de Hertberg, ministre de cette cour, forma le projet d'une alliance avec la Pologne contre la Russie. Il voulait aider la Pologne à se donner une constitution plus énergique, afin qu'elle pût se relever, et être utilement opposée à la puissance russe. « Si la fortune, dit un historien, n'eût pas donné à Frédéric II un successeur si faible et si mal entouré, le succès aurait couronné ce projet digne d'intéresser toute l'Europe civilisée. »

Tout paraissait, en conséquence, disposé à un rapprochement entre la cour de Berlin et celle de Varsovie. Cependant Catherine, de son côté, tenta d'imposer aux Polonais l'ordre de s'allier avec elle. Elle osa leur proposer

une alliance offensive et défensive contre la Turquie. Une proposition si contraire à l'intérêt politique des Polonais fut repoussée. Catherine réduisit ses prétentions à un secours de trente mille hommes de cavalerie noble : nouveau refus. La diète polonaise, comptant sur l'appui de la Prusse, ne garda plus de mesure; elle enjoignit à la czarine de retirer ses troupes du territoire : Catherine dissimula et rappela son armée. D'autres intérêts absorbaient alors ses pensées; menacée d'une guerre presque générale, elle s'occupait d'un traité avec la cour de Vienne. Les Polonais songeaient à une ligue avec la Prusse, la Suède et le Brabant.

Toutes ces intrigues durèrent jusqu'à l'année 1788. Ce fut alors qu'une diète fut convoquée, et offrit le spectacle d'un accord unanime. Le ministre prussien, Lucchésini, présenta une note portant en substance : « Que son maître appelait la nation polonaise à la liberté, et l'engageait à faire avec indépendance des changemens dans sa constitution, afin de lui rendre son ancienne splen-

deur. » Cette note contenait de plus la promesse de tous les secours nécessaires pour relever la Pologne. L'assemblée accueillit avec reconnaissance les ouvertures du ministre. Stanislas lui-même parut se détacher des Russes. On travailla avec la plus touchante ardeur à la rédaction du nouvel acte constitutionnel. Cependant Lucchésini proposa une alliance formelle avec la Prusse. Le traité fut adopté le 29 mars, et ratifié le 5 avril 1790. D'après cet acte, les deux états se promettaient une amitié réciproque, et la garantie respective de leurs possessions. Ils se promettaient de plus un secours mutuel en cas d'attaque. Enfin on y remarquait particulièrement cette disposition : « Si quelque puissance étrangère que ce soit, était-il dit, voulait, à titres d'actes et de stipulations précédentes quelconques, ou de leur interprétation, s'attribuer le droit de se mêler des affaires intérieures de la république de Pologne ou de ses dépendances, en tel temps ou de quelque manière que ce soit, S. M. le roi de Prusse s'emploiera

1790.

d'abord par ses bons offices les plus efficaces pour prévenir les hostilités par rapport à une pareille prétention ; mais si ces bons offices n'avaient pas leur effet, et que des hostilités résultassent à cette occasion contre la Pologne, S. M. le roi de Prusse assistera alors la république, selon la teneur de l'article IV du présent traité. » Il était difficile de prendre des précautions plus rigoureuses contre la Russie.

On continua ensuite la délibération du nouvel acte constitutionnel. Le travail fut long ; il y avait beaucoup d'intérêts à concilier ; les discussions employèrent près de trois années. Enfin la constitution fut achevée le 3 mai 1791. Par cette loi, qui prouve combien le caractère des Polonais avait mûri, la religion catholique fut déclarée religion du prince et de l'état, mais en même temps le libre exercice de toutes les religions fut reconnu et proclamé. On déclara libres les bourgeois des villes royales ; ils obtinrent le droit d'exercer les emplois et d'envoyer des députés aux diètes ; le sort des paysans fut adouci ; on proclama ensuite la

souveraineté de la nation, le droit législatif des états et l'hérédité de la couronne, le trône ne redevenant électif que lors de l'extinction de la famille régnante. On statua qu'au décès de Stanislas-Auguste le sceptre serait déferé à l'électeur de Saxe, pour être la propriété de sa famille. Chaque nouveau roi devait toutefois prêter serment à la constitution. La nomination de l'ordre judiciaire de première instance et d'appel fut conférée aux diétines. Un tribunal suprême, nommé par les états, fut investi de la connaissance des crimes d'état. D'autres dispositions fixaient les règles particulières à suivre lors des interrègnes et de la régence; enfin un article confiait à la nation la surveillance de l'éducation du prince royal, et un autre article imposait à l'armée le serment de fidélité au roi et à la loi fondamentale.

Telle était la constitution du 3 mai 1791. Cette loi, pleine de sagesse, fut adoptée avec un enthousiasme difficile à peindre. Le roi prêta, le premier, le serment de fidélité, puis il ajouta : « J'ai



juré par la divinité ; je ne m'en repentirai jamais. J'engage tout ce qui est attaché à la patrie à me suivre à l'église, pour y prêter le même serment. » Il se lève, et tous les membres de l'assemblée ( douze exceptés ) se précipitent vers le temple. Il était rempli de la foule du peuple. Autour des autels flottaient des drapeaux conquis sur l'étranger. Sénateurs, évêques, nonces, les mains élevées vers le ciel, prennent l'Eternel à témoin du serment qu'ils prononcent. Un évêque entonne le *Te Deum*, et la révolution s'achève sans avoir coûté une larme à l'humanité.

L'admiration manque de termes pour exprimer tout ce qu'eut alors de sage et de noble la conduite des Polonais. Depuis le premier démembrement, ils avaient agi avec une prudence dont on ne trouve d'exemple à aucune époque de leur histoire. En voyant leurs précautions multipliées pour assurer leur avenir, qui ne croirait que désormais ils vont recouvrer leur indépendance et des siècles de prospérité ?

Mais, loyale et généreuse, la Polo-

gue ne pouvait éviter une noble erreur. Elle crut à la foi des traités; elle se confia dans les promesses de la Prusse, et ne prévint pas que la trahison dût être le prix de sa loyauté.

Frédéric-Guillaume avait promis son alliance sans condition. Il change bientôt de langage. Lucchésini demande à la diète la cession de Dantzig et de Thorn; il offre quelques lieues de territoire en échange de ces deux villes. L'étonnement des Polonais fut extrême. Peut-être eût-il été prudent de céder; mais la diète ne voulut pas transiger avec son devoir. Frédéric-Guillaume essuya un refus, et son orgueil en fut blessé. Il n'en témoigna toutefois rien, et, lorsque la révolution du 3 mai lui fut annoncée, son ministre répondit avec un abandon perfide que « le roi avait éprouvé une satisfaction extrême en apprenant l'heureuse révolution qui avait enfin donné à la Pologne une constitution sage et régulière ». Il ajouta que « le roi était ravi du choix que la diète avait fait de l'électeur de Saxe pour succéder à Stanislas-Auguste ».

Enfin le monarque prussien écrivit de sa propre main au monarque polonais pour le féliciter. « Je suis heureux, ajoutait-il, d'avoir pu contribuer au maintien de la liberté et de l'indépendance de la Pologne; un de mes soins les plus agréables sera d'entretenir et d'affermir les liens qui nous unissent. »

1792. Ce langage perfide rassura les Polonais; mais leur sécurité dura peu: le sommeil de Catherine était celui du lion. Les embarras redoutables qui l'avaient contrainte d'ajourner sa vengeance avaient cessé; et ce volcan, long-temps assoupi, allait faire une explosion terrible. Après une guerre malheureuse avec la Suède, la czarine venait de signer le traité de Wéréla. Ses différends avec la Turquie furent terminés par la paix d'Yassi. Léopold, successeur de Joseph II, rétablit dans le même temps la bonne intelligence entre la Prusse et la cour de Vienne, et devint un intermédiaire entre Frédéric et Catherine. Le triumvirat de la Prusse, l'Autriche et la Russie n'offrit bientôt plus d'autre obstacle que l'alliance de

la Prusse avec la Pologne; et Frédéric-Guillaume, conseillé par Lucchésini, ne balança pas à rompre un traité qui n'était plus d'accord avec sa politique. On prévoit que l'infortunée Pologne sera destinée à devenir le gage de la réconciliation des trois puissances.

Tout était cependant encore secret, et Catherine pensa qu'une trame ténébreuse rendrait plus facile l'accomplissement de ses projets. Elle réunit, par ses agens, quelques mécontents et quelques factieux. Neuf seigneurs polonais se rendirent près d'elle, et ce fut à sa cour que l'on dressa les premiers articles de la hontense confédération de Targowice contre la constitution de 1791. Les chefs de cette confédération, qui n'était qu'une conspiration détestable, étaient le général Branéki, créature de la Russie; Félix Potocki, membre dégénéré d'une illustre famille, et les deux Kochanowski.

La nouvelle de cette confédération se répand en Pologne, et l'on apprend qu'une armée russe s'apprête à soutenir les rebelles. Les Polonais conster-

nés remettent d'abord entre les mains du roi le sort de la patrie.

Les intentions de la Prusse ne paraissaient pas changées. La diète lui fait donner communication des préparatifs de défense qu'elle est obligée de faire. Lucchésini s'abstient de répondre pendant quinze jours. Enfin il dit simplement : « J'ai l'ordre de vous faire connaître que sa majesté a reçu la communication qui lui a été faite, comme une preuve d'estime de S. M. le roi de Pologne aussi-bien que de la république ; mais que sa majesté ne peut prendre aucune connaissance des réglemens dont la diète s'occupe ». Cette réponse évasive révéla aux Polonais toute l'horreur de leur situation. Ils murmurèrent avec effroi : *Trahison ! trahison !*

18  
mai  
1792

La logique du crime vint bientôt au secours de l'abus de la force. Catherine publia un manifeste quatre jours après celui des confédérés de Targowice. « Elle devait, disait-elle, justifier devant Dieu et devant les hommes les mesures qu'elle était obligée de prendre. » Les deux principaux motifs de sa conduite étaient :

1° L'anéantissement de l'ancienne constitution de la Pologne, par la révolution du 3 mai; 2° la retraite des troupes russes exigée par la diète de Pologne. Catherine se plaignait encore des prétendues vexations exercées contre ses sujets russes; elle invitait les Polonais à mettre toute leur confiance dans la grandeur d'âme et le désintéressement qui dirigeaient toutes ses démarches.

On communiqua cette déclaration à Lucchésini; il répondit « que le roi de Prusse n'ayant pris aucune part à la constitution du 3 mai, il ne se regardait pas comme obligé de donner des secours à ses partisans, s'ils jugeaient à propos de la défendre les armes à la main ».

Trahie par la Prusse, la Pologne le fut bientôt par Stanislas-Auguste.

Une puissante armée russe inondait la Pologne. Le roi, dépositaire de toute la force publique, devait se mettre à la tête des soldats polonais; mais ce faible monarque, donnant à peine des ordres, paralysant tous les efforts d'une nation courageuse et renouvelée par seize ans de paix, négociait secrètement avec

les Russes. L'armée polonaise était formée de plusieurs divisions. La plus nombreuse fut confiée à un neveu du roi , au jeune prince Joseph Ponia-towski , aussi courageux , aussi loyal que son oncle était faible et faux. Un des corps sous ses ordres était commandé par Kosciuszko, déjà fameux par les talens qu'il avait déployés aux Etats-Unis, dans la guerre de l'indépendance.

La Pologne avait mis en campagne soixante mille hommes. L'élan était national , universel ; et le roi , s'il eût voulu de bonne foi défendre la patrie, eût pu facilement doubler le nombre des soldats. On peut croire que la nation eût résisté long-temps , si même elle n'eût fini par triompher de ses ennemis. Déjà plusieurs avantages , remportés par Kosciuszko , donnaient lieu d'en espérer de plus grands ; mais le roi semblait prendre à tâche de tout enchaîner. Immobile dans Varsovie , il promettait chaque jour de se mettre à la tête de l'armée ; il écrivait à Catherine , qui ne lui répondait pas. Il lui fit offrir le royaume de Pologne pour le



prince Constantin , le second de ses fils. Elle lui fit répondre qu'il n'avait d'autre parti à prendre que d'accéder à la confédération de Targowice. A ce prix seul le territoire polonais serait respecté.

Stanislas - Auguste parut balancer <sup>25</sup>juill. quelque temps ; enfin il se décida , et la Pologne n'apprit pas sans indignation que , pour prix de sa confiance , son lâche roi l'avait trahie , qu'il avait renoncé à la constitution du 3 mai , et signé la confédération de Targowice. L'armée , victorieuse sur plusieurs points , désirant une bataille décisive , frémit de rage en lisant un ordre du jour , arrosé des larmes du jeune Poniatowski , portant que le roi adhérait à la confédération de Targowice, et que désormais l'armée devait seconder les Russes.

Après d'impuissantes protestations , les nobles soutiens de la constitution n'eurent plus qu'à se dérober à leurs ennemis. Ils se séparèrent les larmes aux yeux , conseillèrent au peuple de remettre la vengeance à un autre temps ,

et promirent de reparaître aussitôt que des circonstances plus heureuses leur rendraient quelque espoir. Dès lors la confédération de Targowice, c'est-à-dire le parti russe, domina dans la Pologne, proscrivit les meilleurs citoyens, imposa des sermens et des apostasies. L'armée fut réduite et déplacée ; la plupart des soldats furent renvoyés sans solde ; on les dépouilla des signes glorieux de la victoire. Bientôt l'ouvrage de la diète de 1788 fut détruit, et la Pologne se vit de nouveau menacée de toutes les horreurs de l'anarchie.

1793. Cependant les troupes prussiennes entraient dans la Basse - Pologne sans déclaration de guerre. Cette nouvelle félonie de Frédéric-Guillaume, et l'invasion successive de toutes les provinces par la Russie, apprirent aux Polonais que leur malheureuse patrie allait être de nouveau mutilée. Ils ne savaient pas que ce second démembrement était préparé d'avance par un traité secret. Le 16 janvier 1793, une déclaration du roi de Prusse les instruisit des motifs des puissances. Elles agissaient, di-

saient - elles, dans un but d'utilité morale et politique pour l'Europe entière.

Voici l'explication de ce singulier prétexte. Depuis quatre années, de grandes choses s'étaient opérées en France; une régénération politique, sollicitée d'abord par les hautes classes de la société, et devenue le plus cher vœu du peuple, accompagnée de combats nés de l'intérêt particulier, de crises rendues plus violentes par les résistances, avait par degrés converti la France en un vaste champ de bataille, ou d'un côté une grande nation défendait l'égalité des droits, et de l'autre quelques privilégiés soutenus par l'Europe, combattaient pour leurs anciennes prérogatives. Une coalition européenne, formée pour imposer des lois à un peuple libre, en vertu du principe le plus absurde et le plus faux que le despotisme ait inventé, avait investi la France; et le besoin de résister à l'étranger ayant forcé de soulever les passions populaires et de déchaîner la multitude, ce malheureux pays était

la proie d'une fièvre convulsive, situation redoutable qu'il devait surtout à l'aggression étrangère.

C'était le jacobinisme que prétendaient combattre les puissances coalisées ; les émigrés français leur avaient représenté, comme une secte dévorante, une société née du besoin même de résister aux émigrés et à l'étranger. On prétendait que cette association menaçait tous les trônes ; et les trônes s'étaient armés contre elle. Courant ainsi à la poursuite d'un fantôme, les alliés ne voyaient partout que jacobins ; et l'opposition la plus réservée, le plus sage amour de la liberté, était jacobinisme à leurs yeux. Ils ne crurent pouvoir mieux faire que d'accuser la Pologne de jacobinisme. C'étaient à leurs yeux des jacobins qui avaient rédigé et accepté la constitution du 3 mai ; ils attribuaient à la passion du désordre cette œuvre toute monarchique, cette réforme des abus démocratiques si funestes à la Pologne. Les alliés, qui à cette sage loi prétendaient substituer le *liberum veto* et les anciennes lois de la Pologne, étaient réelle-

ment plus jacobins , dans cette circonstance , que les Polonais.

Le roi de Prusse prétendit dans son manifeste que la Pologne était couverte de clubs, ce qui était faux : Dantzig seule avait accueilli quelques réformateurs français ; et ce prétendu crime devint le motif d'un second partage. Une diète confédérée fut réunie forcément à Grodno, et, le 8 avril, les deux cours firent paraître deux nouvelles déclarations. On y accusait les Polonais d'avoir voulu faire des vêpres siciliennes ; Catherine et Frédéric - Guillaume déclaraient qu'ils n'avaient rien trouvé de mieux pour résister à cet esprit d'insurrection que de resserrer la Pologne dans des bornes plus analogues à la forme de son gouvernement. Puis ils ajoutaient que la nation était invitée à se réunir le plus tôt possible, afin de s'entendre à l'amiable, et de favoriser les vues salutaires des deux monarques, pour assurer à la république une paix inébranlable et une constitution ferme et stable : outrageante ironie qui

venait au secours de la plus inique oppression.

Cette conduite révoltante parut ouvrir les yeux aux confédérés de Targowice. Ils reconnurent que l'étranger les avait rendus les instrumens de l'opprobre de leur patrie. Bientôt les portions de territoire que les deux cours s'étaient réciproquement adjudgées furent envahies par leurs troupes. Stanislas-Auguste , autre instrument de la honte nationale , voulut abdiquer ; Catherine le jugeait encore utile à ses desseins. Elle lui ordonna de conserver la couronne , lui promettant plus tard une retraite. Catherine prévoyait que bientôt Stanislas deviendrait un roi sans royaume.

La diète de Grodno résista longtemps à l'ordre qu'elle reçut de signer le nouveau démembrement de la république. Neuf nonces furent arrêtés ; on menaça d'envahir de suite le reste du territoire. L'assemblée entière fut menacée d'être livrée à la fureur des soldats. Quelques membres proposèrent

de tout refuser, et d'imiter le noble dévouement des sénateurs romains. L'un d'eux, Grelawski, insista surtout pour faire adopter cette courageuse résolution. « Périçons, dit-il, avec honneur, dignes de l'estime des autres puissances, et ne nous couvrons pas d'une honte éternelle, dans l'espoir illusoire de sauver le reste de la patrie. » Le nonce Kimbar appuya cet avis avec une éloquence sublime : « Les souffrances, s'écria-t-il, ne sont rien pour la vertu; il est de son essence de les mépriser... On nous menace de la Sibérie... ! ses déserts ne seront pas sans charmes pour nous; tout nous y retracera notre dévouement. . . . Eh bien ! oui; allons en Sibérie. Conduisez-nous, Sire : là notre vertu et la vôtre feront pâlir nos ennemis. » Ce discours électrisa l'assemblée : *Oui ! en Sibérie ! partons*, s'écrièrent de toutes parts ces républicains, plus grands dans leur chute que cette Catherine, qui usurpa le nom de *grande*, et qui n'était alors qu'une vile ambitieuse.

Mais Stanislas-Auguste, au lieu d'ap-



23  
juill.

plaudir à ces nobles mouvemens , ne chercha qu'à en détruire l'effet. Les moyens de terreur et d'oppression se multiplièrent , et le 25 juillet la signature du traité proposé par les Russes fut arrachée à l'assemblée. On arracha de même , au moyen de l'enlèvement de plusieurs nonces , et de la terreur des autres , le traité imposé par la Prusse , et le second démembrement fut sanctionné.

Ces nouveaux traités assurèrent à la Prusse la ville de Czentoschow dans la Petite-Pologne, une partie de la Grande, Thorn et Dantzig. Les frontières prussiennes s'étendirent jusqu'à la rive gauche des rivières de Pilica et de Skierniewka. La Russie s'empara de la moitié de la Lithuanie ; elle eut les palatinats de Podolie, Polotsk et Minsk , une portion de celui de Wilna , et la moitié de ceux de Novogrodek , Brzesc , et de la Wolhynie. A ce prix , les puissances garantissaient à la Pologne les provinces qui lui restaient. Cette usurpation , qui fit détester la confédération de Targowice , amena sa ruine définitive. Malheureuse

confédération que ses auteurs même détestèrent plus que ceux qui en avaient été les victimes !

*Troisième démembrement.*

( 1794. )

L'issue funeste de la confédération de Targowice avait fait déplorer aux confédérés eux-mêmes le crime de leur ambition. Leur patrie, démembrée de nouveau, n'était plus que l'ombre d'elle-même, et les esprits les moins pénétrants prévoyaient que cette ombre allait bientôt s'évanouir. Dans une situation si critique, les Polonais ne connurent plus d'autre ressource qu'un soulèvement général. Jamais mouvement ne fut plus unanime. Les bourgeois, qui jusqu'alors n'avaient pris qu'une faible part aux confédérations antérieures, entrèrent avec ardeur dans une ligue destinée à soutenir une constitution qui les avait enfin réintégrés dans leurs droits. Les paysans eux-mêmes ne restèrent pas spectateurs impassibles.

bles. La confédération de Barr n'avait jamais offert un pareil accord et une réunion si complète de toutes les volontés. Personne n'eût pu sans danger défendre la Russie.

Une des premières mesures de cette puissance et de la Prusse avait été de réduire l'armée polonaise à douze mille hommes. Ce décret fut le signal du soulèvement des régimens. L'un d'eux, commandé par le brave Madalinski, refusa de se laisser désarmer, et se déclara en insurrection. Catherine, informée de cette résistance, fit d'abord marcher quinze mille hommes, afin de réduire les insurgés, et d'arrêter tout citoyen suspect de rébellion. Ainsi les Russes adoptaient envers les Polonais les mêmes mesures qu'ils blâmaient dans le comité de salut public de France.

L'invasion hostile de Catherine produisit un effet tout contraire à celui qu'elle en avait attendu. La population se leva en masse pour combattre ses troupes. Les mesures de terreur, les actes arbitraires multipliés par ses agens, ne firent qu'accroître la résistance.

Les membres les plus distingués de la diète de 1788 s'étaient retirés à l'étranger lors de l'accession de Stanislas à la confédération de Targowice. Leurs amis, qui, en leur absence, avaient entretenu le patriotisme des citoyens et formé une conspiration secrète, les engagèrent à rentrer dans leur patrie. Bientôt la confédération fut organisée, et les troupes, d'un consentement unanime, élurent pour généralissime le célèbre Kosciuszko, déclarant que, sous les ordres de ce chef adoré des soldats, ils étaient préparés à tous les sacrifices pour la délivrance de leur patrie.

Kosciuszko, né d'une famille illustre, remarquable par la noblesse de ses traits et de son port, réunissait toutes les vertus qui font les héros. Intrépide autant qu'infatigable, inaccessible à la séduction et à la crainte, il jouit de la prospérité sans orgueil, et l'infortune le trouva sans bassesse; il compatissait au malheur des autres, et opposait au sien le courage et la résignation. C'était un de ces hommes rares qui poussent jusqu'à l'héroïsme la probité poli-

tique. Toutes les classes de la société l'estimaient comme un honnête homme et un grand caractère. Son nom ne périra point ; sa gloire , qui fut pure , arrivera sans tache à la postérité.

Eloigné de sa patrie par une passion sans espoir , il avait servi en Amérique sous Washington , qui estimait ses talents et sa valeur : à son retour , la considération publique le porta aux premières dignités militaires. Nous l'avons vu combattre les Russes avant le second démembrement , sous les ordres du jeune Joseph Poniatowski. Arrivé au commandement suprême , il commença par organiser régulièrement la confédération et l'armée. Il eût voulu différer de quelque temps l'insurrection générale , afin de la rendre plus redoutable ; mais Madalinski ayant levé l'étendard avec une audace imprudente peut-être , il fut obligé de suivre l'impulsion universelle.

A la tête de huit cents hommes , Madalinski , après une marche glorieuse au travers des armées prussiennes , fit sa jonction avec l'armée de Kosciuszko

à Cracovie. L'ennemi fut obligé d'évacuer le Palatinat. Kosciuszko, à peine entré dans la place, publia une proclamation énergique, dans laquelle il invita tous les Polonais à secouer le joug. Toute la noblesse de Cracovie, répondant à cet appel, signa l'acte de confédération. Kosciuszko prêta serment à la nation, fut investi de la dictature, et n'en abusa pas.

Douze mille Russes s'avançaient cependant à marches forcées. Kosciuszko n'avait que quatre mille hommes mal armés; il ne balança point à livrer bataille. Le désespoir doubla ses forces, et l'ennemi, malgré sa formidable artillerie, fut défait; il perdit trois mille hommes et douze pièces de canon. Ce combat, qui exalta l'orgueil des Polonais, les trompa sur la faiblesse trop évidente de leurs moyens. Divers corps se formèrent dans les palatinats, et remportèrent une foule d'avantages partiels.

Varsovie, occupée par les Russes, était dans une fermentation extraordinaire. Le faible Stanislas, n'osant rien refuser à ses oppresseurs, couronna ses

fautes par un acte honteux. On lui arracha une proclamation contre les insurgés, dans laquelle il invitait ses sujets à la soumission, et vantait la magnanimité russe. Les confédérés furent déclarés rebelles et dignes de mort. Ce n'était point assez : l'ambassadeur russe Ingelstrom demanda la reddition de l'arsenal, le désarmement des militaires, et l'arrestation des suspects. Varsovie passa de la terreur au désespoir. On s'arme à la hâte; quinze mille Russes, soutenus par une nombreuse artillerie, sont vaincus et chassés par le peuple. Le combat avait duré deux jours. Six mille Russes avaient péri.

La ville, délivrée de ses fléaux, se livra à un enthousiasme incroyable. Riches et pauvres, nobles et bourgeois, femmes, enfans, vieillards, rivalisaient d'ardeur et de courage, multipliaient les offrandes patriotiques; toutes les fortunes étaient offertes à la patrie. Mais quelle était la situation du roi? Il eût bien voulu suivre les Russes; on lui donna une garde. Il feignit de se ranger au parti national; on fit semblant de croire à sa



conversion : mais de toute l'autorité royale, il ne lui resta qu'une représentation, méprisable pour tout autre, importante pour ce monarque faible et vain. Kosciuszko, entré dans Varsovie, devint le véritable roi.

Mais déjà s'avancait vers l'Ukraine <sup>18</sup> une nouvelle armée de quarante mille <sup>juin.</sup> Russes, sous les ordres du farouche Suwarow. Le général russe Fersen traversait en même temps la Livonie à la tête de dix-sept mille hommes. Un autre ennemi se déclara : l'Autriche, qui avait eu le temps de s'allier avec les deux autres puissances, annonça dans un manifeste l'entrée d'un corps de troupes en Pologne (1). Enfin le roi de Prusse, récemment battu par les Français, venait chercher avec quarante mille hommes des lauriers plus faciles. A cette formidable attaque, les insurgés ne pouvaient opposer que qua-

---

(1) Cette menace resta sans effet ; les Autrichiens ne prirent aucune part aux hostilités ; mais ils ne participèrent pas moins au dernier partage de la Pologne.

rante-six mille hommes dispersés dans les diverses provinces.

Kosciuszko , qui n'avait près de lui que douze mille soldats , ne craint pas d'attaquer les quarante mille Prussiens ; après avoir long - temps disputé le terrain , il fait une retraite honorable sur Varsovie. Les Prussiens , énorgueillis de ce faible succès , s'emparent de Cracovie. A cette nouvelle , les habitans de Varsovie , transportés de fureur , se précipitent sur les mauvais citoyens dont les vœux favorisaient l'étranger. On dresse des gibets ; on force les portes des prisons ; le peuple se fait lui - même une justice qu'il devait obtenir de la loi. Kosciuszko réprima ces excès , dont les auteurs furent punis de mort. Des violences pareilles , consommées à Wilna sur la personne de plusieurs confédérés de Targowice , furent également réprimées par les ordres de ce chef , non moins ennemi de la licence anarchique que du despotisme.

Cependant Frédéric - Guillaume se présente devant Varsovie. Il somme la place de se rendre , et ce monarque ,

naguère honteusement vaincu par les soldats de la liberté française, pousse jusqu'au ridicule la jactance des paroles. « Un refus à ma première et dernière sommation, dit-il, justifiera toutes les extrémités affreuses auxquelles on expose une ville ouverte, qui provoquerait par son opiniâtreté les horreurs d'un siège et la vengeance de deux armées. » Pour la première fois peut-être Stanislas répondit noblement. Il approuva les actes de Kosciuszko, et fit une leçon à Frédéric. Cet orgueilleux monarque en fut pour ses menaces ; après plusieurs combats inutiles, il fut repoussé avec perte et contraint de lever le siège. Il fit succéder les négociations aux combats, et ne réussit pas mieux. Indigné du noble courage des assiégés, il se vengea en lâche : après deux mois de siège, les exécutions, les violences, les rapines, les incendies et les dévastations, signalèrent la retraite de son armée.

Les Russes étaient plus difficiles à vaincre que les Prussiens. Kosciuszko et ses compagnons de victoire s'étaient <sup>5sept.</sup>

couverts de lauriers impérissables ; mais que peut la valeur contre le nombre ? La trahison contribua autant à leur défaite que leur propre faiblesse. Suwarow , à la tête de sa formidable armée , préparait sa jonction avec Fersen , et s'apprêtait à marcher sur Varsovie. Kosciuszko crut devoir prévenir cette réunion des deux armées. Il rencontra Fersen à dix ou douze lieues de Varsovie , à Macejowice ; et ce lieu devait

10 oct. être le champ de Philippes des Polonais. Après un combat acharné , Kosciuszko , accablé par le nombre et criblé de blessures , tomba au pouvoir de l'ennemi. Les Russes l'entourent , le reconnaissent ; d'une voix faible il leur demande la mort , et prononce ces mots : *Finis Poloniae*. Mais alors succède une scène attendrissante : les vainqueurs versent sur le vaincu des larmes d'admiration ; ils gémissent sur cette illustre infortune. En vain Kosciuszko se refuse à des hommages que le sentiment de sa ruine lui rend trop amers : on lui prodigue les soins , les consolations ; on respecte ce débris d'un grand homme. Kos-

ciuszko , entouré d'ennemis , semblaît un général adoré de ses soldats. On le conduisit à Saint-Pétersbourg avec tous les honneurs dus à ses vertus ; mais Catherine étoit moins clémente que le Cosaque lui-même. L'immorale Catherine parloit de philosophie , et ne comprenoit pas la vertu ; elle plongea Kosciuszko dans une prison ; il y demeura jusqu'à sa mort , et ne dut sa liberté qu'à l'estime de Paul I<sup>er</sup>.

Joseph Poniatowski , apprenant la <sup>26</sup> défaite de Macejowice , se replia sur <sub>octob</sub> Varsovie ; arrêté par un corps prussien , il ne put en triompher ; Dombrowski ne fut pas plus heureux auprès de Thorn. Ilinski fut repoussé sur la Narew. D'autres défaites se succédèrent rapidement. Suwarow attaqua , le 26 octobre , la place de Varsovie. Le faubourg de Praga , qui avoit été mis en état de défense , fut emporté d'assaut ; un horrible et sanglant combat assura le succès aux Russes ; l'exécrable Suwarow se livra à des cruautés que la postérité aura peine à croire. Dix mille habitans , sans distinction de rang , de

sexe ou d'âge, furent égorgés, quoique la résistance eût cessé. Tous ceux qui voulurent s'échapper furent engloutis, en traversant la Vistule, sur un pont que les boulets avaient ébranlé. Suwarow triompha sur des cadavres. Varsovie se rendit, et le chef russe, couvert du sang des vaincus, daigna leur accorder *l'oubli du passé*.

1795-  
1796

La prise de Varsovie devint le signal de la ruine entière des confédérés. Ils disparurent, et la Pologne avec eux. Catherine ordonna à Stanislas de se rendre à Grodno. Un nouvel accord entre les puissances leur assura la possession des dernières provinces de la république. On remarquera qu'à chaque démembrement, elles avaient garanti aux Polonais la propriété des provinces encore épargnées. Cette garantie, alors dérisoire, était maintenant inutile. La république n'avait plus un pouce de terre; elle avait disparu de l'Europe.

Nous épargnons aux lecteurs le détail des longues négociations qui réglèrent enfin ce troisième démembrement.

Unis pour la conquête , les trois alliés se divisèrent pour le partage : pareille chose arrive aux conquérans dont la valeur s'exerce sur les grands chemins. L'histoire, qui venge les peuples opprimés , et qui ne refuse point aux choses le nom qu'elles méritent , avoue cette comparaison. Le partage des dernières provinces de la Pologne ne fut complètement achevé que le 21 octobre 1796.

Le malheureux et coupable Stanislas-Auguste avait abdiqué entre les mains de l'impératrice dès le 25 novembre 1795 , jour anniversaire de son couronnement. Roi sans talent et sans courage , il fut malheureux sans dignité , et tomba sans laisser de regrets. Il sanctionna lui-même sa honte , en acceptant de la czarine et de ses alliés un traitement annuel de 200,000 ducats. Il vendit sa couronne , après l'avoir achetée. Il se retira en Russie , et soutint , avec une triste insensibilité , l'aspect de la souveraine qui avait été le fléau de son peuple et le sien. L'oisiveté et l'opulence consolèrent ce misérable monarque.



La Russie obtint , par le troisième démembrement , le reste de la Lithuanie jusqu'au Niémen , et jusqu'aux limites des palatinats de Brzesc et Novogrodek. Elle obtint une grande partie de la Samogitie : on confirma son usurpation du duché de Courlande et de Sémigalle. Elle eut enfin une partie du pays de Chelm , et le reste de la Wolhynie ; environ 2,000 lieues carrées.

L'Autriche acquit presque entièrement le palatinat de Cracovie ; les palatinats entiers de Sendomir et de Lublin , une partie des districts de Chelm et des palatinats de Brzesc , de Podlachie et de Mazovie ; environ 834 lieues carrées.

La Prusse enfin acquit la portion de la Mazovie e' de la Podlachie , située sur la rive droite du Bug. Elle eut en Lithuanie une portion des provinces de Troki et de Samogitie , en-deçà du Niémen ; enfin elle obtint un petit district de la Petite-Pologne ; environ 1,000 lieues carrées.

L'exécution de ce nouveau démembrement ne fut pas moins atroce que

l'acte lui-même. Les agens de la Russie dépouillèrent les villes polonaises de leurs plus beaux ornemens. Varsovie possédait une superbe collection de tableaux; les frères Zaluski avaient donné à la république plus de 200,000 volumes, sans compter les doubles. Cette bibliothèque fut transportée en Russie; mais avec une grossièreté toute vandale. Des Cosaques furent chargés de l'emballer; ils jetèrent par les croisées une foule de volumes; ils en brûlèrent d'autres: le reste fut entassé pêle-mêle dans de mauvaises caisses, et emmené sur des traîneaux. Une caisse venait-elle à s'entr'ouvrir de manière qu'un volume en sortît, les Cosaques le repoussaient avec la pointe de leurs sabres (1).

Ainsi périt un des états jadis les plus importans de l'Europe, usurpé par trois puissances qu'il avait, à diverses époques, conquises ou protégées. Le dix-septième siècle avait vu le fils de l'un de ses rois commander à Moscou, la

---

(1) *Tableau de la Pologne*, pag. 128.

Prusse relever de la république , l'électeur de Brandebourg lui obéir comme l'un de ses plus humbles vassaux. Un de ses plus grands rois avait, à la même époque , sauvé des infidèles l'empire autrichien. Barrière élevée à la fois contre l'empire ottoman , les Moscovites et les Tartares , la Pologne , en tombant , ouvrit à ces trois puissances , et surtout à la Russie, les portes de l'Europe. Sa ruine , qu'il faut éternellement reprocher à la Prusse et à la Russie comme un attentat , sera reprochée à l'Autriche comme une faute ; la France, qui pouvait l'empêcher , fut absurde et dupe , les autres états de l'Europe imprévoyans et sans vues. Ils ont laissé le colosse russe s'agrandir; ils ont déchainé le lion tartare : qui pourront-ils accuser s'ils en sont dévorés ?

## CONCLUSION.

*La Pologne depuis 1795 jusqu'à 1814.*

L'ANÉANTISSEMENT de la république de Pologne est une grande leçon pour les peuples divisés entre eux, et pour ceux qui penseraient que les vertus publiques et privées peuvent tenir lieu de bonnes lois. Toute l'Europe donna des pleurs à cette généreuse nation, que le machiavélisme de ses voisins plongeait dans le tombeau; mais aucun esprit sage ne put se dissimuler que la ruine de la Pologne ne dût être en partie imputée aux Polonais. « Le système vicieux du gouvernement, dit un publiciste distingué, la corruption du pouvoir administratif et du pouvoir judiciaire, cette lutte sans cesse renaissante d'intérêts divers continuellement opposés entre eux, les intrigues des ambitieux prétendans, et les arrogans privilèges de la haute noblesse; cette suite continuelle de tyrannies et de

trahisons , de conspirations et de révoltes , devait nécessairement causer l'oppression et le malheur de cette contrée (1). »

L'histoire impartiale ne doit pas seulement confesser cette grande vérité ; après avoir épuisé toutes les formules de l'indignation pour caractériser l'usurpation des trois puissances, elle est contrainte d'avouer que , sous une domination étrangère , la population polonaise , et particulièrement les classes inférieures , se sont trouvées plus tranquilles , plus ménagées que sous le gouvernement national : l'Autriche abolit l'esclavage dans la plus grande partie de ses nouveaux domaines ; la Russie l'adoucit sans l'abolir entièrement ; en Prusse , le despotisme du trône , appesanti sur les grands seigneurs , laissa respirer le menu peuple ; les paysans enfin parurent se trouver soulagés , sous la protection des cours de Pétersbourg , de

---

(1) *De l'Equilibre du pouvoir en Europe*, par M. Gould Francis Leckie. Traduit de l'anglais, pag. 324.

Berlin et de Vienne, des souffrances que leur avait fait subir la longue tyrannie de leurs innombrables despotes.

Mais quelle balance entre ces avantages partiels et la perte de l'existence politique? Quels dédommagemens peuvent consoler l'orgueil national offensé? Combien de maux, de périls, de sacrifices ne fait pas supporter ce doux nom de patrie! Toutes les classes de la population polonaise n'ont cessé et ne cessent encore de soupirer après le retour de leur liberté tumultueuse, et de leur inquiète indépendance. Il nous reste à tracer le récit des généreux efforts qu'ils ont tentés pour les recouvrer, depuis leur anéantissement jusqu'à l'imposante révolution de 1814.

Abandonnés de toutes les nations voisines, les malheureux Polonais jetèrent, à toutes les époques, un regard vers la France. Cette contrée, qui offrait, soit par le caractère de ses habitans, soit par leurs vertus chevaleresques, plus d'une ressemblance avec leur patrie, était encore liée à la Pologne par une communauté

d'intérêts politiques. Le premier démembrement, honte éternelle des hommes qui composaient alors le ministère français, avait excité, particulièrement en France, des sentimens d'une noble compassion et d'une tendre sympathie ; et si, plus tard, des calamités publiques, une grande lutte à soutenir, d'immenses périls à détourner, n'eussent mis obstacle à toute intervention française, il est à croire que les deux derniers démembrements n'eussent pas été d'une aussi facile exécution.

Ce fut donc dans les secours de la France qu'après l'anéantissement de leur patrie, les Polonais placèrent leur dernière espérance. Lorsque la domination prussienne, autrichienne et russe fut établie sans retour, une foule de guerriers polonais demandèrent à la France une hospitalité républicaine ; ils vinrent chercher un asile sous nos drapeaux, et, s'associant aux exploits de nos armées, essayèrent de se consoler, par la gloire, de la perte de leur patrie. C'est ainsi que l'on vit des Polonais pénétrer, sous l'étendard trico-



lore, jusque dans les plaines de l'Italie. Après avoir servi son pays jusqu'au dernier jour, le brave Dombrowski, l'un des premiers, passa en 1796 au service de France. Accueilli par le général Jourdan, autorisé à lever un corps de Polonais, il adressa une proclamation à ses compatriotes, les invitant à se réunir sous les enseignes de la révolution française; le corps qu'il forma servit avec distinction sous Bonaparte, Championnet, et Macdonald; sa bravoure et sa loyauté le rendirent cher à toute l'armée.

Mais la commune patrie ne recueillait encore aucun fruit de ces exploits. Long-temps on désespéra de la voir renaître de ses cendres. Enfin, onze ans plus tard, un rayon d'espoir brilla dans le cœur des malheureux Polonais : la victoire sembla permettre aux Français de reconnaître leurs services. La situation de la France avait bien changé dans cet intervalle : aux convulsions de l'anarchie avait succédé une république faible, qu'à son tour le glaive du despotisme avait renversée. L'homme de

la révolution , le soldat de la liberté avait tourné contre la patrie les triomphes de l'armée nationale , et nos victoires nous avaient donné des fers. Du consulat à l'empire la route avait été rapide ; mais la gloire en avait aplani les obstacles. La France enfin était à la fois glorieuse et opprimée : résistant au dehors à de nouvelles coalitions elle cédaît au dedans à la coalition du glaive et de l'administration contre ses libertés.

1806.

L'époque toutefois n'était pas sans éclat : le nom français venait d'ajouter, dans les champs d'Iéna , aux respects de l'Europe. La monarchie prussienne, voisine de sa chute , dépendait de la volonté de l'empereur Napoléon. Lui-même occupait la capitale de Prusse et la Pologne prussienne. Napoléon , tout puissant , était alors une divinité dont on adorait les oracles. On surprit quelques phrases en faveur de l'ancienne république de Pologne ; recueillies avec avidité , transmises rapidement , ces paroles consolatrices parcoururent bientôt tous les palatinats.

Peut-être l'empereur favorisait-il , par ses agens , cet enthousiasme universel. Il arriva bientôt à un tel degré , que le peuple se leva tout entier. Le maréchal Davoust , qui avait paru le premier sur le territoire , reçut des marques multipliées de dévouement. L'exaltation s'accrut lorsque Bonaparte vint établir son quartier-général à Posen. Une foule de nobles polonais , les larmes aux yeux , se pressaient sur son passage. On lui demandait l'affranchissement de la patrie , la restauration du trône de Sobieski. Chacun lui offrait sa personne et sa fortune ; on ne reculait devant aucun sacrifice. Une palme nouvelle , plus noble et plus glorieuse que toutes celles qui ceignaient encore sa tête , était offerte à Napoléon.

Ce monarque reçut une députation de la haute noblesse ; l'encouragea par ses discours et ses promesses. On vit alors les Polonais courir aux armes , et former , sous la direction du général Dombrowski , des régimens qui devaient ajouter à l'illustration des armes françaises. L'illustre Kosciuszko , qui

était alors en France , partageant un moment les espérances de ses compatriotes , joignit ses efforts à ceux de Dombrowski. « Nous sommes, disait-il, sous l'égide d'un monarque qui dompte les difficultés par des miracles, et celui de la résurrection de la Pologne est trop glorieux pour que l'éternel arbitre des destinées ne le lui ait pas préparé. »

Tout concourait ainsi à entretenir l'enthousiasme des Polonais. Un bulletin, publié à Paris, refroidit un peu ce premier mouvement. Il exposait ainsi les vœux des Polonais, sans manifester les intentions de l'empereur des Français.

« L'amour de la patrie , ce sentiment national, s'est non-seulement conservé entier dans le cœur du peuple polonais, mais il a été retrempe par le malheur; sa première passion , son premier désir est de redevenir nation. Les plus riches sortent de leurs châteaux pour venir demander, à grands cris, le rétablissement du royaume, et offrir leurs enfans, leur fortune, leur influence. Ce spectacle est vraiment touchant. Déjà

ils ont partout repris leur ancien costume , leurs anciennes habitudes.

» Le trône de Pologne se rétablira-t-il ? et cette grande nation reprendra-t-elle son existence et son indépendance ? du fond du tombeau renaîtra-t-elle à la vie ? Dieu seul , qui tient dans ses mains les combinaisons de tous les événemens , est l'arbitre de ce grand problème politique ; mais , certes , il n'y eut jamais d'événement plus mémorable , plus digne d'intérêt. »

Ceux qui ne connaissaient point encore la langue diplomatique des bulletins attendirent impatiemment le dénoûment de la guerre , et l'effet des promesses du monarque français ; mais quelques amis de la liberté se demandaient si l'on pouvait espérer la restauration de la république , d'un homme qui avait détruit la liberté de son propre pays. Il en était même qui craignaient que Napoléon n'eût vu , dans l'exaltation polonaise , qu'un moyen d'en obtenir des hommes et des subsides pour ses projets ultérieurs. Mais la masse de la population se livrait,

avec une entière confiance , à l'espoir d'une résurrection prochaine.

9  
juill.  
1807.

Le traité de Tilsitt , signé après six mois de combats , ne répondit qu'imparfaitement à ce légitime espoir. On regretta de n'y trouver qu'un accomplissement incomplet des promesses du vainqueur. La république polonaise , qu'il devait rétablir , n'obtint qu'une existence aussi faible que précaire. Aux termes de ce traité la ville de Dantzic fut déclarée libre. Une portion des provinces usurpées jadis par la Prusse fut érigée en duché de Varsovie ; le reste de ces provinces fut annexé au nouveau royaume de Westphalie , créé pour Jérôme Napoléon : mais, loin d'enlever à la Russie et à l'Autriche les provinces que les partages successifs leur avaient assurées, le traité accrut la part de la Russie , et maintint dans son intégrité celle de l'Autriche.

Ce ne fut pas sans quelque habileté que Napoléon donna le duché de Varsovie à l'électeur de Saxe , son allié , le même que , par leur constitution de 1791 , les Polonais avaient appelé à

la succession du trône , et qui s'était excusé d'accepter alors ce périlleux honneur. Mais cette faible principauté , soumise à un prince étranger , ne devint ni une barrière puissante ni un contre-poids efficace contre la Russie et l'Autriche. « En examinant la conduite de Napoléon , dit un historien , on verra avec indignation que des raisons de famille , des motifs d'une ambition mal calculée , prévalurent sur la raison d'état , et que la liberté n'étant rien moins que la pensée de ce faiseur des rois , il couvrait ses propres desseins , en laissant les Polonais dans une espèce d'incertitude sur les destinées de leur patrie. Il retenait en quelque sorte ces peuples sous sa domination personnelle , par la crainte de perdre l'appui de la France , et par l'espérance de recouvrer plus tard , sous sa protection , le rang qu'ils avaient perdu en Europe (1). »

D'après le traité de Tilsitt , le duché de Varsovie devait être régi par des

---

(1) *Victoires et conquêtes*, tom. XVII.



constitutions qui, en assurant les libertés et les privilèges des peuples de ce duché, devaient se concilier avec la tranquillité publique des états voisins. La ville de Dantzic devait recouvrer les lois qui la régissaient à l'époque où elle avait cessé de se gouverner elle-même.

Une commission nommée sous l'influence de la France fut chargée de dresser un statut constitutionnel. Ce statut fut présenté à Dresde le 22 juillet, à Napoléon, qui l'approuva et le signa. Presque entièrement calqué sur les constitutions de l'empire français, cet acte législatif ne contribua pas peu à dessiller les yeux des Polonais. Un grand nombre reconnut que, comme le royaume de Westphalie, le duché de Varsovie ne pouvait être qu'un département de la France.

Aux termes de cette impériale constitution, la religion catholique fut déclarée religion de l'état. Elle garantissait la liberté des cultes et l'égalité devant la loi. L'esclavage était aboli. Les diétines, combinées d'une manière nouvelle avec des assemblées communales, nom-

maient une diète divisée en deux chambres. Le roi en outre nommait un sénat à vie, investi du droit de rejeter les lois votées par les nonces. La diète des nonces, délibérant à la pluralité des voix, n'avait d'autre mission que d'élire des commissions, qui demeuraient chargées de tout le travail législatif; ce travail présenté aux nonces devait être voté silencieusement, la commission ayant seule le droit de prendre la parole; et le président de cette assemblée presque muette avait encore la faculté de fermer la discussion.

Le roi avait l'initiative des lois, la nomination des sénateurs, des présidens des diétines, de ceux des assemblées communales; il avait celle de tous les emplois civils et militaires; ses ministres formaient un conseil d'Etat, il pouvait dissoudre les diètes; il nommait l'ordre judiciaire, qui, bien qu'exerçant des fonctions à vie, pouvait dans certains cas être destitué sans jugement. Enfin les Saxons pouvaient faire partie des armées nationales.

On reconnaît dans cette combinaison

constitutionnelle , dans ce sénat choisi par le roi, dans ce corps législatif muet, l'image fidèle des institutions politiques qui gouvernaient alors la France. En vain quelques droits étaient reconnus , l'immense autorité donnée au roi rendait les abus faciles , et laissait les citoyens sans garantie. Les législateurs avaient oublié la liberté individuelle , et celle de la presse. Cet oubli , qui ne peut être supposé involontaire , faisait assez prévoir quel usage on prétendait faire de la constitution, et quelle liberté on devait attendre de la protection d'un despote.

Cette constitution et l'érection du duché de Varsovie furent l'un des principaux résultats des victoires de l'armée française et du traité de Tilsitt. La nouvelle Pologne ne forma guère qu'une population de quatre millions d'hommes. La prospérité de ce faible état , mal garantie par les lois , fut de plus compromise par la présence continuelle des troupes étrangères qui restèrent en cantonnement dans les provinces. L'électeur de Saxe , investi par le traité de

Tilsitt du titre de roi , était un honnête homme ; il aimait le peuple et méritait son amour. Mais il dépendait entièrement de la France , et ne pouvait être qu'un préfet de Napoléon. Ses devoirs, et une juste préférence le retenaient d'ailleurs dans ses états héréditaires, et il ne put gouverner que par ses délégués ; il s'efforça toutefois de donner quelques garanties à la nation par le choix de ses ministres. Le brave et loyal Joseph Poniatowski , que nous avons vu défendre si courageusement sa patrie , fut nommé ministre de la guerre. On remarqua dans le nombre des autres fonctionnaires des noms justement respectés. Mais déjà Kosciuszko , qui n'espérait plus rien de Bonaparte , avait refusé de concourir à un gouvernement qui lui paraissait destiné à sacrifier la Pologne au despotisme impérial.

Le duché de Varsovie jouit d'une apparente tranquillité tant que dura la paix de Tilsitt. Cette paix fut rompue en 1809. L'Autriche leva une armée formidable, et la conquête d'un état allié à la France entra dans le plan de ses

opérations. L'archiduc Ferdinand pénétra dans le duché ; mais la bravoure et le talent du prince Poniatowski le préservèrent de l'invasion. L'archiduc, plus d'une fois vaincu, fut contraint de rétrograder. Les victoires éclatantes de l'armée française sur le Danube, et l'accession de la Russie, décidèrent en même temps le sort de la France et de la Pologne, qui dut au traité de Vienne un agrandissement sensible. La Gallicie occidentale, un arrondissement autour de Cracovie, et le cercle de Zamosc, dans la Gallicie orientale, furent détachés de l'empire autrichien. Le duc de Varsovie acquit en outre la moitié des salines de Wieliczka. Cette addition de territoire pouvait n'être pas sans influence sur la prospérité des Polonais.

Mais des causes nouvelles concoururent avec tant de calamités passées à détruire l'effet de cette faible amélioration ; l'immense, et, s'il faut le dire, l'insensé système de blocus continental, était poursuivi avec une inflexible rigueur par le cabinet de Saint-Cloud. Napoléon avait formé le projet de ser-

mer l'Europe au commerce anglais. Ce plan gigantesque condamnait à la misère cette foule de villes maritimes, si florissantes jadis, qui bordent, pour ainsi dire, les extrémités du continent européen, depuis Amsterdam jusqu'à Saint - Pétersbourg. Dantzic, principal et presque unique débouché du commerce polonais, vit bientôt décroître et s'anéantir son antique prospérité. Dépourvu de liberté, le duché de Varsovie le fut insensiblement de commerce : ruiné par tant de guerres successives, dévasté par les troupes étrangères, il n'offrit bientôt que le spectacle de la plus hideuse misère. Les grandes fortunes elles-mêmes n'échappèrent pas à cet appauvrissement universel.

Cependant la désastreuse campagne 1812 de Russie était ouverte; et Napoléon, quoiqu'il eût trompé les Polonais, n'avait pas cessé de compter sur eux. Il fondait de grandes espérances sur leur enthousiasme qu'il avait éteint; il bâtit d'immenses calculs sur leurs richesses que sa politique avait anéanties. Il forma le projet de confédérer toute la

Pologne, de faire monter toute la noblesse à cheval, et d'opposer cette armée d'élite aux légions de la Russie. Toujours rempli de confiance dans lui-même : préoccupé de ses vastes desseins, Napoléon voulait ignorer les faits qui combattaient leur accomplissement.

Quelque malheureux qu'ils soient, quelque trompés qu'ils aient été, le premier mouvement des peuples auxquels on adresse un noble langage est toujours la confiance. Les Polonais surpassent à cet égard toutes les autres nations. Jamais on ne parle d'indépendance à ce peuple loyal sans que son âme s'exalte ; jamais on n'éveille dans son cœur des sentimens généreux sans que sa vertu renaisse. La Pologne, pauvre, opprimée, se prêta cependant aux suggestions de l'ambassadeur de France ; les diétines furent convoquées ; elles nommèrent des députés ; et le 26 juin une diète s'assembla. On choisit pour maréchal le prince Adam Czartoryski, dont la noble conduite avait réparé les erreurs de sa famille, et que son grand âge avait fait



surnommer le *Nestor polonais*. Le comte Mathuchewitz , ministre des finances, ouvrit la diète par un discours patriotique (1).

L'ambassadeur de France, M. de Pradt, présent à cette solennité, l'a décrite dans un de ses nombreux ouvrages : « Quel jour ! quelle joie ! quel empressement ! qui pourrait jamais les peindre ! Le comte Mathuchewitz s'avance ; tous les regards se fixent sur lui. Il parle. La foule, jusqu'alors très-agitée, l'écoute dans un silence qui ne laisse entendre que sa voix. Enfin, le nom de la Pologne est prononcé : toutes les mains battent à la fois ; toutes les voix éclatent en applaudissemens prolongés ; ils se propagent au dehors de la salle ; les cours du palais, les rues adjacentes retentissent des mêmes cris : l'ivresse était générale ; jamais je ne vis

---

(1) M. de Pradt nous apprend, dans sa relation de son ambassade à Varsovie, qu'il fut l'auteur de ce discours du ministre des finances.

rien de pareil. Quand l'orateur s'adressa au prince Czartoryski , grand maréchal de la diète , pour lequel on avait ménagé une apostrophe qui rappelait ses services passés suivis de tant d'agitations , les mêmes transports se renouvelèrent ; ce jour a dû être le plus beau de sa longue et honorable carrière. Enfin , rien ne manqua à l'effet , et cette journée , ainsi que les suivantes , présentèrent dans tout Varsovie le bonheur le plus vif et le mieux senti (1). »

Dans la seconde séance , qui eut lieu le 28 juin , la diète prit plusieurs résolutions. Elle se constitua en confédération générale : elle déclara le rétablissement du royaume de Pologne et du corps de la nation polonaise ; elle convoqua les diétines et invita toute la population à se confédérer. Tous les Polonais employés au service civil et militaire de la Russie furent sommés de l'abandonner immédiatement pour

---

(1) *Histoire de l'ambassade en Pologne* , en 1812 , cinquième édition , pag. 119.

être placés au service de Pologne. Toutes les autorités civiles, ecclésiastiques et militaires furent invitées à faire connaître, dans toute l'étendue de la Pologne, l'existence et le but de la confédération. Cette confédération fut représentée par un conseil général formé de dix membres et d'un secrétaire. On envoya une députation au roi de Saxe pour demander son adhésion ; une autre à l'empereur Napoléon, pour lui demander de couvrir de sa puissante protection les efforts patriotiques de la Pologne renaissante. Enfin, la confédération jura, à la face du ciel et de la terre, de poursuivre jusqu'à la fin, et par tous les moyens, le grand ouvrage qu'elle avait entrepris.

Mais toutes ces mesures et ce noble enthousiasme furent bientôt suivis d'un découragement général. La confédération comptait sur Napoléon, et celui-ci voulait encore moins la liberté polonaise qu'en 1807. Une députation se présenta devant lui, et prononça un éloquent discours : « Sire, dit l'orateur, la diète du grand duché

de Varsovie, réunie à l'approche des puissantes armées de votre majesté, a reconnu d'abord qu'elle avait des droits à réclamer et des devoirs à remplir... Elle a déclaré le royaume de Pologne rétabli dans ses droits... Sire, votre majesté travaille pour la postérité et pour l'histoire... Nation libre et indépendante depuis les temps les plus reculés, nous n'avons perdu notre territoire et notre indépendance ni par des traités, ni par des conquêtes, mais par la perfidie et la trahison. La trahison n'a jamais constitué des droits. Nous avons vu notre dernier roi traîné à Saint-Pétersbourg, où il a péri; et notre nation déchirée en lambeaux par des princes avec qui nous n'avions pas la guerre, et qui ne nous ont pas conquis...

» Votre majesté peut-elle nous désavouer ou nous blâmer pour avoir fait ce que notre devoir, comme Polonais, exigeait de nous... Oui, sire, la Pologne est proclamée de ce jour: elle existe par les lois; mais elle doit exister par le fait... Dites, sire, que le

royaume de Pologne existe , et ce décret sera pour le monde équivalent à la réalité. Nous sommes seize millions de Polonais , parmi lesquels il n'y en a pas un dont le sang , les bras , la fortune ne soient dévoués à votre majesté... Depuis trois siècles la Pologne , dans ses malheurs , a toujours tourné ses regards vers la France. Nous présentons à votre majesté l'acte de la confédération par lequel nous réclamons l'existence de la Pologne. Nous renouvelons devant vous , au nom de tous nos frères , le serment de persévérer dans cet engagement solennel jusqu'à la fin , en y concourant de toutes nos facultés morales , de tous nos moyens , et , s'il le fallait , avec tout le sang qui coule dans nos veines , afin d'achever une entreprise qui n'aura pas été formée en vain , si votre majesté veut daigner l'appuyer. »

Napoléon répondit à ce noble langage par un de ces discours diplomatiques qui ont d'autant plus de mérite qu'ils ont moins de sens :

« Gentilshommes , députés de la

confédération de Pologne , dit-il , j'ai entendu avec intérêt ce que vous venez de me dire.

» Polonais , j'aurais pensé et agi comme vous ; j'aurais voté comme vous dans l'assemblée de Varsovie. L'amour de son pays est le premier devoir de l'homme civilisé.

» Dans ma situation , j'ai beaucoup d'intérêts à concilier , et beaucoup de devoirs à remplir ; si j'avais régné pendant le premier , le second , et le troisième partage de la Pologne , j'aurais armé mes peuples pour la défendre. Aussitôt que la victoire m'eut mis en état de rétablir vos anciennes lois dans votre capitale et une partie de vos provinces , je le fis sans chercher à prolonger la guerre , qui aurait continué à répandre le sang de mes sujets.

» J'aime votre nation. Pendant seize ans j'ai vu vos soldats à mes côtés dans les champs de l'Italie , et dans ceux de l'Espagne.

» J'applaudis à ce que vous avez fait ; j'autorise les efforts que vous voulez

faire ; je ferai tout ce qui dépendra de moi pour seconder vos résolutions.

» Si vos efforts sont unanimes , vous pouvez concevoir l'espoir de réduire l'ennemi à reconnaître vos droits ; mais dans des contrées si éloignées et si étendues , c'est entièrement dans l'unanimité des efforts de la population qui les couvre que vous pouvez trouver l'espoir du succès.

» Je vous ai tenu le même langage dès ma première entrée en Pologne. Je dois y ajouter que j'ai garanti à l'empereur d'Autriche l'intégrité de ses domaines , et que je ne puis sanctionner aucune manœuvre ou aucun mouvement qui tendrait à troubler la paisible possession de ce qui lui reste des provinces de Pologne.

» Faites que la Lithuanie , la Samogitie , Witepsk , Polotzk , Mohilow , la Wolhynie , l'Ukraine , la Podolie soient animées du même esprit que j'ai vu dans la grande Pologne , et la Providence couronnera votre bonne cause par des succès ; je récompenserai ce dévouement de vos contrées , qui vous



rend si intéressans , et vous acquiert tant de titres à mon estime et à ma protection , par tout ce qui pourra dépendre de moi dans les circonstances. »

Ce discours évasif, ces phrases soigneusement étudiées par lesquelles Napoléon promettait tout sans s'engager à rien , détrompèrent bientôt les ambassadeurs ; « ils étaient partis de feu , dit M. de Pradt , ils revinrent de glace ; leur froid se communiqua à la Pologne , et depuis ce temps on n'a pu parvenir à la réchauffer. » En effet , à dater de ce jour , le zèle se ralentit ; la commission de la confédération se trouva sans pouvoir , et le duché de Varsovie , désabusé de ses derniers rêves qu'il devait former , ne vit plus que la réalité de son oppression et de sa misère. Ses soldats continuèrent cependant à partager les travaux de l'armée française ; jadis ils avaient participé à sa gloire ; ils prirent cette fois leur part de ses souffrances et de ses désastres.

L'issue déplorable de la campagne de Russie est connue de l'univers. Les contemporains ont admiré , et la pos-

térité admirera comme eux le sublime dévouement des premiers soldats du monde , vainqueurs de leurs innombrables ennemis , vaincus par les seuls élémens. La Pologne , après avoir supporté le séjour des armées triomphantes , eut à subir toutes les conséquences de la plus affreuse retraite dont il soit fait mention dans l'histoire.

A cette époque fertile en trahisons , <sup>1813.</sup> les troupes polonaises s'honorèrent par la fidélité qu'elles témoignèrent jusqu'à la fin à la France malheureuse et vaincue. Un corps auxiliaire autrichien , jusqu'alors allié de l'armée française , s'étant dissous en 1813 , Poniatowski défendit Cracovie pendant onze jours , et opéra sur l'Autriche une retraite honorable. On raconte que les dames polonaises de tous les rangs se couvrirent alors d'habits de deuil , et vinrent en pleurant faire leurs adieux à leur brave armée.

Joseph Poniatowski et ses compagnons d'armes rejoignirent les troupes françaises , et servirent avec gloire pendant la désastreuse campagne de 1813.

Le héros polonais déploya une valeur qui lui mérita le titre de maréchal d'empire ; ce titre lui fut décerné sur le champ de bataille de Wachau. On sait quelle catastrophe termina les jours de Poniatowski, et couronna par une singulière et funeste la plus noble vie. Plus heureux qu'une foule d'illustres Polonais, ce guerrier mourut en croyant combattre pour sa patrie. Son corps fut retrouvé dans l'Elster, qui l'avait englouti ; les vainqueurs mêmes rendirent hommage à sa vertu ; l'ennemi s'arrêta pour assister aux funérailles de ce grand homme, et les souverains alliés ne purent refuser une larme à ses infortunes.

1814.

Bientôt les armées françaises éprouvèrent une suite de défaites non moins étonnantes que leurs victoires. Mais tandis que les succès de l'ennemi les refoulaient jusque sur leur territoire, tandis que la guerre changeait de théâtre, et que l'ennemi s'applaudissait de ne plus retrouver la France de 1792, quelques places fortes en Allemagne et en Pologne demeuraient en notre pouvoir. De ce nombre fut Dantzig, dont

la défense honora quelques soldats français, mais ruina cette ville infortunée. Quant à la misérable Pologne, dévastée, abîmée pour plus de vingt ans, elle retomba sous le joug de ses premiers maîtres, et la France, subjuguée elle-même, ne put desormais la défendre.

La chute du gouvernement impérial 1814. anéantit le duché de Varsovie et détruisit l'édifice élevé par le traité de Tilsitt. L'électeur de Saxe expia non-seulement par cette perte, mais encore par l'enlèvement de quelques-unes de ses provinces héréditaires, sa fidélité envers la France. On crut pouvoir encore à cette époque faire des promesses aux Polonais; l'empereur de Russie, après le traité de Paris, engagea Kosciuszko à revenir en Pologne, et celui-ci crut un moment au retour de l'indépendance de sa patrie. Les opérations du congrès de Vienne lui ouvrirent bientôt les yeux et prouvèrent que les cabinets alliés n'étaient pas de meilleure foi que le souverain qu'ils venaient de détrôner.

Aux termes de l'acte du congrès de Vienne, le duché de Varsovie, à l'ex-

ception de quelques provinces, fut réuni à l'empire de Russie et lié irrévocablement à cet empire. L'empereur de Russie fut autorisé à joindre à ses autres titres celui de *czar*, *roi de Pologne*. On promit toutefois aux Polonais, sujets respectifs de la Russie, de l'Autriche et de la Prusse, une représentation et des institutions nationales, réglées d'après le mode d'existence politique que chacun des gouvernemens auxquels ils appartenaient jugerait utile et convenable de leur accorder. La portion du duché de Varsovie accordée à la Prusse prit le nom de *grand-duché de Posen*. La propriété des salines de Wieliczka fut cédée à perpétuité à l'Autriche. Cracovie fut déclarée ville libre et neutre sous la protection des trois puissances (1).

Telle est la situation de la Pologne depuis 1814. En perdant l'appui de la France, cette contrée a dû renoncer à l'espoir de redevenir jamais nation : elle ne cesse toutefois de le désirer. L'em-

---

(1) *Actes du congrès de Vienne*, articles 1, 2, 3, 6 et 7.

perceur Alexandre ne néglige rien pour lui faire oublier ce qu'elle fut jadis ; il a compris que la violence et le despotisme ne gagnent pas les cœurs, et, docile aux maximes d'une saine politique ; il a pensé que , si rien ne doit légitimer l'usurpation , un usage éclairé du pouvoir peut la rendre moins pénible. Sous sa protection impériale , la Pologne russe cultive les arts et les sciences. Une constitution, non pas sans défauts, mais plus favorable qu'on eût pu l'attendre , assure aux anciens Polonais une liberté modérée. « L'empereur de Russie , dit un publiciste, gouverne avec les formes les plus capables de lui gagner les cœurs. Il conserve à ce peuple intéressant tout ce qui peut le flatter. Il honore publiquement de ses regrets le brave Kosciuszko, l'immortel Poniatowski. On le voit entouré des personnages qui ont l'estime de la nation , et il les comble de faveurs. L'agriculture se relève par ses soins paternels de l'état d'avilissement et de détresse où les guerres l'avaient plongée. Les arts se perfectionnent, le commerce se ranime et s'étend.

C'est ainsi que l'empereur cherche à effacer jusqu'aux derniers vestiges de cette inimitié qu'un double partage , accompagné de circonstances atroces , avait allumée dans le cœur des habitans. Mais que les Polonais ne s'y trompent point , ils n'ont plus de patrie (1). »

---

(1) *L'Europe et ses colonies , en décembre 1819 , t. 1<sup>er</sup> , pag. 24. ( Par M. Beaumont de Brivazac. )*

FIN.



TABLE  
 CHRONOLOGIQUE ET ANALYTIQUE  
 DE  
 L'HISTOIRE DE POLOGNE.

*Duos et rois, et date de leur avènement.*      *Sommaire des chapitres du Résumé de l'histoire de Pologne.*

PREMIERS DUCS.

<i>Dates.</i>	<i>Pages.</i>
550. Lech. (Ses successeurs sont inconnus.)	30
700. Douze palatins gouvernent et sont expulsés.	31
Date incert. { Cracus leur succède.	32
{ Lech II aussitôt chassé qu'élus.	35
750. Vanda, fille de Cracus.	<i>ib.</i>
Date incert. Douze palatins. On les chasse peu de temps après.	34
760. Leszko I.	35
776. Leszko II.	<i>ib.</i>
804. Leszko III.	36
815. Popiel I.	<i>ib.</i>
D. inc. Popiel II.	37

INTRODUCTION.

Observations préliminaires. — Origine de la nation polonaise. — Mœurs. — Productions du sol. — Commerce. — Etat des citoyens. — Beaux arts, littérature. — Constitution primitive.      1 à 24

GÉOGRAPHIE DE LA POLOGNE.      25

Tableau chronologique et statistique des diverses variations du territoire polonais. depuis l'origine de la

<i>Dates.</i>	<i>Pages.</i>	<i>Sommaire.</i>
<i>Dynastie des Piasts.</i>		Pologne jusqu'à son anéantissement. 26 à 28
842. Piast.	38	
905. Ziemovit.	39	PREMIERE PARTIE.
915. Leszko IV.	40	PÉRIODE MONARCHIQUE.
921. Zieromislas (1).	<i>ib.</i>	Temps peu connus. —
964. Miecislav ou Miecislav I, premier duc chrétien.	41-45	Depuis Lech, premier duc de Pologne, jusqu'à l'établissement du christianisme sous Miecislav ou Miecislav I. (550 après J.-C. jusqu'à 999.)
		29 à 45
ROIS.		
999. Boleslas I, dit Chrobry, prend le titre de roi.	45	Depuis Boleslas Chrobry, jusqu'à l'extinction de la dynastie des Piasts (999 — 1370.)
1025. Miecislav ou Miecislav II.	50	45 à 94
1041. Casimir I.	53-58	
1044. Boleslas II, dit le Hardi, déposé par le pape; il perd le titre de roi.	58	
NOUVEAUX DUCS.		
1081. Uladislas Herman I.	65	
1102. Boleslas JM, dit Krywousty, ou bouche de travers.	66	
1140. Uladislas II.	69	
1146. Boleslas IV, dit le Frisé.	<i>ib.</i>	
1173. Miecislav III, dit le Vieux.	<i>ib.</i>	
1177. Casimir II, dit le Juste.	70	
1202. Uladislas III, dit Lasikonogi.	73	
1207. Leszko V, dit le Blanc.	<i>ib.</i>	
1227. Boleslas V, dit le Chaste.	78	
1279. Leszko VI, dit le Noir.	<i>ib.</i>	

(1) Jusqu'à Miecislav I les dates sont très-incertaines. Nous ne pouvons en conséquence promettre une exactitude rigoureuse.

<i>Dates.</i>	<i>Pages.</i>	<i>Sommaire.</i>
NOUVEAUX ROIS.		
1295. Przemislaw , ou Premislas , reprend le titre de roi.	79	
1300. Wenceslas.	<i>ib.</i>	
1306. Uladislas Lokcitek , ou le Nain , IV <sup>e</sup> de nom.	80	Depuis Louis de Hongrie jusqu'à l'extinction de la dynastie des Jagellons. (1370 — 1572.)
1333. Casimir III , dit le Grand.	85	94 à 130
1370. Louis de Hongrie.	96	

*Dynastie des Jagellons.*

1387. Uladislas V , dit Jagellon.	99	
1434. Uladislas VI.	106	
1445. Casimir IV.	108	
1492. Jean I , dit Jean-Albert.	113	
1501. Alexandre.	115	
1506. Sigismond I.	118	Constitution polonaise.
1548. Sigismond II , dit Sigismond-Auguste.	125	130 à 148

*Rois électifs de différentes maisons.*

## SECONDE PARTIE.

## PÉRIODE RÉPUBLICAINE.

1572. Henri de Valois , frère de Charles IX.	149	Depuis l'élection de Henri de Valois , jusqu'à celle de Jean Sobieski. (1573 — 1674.)
1572. Etienne Bathori , prince de Transylvanie.	162	149 à 198
1587. Sigismond III , fils de Jean , roi de Suède.	169	
1633. Uladislas VII.	177	
1648. Jean II , dit Jean Casimir.	180	
1669. Michel Koributh Wisnowiecki.	196	Depuis l'élection de Sobieski jusqu'à celle de Stanislas Poniatowski. (1673 — 1763.)
1674. Jean III , dit Sobieski.	198	198 à 241
1698. Frédéric-Auguste II , électeur de Saxe ; il		

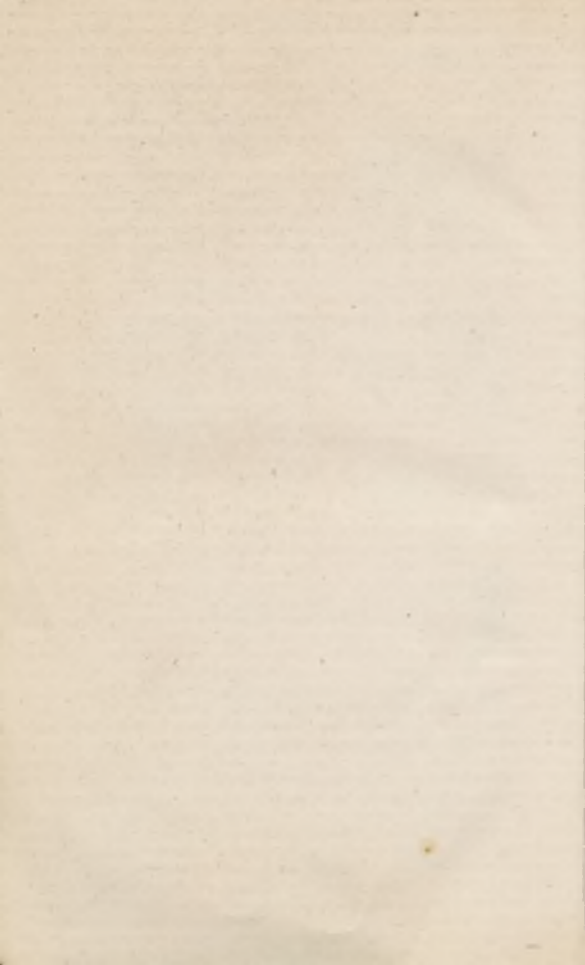
<i>Dates.</i>	<i>Pages.</i>	<i>Sommaire.</i>
		est un instant déposé et remplacé par 215
1764. Stanislas Leczinski, remplacé à son tour par	217	Depuis l'élection de Stanislas Auguste Poniatowski, jusqu'au premier démembrement de la Pologne. (1763—1774.) 241 à 284
1799. Frédéric-Auguste II.	219	
1733. Frédéric-Auguste III, électeur de Saxe.	228	
1764. Stanislas-Auguste Poniatowski.	253	
<i>Démembrements.</i>		
1774. 1 <sup>er</sup> Démembrement.	280	Second démembrement. 284 à 307
1793. 2 <sup>e</sup> Démembrement.	284	Troisième et dernier démembrement. 307 à 323
1795. Anéantissement. Abdicaton de Stanislas Auguste.	318	
1807. Frédéric-Auguste, électeur de Saxe, grand duc de Varsovie.	353	CONCLUSION.
1816. Alexandre, empereur de Russie, est reconnu roi de Pologne.	355	La Pologne depuis 1795 jusqu'en 1814. 323 à 354

FIN DE LA TABLE.

*Erratum* Une double faute s'est glissée dans quelques exemplaires de cet ouvrage. — Page 31, ligne 2, au lieu de : et fonda la ville de Gnesne, du mot *gniadzo*, qui en polonais signifie *aigle*, lisez : et fonda la ville de Gnesne, du mot *gniadzdo* qui en polonais signifie *nid*.







26. Lab. Putawy  
5. VIII-50. 0



